LA TRANSYLVANIE

DEPUIS LA FIN DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE JUSQU'EN 1849.

PREMIÈRE PARTIE.

RAPPORTS DE LA TRANSYLVANIE AVEC LA FRANCE. — SA RÉUNION A L'AUTRICHE.

Au-delà de la Hongrie, — entre l'ancienne Pologne, la Turquie et les principautés, au sein des monts Karpathes, qui rejettent brusquement le Danube vers les plaines de la Valachie, — perdue dans ces régions intermédiaires où se rencontrent et se confondent la civilisation de l'Occident et celle de l'Orient, la Transylvanie occupe à ces limites indécises de deux mondes une place que la politique a faite plus grande que la nature. C'est la Suisse de l'Orient; ce ne sont pas seulement les montagnes et l'aspect général du pays, le courage de ses habitans, leurs langues et leurs costumes divers, qui amènent aussitôt cette comparaison à l'esprit : c'est surtout la position qu'occupent ces deux petits pays au milieu d'empires puissans et souvent ennemis. Il semble que la mission de l'un et de l'autre ait été de s'interposer entre leurs rivalités, d'empêcher leur choc et de refouler leur ambition dans des directions différentes, comme au sommet des Alpes et des Karpathes les eaux et les fleuves se divisent, courant ceux-ci à l'orient, ceux-là à l'occident. La

Transylvanie est un peu plus grande que la Suisse, sa population est à peu près la même; mais là s'arrêtent les ressemblances : la politique leur a fait des destinées différentes. La Suisse, grace à la neutralité que la sagesse des grandes puissances lui avait garantie, a conservé son indépendance; la Transylvanie, au contraire, livrée, dès l'origine, à l'ambition de tous ses voisins, ne s'est reposée d'une liberté pleine de périls qu'en abdiquant son indépendance pour devenir une province autrichienne.

I.

Il y a environ cent soixante ans qu'un seigneur transylvain, réfugié à la cour de Louis XIV, se plaignait du peu d'attention qu'on accordait en France aux affaires de son pays. « On aurait eu bien de la peine il y a dix ans, disait-il (1), à fournir quatre personnes qui eussent quelque connaissance de la Transylvanie. Bien des gens, à mon arrivée, semblaient ignorer jusqu'à son nom. On ne le prononçait pas sans un peu d'étonnement, comme si c'eût été le nom de quelque province découverte depuis peu au Nouveau-Monde; mais, ajoute l'émigré transylvain pensionné à la cour de Versailles, comme il n'y a point de nation si barbare et si éloignée que le soleil ne daigne éclairer, on ne doit pas s'étonner si les bienfaits du roi Louis-le-Grand, qui en prenait sa devise, nous ont enfin tirés de notre obscurité. »

A cette époque, en effet, à la fin du XVIIe siècle, la politique française cherchait à susciter de toutes parts des ennemis à la maison d'Autriche. Non content des champs de bataille qui lui étaient ouverts en Flandre, en Allemagne, en Italie, Louis XIV n'épargnait aucun sacrifice pour susciter sur les derrières des armées impériales, au sein même de l'empire, de puissantes diversions. Il donnait la main aux mécontens de Hongrie, et, à défaut des Turcs, qui, depuis la levée du siége de Vienne (1683), perdaient constamment du terrain, il soulevait les populations encore à demi barbares campées à l'extrême frontière de l'Europe entre la chrétienté et le mahométisme. Tour à tour attachées aux rois de Hongrie ou aux sultans, ces races belliqueuses changeaient sans cesse d'intérêts et d'alliances; elles semblaient vouées par leur caractère, autant que par la situation du pays, au rôle que l'ambition assignait, dans l'ouest de l'Europe, à la Sardaigne, entre la maison d'Autriche et la maison de France. Après avoir chassé les Turcs avec les secours de l'empereur, elles rappelaient bientôt les pachas voisins pour se garantir des vexations des troupes impériales. Au moment où l'action de la Turquie, désormais énervée et impuissante, ne devait plus suffire à tenir la balance, les Transylvains accueillirent

(1) Mémoires du comte Bethlem Niklos.

avec empressement les nouveaux protecteurs qui leur arrivaient du fond de l'Occident. Malgré l'éloignement et la difficulté des communications, Louis XIV ne cessa d'entretenir avec la Transylvanie des relations de tout genre. Il y envoyait, par la Turquie, par Venise, par la Pologne surtout, avec laquelle les correspondances étaient plus faciles, des agens, des officiers, des ambassadeurs publics; c'était par Dantzick qu'on dirigeait les secours d'hommes et d'argent; de là, on arrivait à Varsovie; enfin, à travers les défilés et les précipices qui séparent la Transylvanie de la haute Hongrie et de la Pologne, on pénétrait dans ce lointain pays.

Pendant plus d'un demi-siècle que continuèrent ces relations, la Transylvanie s'habitua à regarder la France comme une protectrice naturelle, à recevoir ses directions et ses secours; et quand la fortune contraignit Louis XIV à la paix, quand la Transylvanie, après la longue lutte qu'elle soutint avec la Hongrie contre l'empire, se rangea sous la domination autrichienne, la France servit d'asile aux proscrits et leur prodigua les bienfaits de son hospitalité. On voit à chaque instant, dans les mémoires de cette époque, les noms des seigneurs hongrois et transylvains mêlés aux récits du jour, aux descriptions des fêtes de Paris ou de Versailles; le roi engageait toujours quelques-uns de ces étrangers à Marly; les princes les invitaient à leurs chasses; le grand Condé les régalait à Chantilly et se faisait raconter par eux la manière de combattre des Turcs. La mode avait pris sous son patronage la bravoure et les malheurs de ces nobles rebelles : on portait des bottes à la transylvaine, et le malheureux comte Zriny, décapité à Neustadt, donnait son nom à des vestes brodées dont on nous vante le bon goût et la richesse (1).

La paix générale qui suivit la guerre de la succession d'Espagne, et plus tard un nouveau système politique, l'alliance de la France avec l'Autriche sous Marie-Thérèse (1756), changèrent profondément ces rapports. La solidarité qui existait depuis François I[er] entre l'orient et l'occident de l'Europe fut rompue; elle avait perdu quelque chose de son équité le jour où l'Espagne était entrée dans la famille de nos rois et dans le système français. Quand la politique autrichienne pouvait avoir une armée sur les Pyrénées, il était assez naturel que les Français eussent des auxiliaires au pied des monts Karpathes. Des deux côtés, on renonçait à s'attaquer par derrière; la Transylvanie cessa dès ce moment de jouer un rôle particulier dans les mouvemens de l'Europe. Réduite à n'être qu'une province de l'empire, elle retomba peu à peu dans l'isolement et l'obscurité. Les noms lointains et fameux de

(1) « Le comte de Guiche et M. de La Vallière (frère de la duchesse) vouloient prendre un habit dont la parure eût également de la magnificence et de l'invention. Du chapeau jusqu'à la veste, la bizarrerie espagnole avoit tout réglé. Le comte de Serin régnoit à la veste avec toutes sortes de broderies. » (Lettres de Saint-Évremont, t. IV.)

Bethlem Gabor, de Bathory, de Tœkély, de Rákóczy, s'éteignirent dans la mémoire de l'Occident; ils ne retentirent plus hors de ce rempart de montagnes où s'enferme la Transylvanie, mais là ils restèrent comme les souvenirs les plus chers du courage et de l'indépendance nationale.

L'insurrection des Hongrois, et tout récemment l'intervention des Russes en Transylvanie, ont, après plus d'un siècle d'intervalle, rappelé l'attention sur cette contrée; mais, plus encore qu'au temps de Bethlem Niklos, la Transylvanie reste cachée pour nous derrière ces vastes forêts des temps reculés qui lui valurent son nom (*trans sylvas*). Elle n'est sur aucune des grandes routes politiques ou commerciales du monde. Les lignes des opérations militaires semblent s'écarter d'elle et devoir en écarter aussi la guerre et ses fléaux. Quand la Russie s'avance vers Constantinople, ce sont les principautés et Bucharest qui lui servent d'étapes; de Vienne à Andrinople, la route directe est par Belgrade et la Servie. La navigation du Danube, qui a ouvert la Hongrie aux spéculations du commerce et à la curiosité européenne, n'a pas eu pour la Transylvanie les mêmes résultats. A Orschowa, dernière forteresse de la Hongrie, vis-à-vis la frontière turque, le fleuve, qui depuis Belgrade se dirigeait de l'ouest à l'est, rencontrant les derniers contre-forts des monts Karpathes, se détourne tout à coup vers le sud et emporte loin de la Transylvanie, à travers les plaines basses et noyées de la Valachie, les bateaux à vapeur, les marchandises et les voyageurs de l'Occident.

Toutefois, de ce que la Transylvanie n'est sur le chemin de personne, il faut se garder de conclure qu'elle n'a pas tenu une place importante dans les questions européennes; l'histoire du passé prouve le contraire. De tout temps, on s'est disputé avec acharnement la possession de ce pays. Sans remonter à Trajan et aux guerres contre les Daces, nous le voyons au moyen-âge servir de champ de bataille à tous les puissans empires au milieu desquels il est placé. Les Polonais, les Tartares, les Hongrois, les Turcs et les impériaux ont tour à tour envahi ce coin de terre; partout restent les traces ou les souvenirs des luttes et des combats des âges passés. Les Allemands, en appelant la Transylvanie le pays des sept forteresses (*Siebenbürgen*) (1), ont rendu témoignage du rôle qu'elle a joué dans toutes les rencontres des peuples de l'Orient et du centre de l'Europe. La nature même semble lui avoir assigné ce rôle.

C'est une sorte de citadelle immense, enceinte de montagnes, qu'aucune armée ne peut laisser impunément derrière elle. Elle n'est point, nous l'avons dit, placée sur les grandes lignes militaires, mais il faut

(1) On fait aussi venir ce nom des sept chefs hongrois qui conquirent le pays, ou des sept villes fondées au pays des Saxons lors de la colonisation allemande.

nécessairement se détourner pour l'assiéger et s'en rendre maître avant de passer plus avant. De là toute l'histoire et les malheurs de cette contrée. Les écrivains hongrois, frappés de cette situation, l'appellent toujours la forteresse de la Hongrie, *arcem Hungariæ*. Qui est maître de la Transylvanie en effet l'est bientôt de la Hongrie, et peut se jeter à volonté sur les principautés danubiennes. La plus légère inspection du pays suffit à le faire comprendre.

A l'extrémité des plaines marécageuses qui s'étendent en Hongrie entre le Danube et la Theiss, le terrain se renfle peu à peu, monte par degrés, et s'élève au niveau des groupes irréguliers que les Karpathes jettent çà et là en dehors de leur chaîne principale. Ces monts confusément entassés et les hautes vallées qu'ils renferment forment un plateau d'environ trois cents lieues de circonférence. Si du haut d'un des sommets les plus élevés on pouvait considérer l'ensemble de la contrée, elle apparaîtrait comme une mer houleuse dont les vagues, tourmentées par les vents, tantôt élèvent leurs crêtes blanches d'écume, tantôt se creusent en sillons d'un vert étincelant. Au midi, à l'est, et en partie au nord, la chaîne des Karpathes enveloppe le pays comme d'un rempart taillé à pic. Quelques rares passages qui suivent le lit des torrens ouvrent seuls des brèches à travers cette muraille (1).

Cette région élevée donne naissance à un grand nombre de rivières, dont les plus grandes, la Marosh, le Számos et l'Aluta, sont à peine navigables dans l'état actuel. La Marosh seule coule dans la direction de la pente générale vers la Hongrie, et se jette, près d'Esseg, dans la Theiss. Les deux autres, au contraire, tourmentées par les obstacles qu'elles rencontrent et contraintes de couler dans le lit de vallées tortueuses, s'échappent de la Transylvanie, la première par le nord, l'autre par le midi. L'Aluta, après avoir roulé ses eaux à travers l'étroit défilé de la Tour-Rouge et les plaines de la Valachie, se jette dans le Danube. Souvent aussi, au milieu de ces pentes, heurtées, contrariées l'une par l'autre, les eaux, ne trouvant nul écoulement naturel, forment des lacs profonds, qu'on rencontre avec étonnement au sommet des montagnes, et qui donnent au paysage un aspect particulier. Les antiques chênes, les pins, les hêtres, qui couvrent encore les montagnes de la Transylvanie, baignent leurs troncs dans ces eaux tranquilles. D'innombrables oiseaux habitent au fond de ces retraites. Quand le voyageur arrive, fatigué, aux dernières heures du jour, près d'un de ces lacs perdus dans les forêts, il dresse sa tente au bord du rivage; les chevaux sont laissés en liberté à la lisière des bois, et la pêche ou la chasse ont fait bien vite les frais du repas (2). Cependant le bruit qui

(1) Les plus célèbres de ces passages sont celui de Bistritz dans la Moldavie, de Tomós dans la Valachie, vers Cronstadt, celui de la Tour-Rouge entre Hermanstadt et Bucharest, et enfin la Porte de Fer, qui communique de la vallée de Hatzeg à la basse Hongrie.

(2) C'est surtout dans le district de Hatzeg, sur une des routes qui conduisent de la

trouble alors le silence universel attire quelque famille nomade de bohémiens à demi nus, cachée dans l'épaisseur des bois, et alors les sauvages même ne manquent plus à cette scène, qui semble appartenir plutôt au nouveau monde qu'à l'ancien. Mais l'Amérique n'a point de passé : aucune image glorieuse ou mélancolique ne s'attache à ses paysages et à ses rochers; rien n'y parle au cœur ou à l'esprit de l'homme : ses forêts n'ont vu que l'éternelle cascade, les guerres ou les amours des bêtes sauvages. Les souvenirs de l'homme au contraire et la trace sympathique de son passage sont partout empreints dans notre vieille Europe : c'est la maison paternelle où sont morts nos pères et les frères qui nous ont précédés dans la vie; partout nous retrouvons leur mémoire; les scènes de la nature s'animent pour nous de leurs joies ou de leurs douleurs, et le lien mystérieux des générations, comme la chaîne à travers laquelle courent des fluides invisibles, rattache le jour si court de notre existence à tous les siècles qui l'ont précédé.

Ainsi, au milieu même de ces solitudes transylvaines, perdu dans les immenses forêts à travers lesquelles il erre des journées entières, enfoncé dans ce labyrinthe inextricable de montagnes et de vallées, au fond de ces précipices où il ne voit que le lac à ses pieds et le ciel sur sa tête, le voyageur sent bien qu'il n'a pas marché le premier par ces étranges chemins, qu'il est dans le vieux monde, où tant de générations se sont déjà succédé; il retrouve à chaque pas la trace de l'homme et les monumens de l'histoire. Voici les ruines du camp de Trajan; là-bas, sous ces grands sapins, se dresse la pierre d'un tombeau turc, surmontée d'un croissant à demi brisé : c'est tout ce qui reste des cent mille Turcs défaits par le vaillant Huniade. Une fontaine à moitié ensevelie dans les roseaux des marécages marque la route que suivirent les croisés du Nord. Plus tard enfin, ces montagnes ont vu les romanesques exploits des Tœkély et des Rákóczy, associés à la politique et aux armes de Louis XIV. Ces lieux sauvages touchent par un côté à la cour du grand roi. Bien des hôtes ont passé dans ces forêts qui s'étaient promenés aussi dans les bosquets de Versailles : le cardinal de Polignac, le marquis de Béthune; un cousin de Mme de Sévigné, Rabutin, exilé de France après l'éclat d'une aventure de galanterie avec la princesse de Condé. La cruauté de Rabutin égalait son courage. Ce nom, qui, grace à ceux qui l'avoisinent dans notre esprit, ne nous rappelle que des images gracieuses et galantes, est resté comme un monument

Hongrie en Transylvanie, qu'on trouve, au sommet des hautes montagnes à travers lesquelles le chemin est frayé, quantité de ces lacs creusés en forme d'entonnoirs : on y pêche de nombreux poissons, et entre autres des saumons monstrueux. Quelques-uns de ces lacs sont salés, et, au lieu d'expliquer cette circonstance par l'existence bien connue des riches dépôts salins qui se trouvent en Transylvanie, le vulgaire suppose que ces lacs sont en communication avec la mer.

d'effroi dans les annales transylvaines. Nous nous retrouvons en pleine France, et, pendant un demi-siècle, des noms français se mêlent à toutes les aventures héroïques des annales transylvaines.

II.

L'histoire de la Transylvanie se divise en trois périodes très distinctes et faciles à marquer :

La première dure cinq siècles. De 1000 à 1526, la Transylvanie n'est qu'une province de la Hongrie.

La seconde dure un peu moins de deux siècles, depuis la bataille de Mohácz (1526) jusqu'au traité de Carlowitz (1699). La Transylvanie est devenue, dans cette période, un état indépendant et électif; c'est l'époque de la liberté et de la gloire nationale.

De 1700 jusqu'à nos jours, la Transylvanie, sous la domination autrichienne, entre dans la période pacifique et constitutionnelle. Elle participe, dans les dernières années, au mouvement libéral de la Hongrie. Enfin, elle prend part à l'insurrection actuelle des Magyars.

Au début de la première période, nous retrouvons, comme en Hongrie, la conquête des Huns et la tradition des sept chefs barbares qui se partagent le pays. Les institutions qu'ils apportent sont les mêmes, la contrée est divisée en plusieurs camps, et la société est purement militaire. Avec saint Étienne, en l'an 1000, la Transylvanie se convertit au christianisme; elle ne se sépare plus alors de la Hongrie et suit les diverses fortunes du royaume apostolique dans ses guerres contre les Turcs.

Pendant cette première période, elle était administrée par des *vaivodes*, ou gouverneurs nommés par le roi. Le plus célèbre fut ce Jean Huniade, le vainqueur des Turcs et le sauveur de la chrétienté, lorsqu'après la prise de Constantinople, par Mahomet II, l'Europe consternée s'attendait à revoir l'invasion du IVe siècle.

En 1526, Jean Zapolya était vaivode de Transylvanie, lorsque le roi Louis II périt dans cette fatale journée de Mohácz, que nous avons racontée ailleurs (1). L'indépendance de la Transylvanie naquit de cette sanglante défaite où périssait la liberté de la Hongrie. Pendant que le royaume, envahi par Soliman et l'empereur, subissait ce double joug, et que des pachas turcs s'installaient à Bude et à Temeswar, les montagnes de la Transylvanie servaient de refuge aux vaincus. Zapolya, après avoir un moment tenté de disputer la Hongrie même à Soliman vainqueur et à l'empereur Ferdinand, se contenta de la souveraineté de la Transylvanie. A sa mort, son fils, Jean-Sigismond, sous la tutelle de sa mère Isabelle, fut reconnu par le sultan prince de Transylvanie.

(1) Voyez le numéro du 1er août 1848.

Alors commence la série des souverains nationaux, qui se termine par l'abdication de Michel Apafy. Cette période dure environ cent soixante-quinze années. C'est, à vrai dire, la seule époque où la Transylvanie ait une histoire particulière, encore cette histoire est-elle incessamment mêlée à celle de la Hongrie.

Les impériaux et les Turcs se disputaient avec acharnement la possession de ce malheureux royaume. Après les fortunes diverses qui conduisirent deux fois les armées ottomanes sous les murs de Vienne (1529 et 1683), la paix de Carlowitz rejeta définitivement les Turcs hors de la Hongrie. Pendant cette longue lutte, interrompue à peine par de courtes trêves, les princes transylvains furent réduits à se placer, tantôt sous la protection de l'empereur, tantôt sous celle des Turcs. Souvent deux compétiteurs, appuyés l'un par l'Autriche, l'autre par le sultan, ajoutaient les horreurs de la guerre civile aux malheurs de cette guerre implacable de peuples et de religions. Quand on parcourt les historiens contemporains, on ne voit que villes prises, reprises et incendiées, habitans passés au fil de l'épée ou poussés en captivité, comme des troupeaux, dans les plaines de la Bulgarie. A ces désastres périodiques des guerres turques et impériales venaient se joindre les invasions des Tartares, qui pénétraient par bandes à travers les passages de la Moldavie, se jetaient sur les habitations écartées, les pillaient, tuaient les vieillards, et emmenaient en captivité les femmes et les jeunes hommes.

La Transylvanie, avec le littoral de la mer Noire, avait alors le triste privilége de remplir d'esclaves les sérails de Constantinople. Ainsi que les Mamelouks en Égypte, plusieurs de ces captifs étaient adoptés par leurs maîtres, et revenaient souvent commander, au nom des Turcs, dans leur ancienne patrie. De là ces mœurs à demi turques et ces habitudes barbares qui contrastaient étrangement avec les manières, les idées et les sentimens que les insurgés hongrois et transylvains rapportaient aussi de la France et de Versailles.

Il y avait chez un noble transylvain de ces temps une moitié de Turc et une moitié de gentilhomme français : tel qui avait été esclave en Crimée ou dans quelque honteux sérail de Constantinople allait plus tard solliciter en France les secours de Louis XIV. Il revenait, se débattant le reste de sa vie entre les deux natures que cette double éducation avait mises en lui : tantôt implacable à ses ennemis, féroce et grossier jusque dans ses plaisirs; tantôt, sous l'influence des images de politesse et de galanterie qu'il avait entrevues, arrivant jusqu'aux idées les plus chevaleresques et à des raffinemens de tendresse que n'eussent point désavoués les héros de Mlle de Scudéry. Dans les châteaux, on avait le goût de la belle société, la vie et la conversation françaises y avaient pénétré, et à quelques pas de ces retraites il se passait des scènes et des aventures qui semblent réservées exclusivement à l'histoire des

Caraïbes ou des Iroquois, exposés chaque jour à être égorgés ou rôtis par les sauvages voisins. Je trouve dans l'auteur transylvain que j'ai déjà cité un récit qui peint si bien le contraste de ces deux existences et l'état affreux du pays, que je le rapporterai ici tout entier. La simplicité même de la narration montre combien tout cela était dans la vie commune et de tous les jours.

Le comte Bethlem Niklos allait rejoindre la princesse Bárcsay, dont il était épris depuis long-temps; le prince venait d'être assassiné, et Bethlem se hâtait d'arriver; il n'y avait pas de temps à perdre avec cette veuve. Déjà à un premier veuvage, amené aussi par quelque mort violente, Bethlem, qui avait mis trois mois pour revenir de France en Transylvanie, avait trouvé sa belle remariée à Bárcsay. Cette fois, il ne s'agissait que d'arriver du château de Bethlem à celui de Guergheim, distant de vingt lieues de France; la chance paraissait belle.

« A peine avais-je appris le cruel assassinat de Bárcsay, dit le comte Bethlem Niklos, que je partis précipitamment pour porter secours et consolation à l'infortunée princesse. J'étais accompagné seulement d'un gentilhomme de nos voisins, nommé Patkó, et fort attaché à notre maison. Nous nous mîmes en chemin sans autre escorte, en quoi j'avoue qu'il y avait beaucoup d'imprudence, puisque du lieu d'où nous partions pour nous rendre auprès de cette princesse, il y avait près de huit lieues de Transylvanie, qui en valent près de vingt de France.

« Nous voulions nous rendre à Bistritz, d'où nous espérions arriver de bonne heure au château de Guergheim, où se trouvait la princesse; mais ma mauvaise étoile nous fit tomber dans un gros de Tartares qui commençaient à faire leurs courses de ce côté-là. Nous nous en vîmes entourés en un instant, sans pouvoir nous échapper d'aucun côté; les barbares, nous ayant liés et garrottés sur nos chevaux, nous amenèrent, vers le coucher du soleil, dans une profonde forêt qu'ils avaient choisie pour leur retraite pendant la nuit; nous fûmes obligés de les suivre avec toute la tristesse qu'il est facile de concevoir. Lorsque nous fûmes arrivés, ils nous lièrent dos à dos, Patkó et moi, de doubles cordes qu'ils portent ordinairement pour s'assurer de leurs captifs, et, outre celles qui nous serraient très fort les bras, ils nous en mirent d'autres au-dessus des genoux qui ne nous serraient pas moins, en sorte que nous ne pouvions nous remuer d'aucune façon.

« ... Les Tartares égorgèrent un bœuf qu'ils firent griller sur des charbons, et, après un repas copieux, ils s'accroupirent autour de leurs feux dans la posture que les enfans tiennent, à ce qu'on dit, dans le sein de leurs mères, et s'endormirent d'un profond sommeil. Ce spectacle, joint à l'horreur d'une nuit très obscure, le lieu dans lequel il se passait et notre malheureuse situation nous avaient fait garder un profond silence et mis hors d'état de pouvoir penser à ce que nous allions devenir. Patkó cependant, qui connaissait bien mieux que moi le caractère de ces barbares, puisqu'il avait été pendant trois ans parmi eux et du nombre de leurs prisonniers dans la déroute du prince Rakóczy, en Pologne, et conduit en Crimée, rompit enfin le silence et me dit : « Ces barbares vont

« dormir pendant quatre ou cinq heures sans s'éveiller; si j'avais un couteau, « je vous mettrais bientôt en liberté. — Je lui dis que je n'en avais pas. — J'en « ai bien deux, me répondit-il, dans une gaîne que j'ai mise dans une de mes « bottines, mais je ne puis y atteindre garrotté comme nous sommes. »

« ... Je parvins à porter ma main jusque dans sa bottine, et j'en tirai cette gaîne fortunée avec les couteaux qui devaient nous procurer notre liberté. Patkó prit bien vite un des couteaux, dont il coupa aussitôt nos liens. Cette opération ne fut pas plus tôt faite, que je croyais qu'il ne songerait, aussi bien que moi, qu'à prendre la fuite au plus vite; mais, ayant aperçu une longue épée, et fort raide, que nos Tartares portent d'ordinaire sous leur cuisse lorsqu'ils sont à cheval et dont ils se servent pour tuer par derrière leurs ennemis quand ils les peuvent joindre, il la prit, et, sans m'en rien dire, il en perça le dos du Tartare qui nous avait pris, et lui porta le coup avec tant de violence, qu'il le perça d'outre en outre et le cloua contre terre. Il me dit que ces barbares dormaient d'un si profond sommeil, que rien ne pouvait les éveiller, et il est sûr que celui-là ne se réveilla jamais. Nous ne songeâmes plus qu'à sortir. Un beau clair de lune qui survint favorisa notre retraite si heureusement, qu'après deux heures de marche nous nous trouvâmes dans une plaine qui nous aida beaucoup à nous orienter. Nous n'avions pas marché encore dans cette plaine pendant une heure, que nous entendîmes le bruit que faisaient les Tartares en sortant de la forêt; notre frayeur s'augmenta, et elle n'était que trop bien fondée par l'impuissance où nous étions de trouver un asile. Il fallut cependant faire de nécessité vertu, et chercher notre salut dans un grand étang qui se trouva sur notre chemin. Nous nous déterminâmes à y entrer, et nous nous enfonçâmes dans l'eau jusqu'au cou, à l'abri des roseaux dont il était entouré, n'ayant précisément que la tête hors de l'eau; encore Patkó coupa-t-il plusieurs roseaux pour nous la couvrir, afin de n'être pas aperçus. Cette précaution était d'autant plus nécessaire, que les Tartares y vinrent abreuver leurs chevaux, après quoi ils allèrent faire leurs courses, et nous donnèrent le temps de respirer. Lorsque nous les eûmes perdus de vue, nous sortîmes de notre humide retraite si morfondus, que je n'aurais pu faire un pas sans la crainte que j'avais de retomber entre leurs mains. Nous prîmes un chemin sans savoir où il devait nous conduire; mais, heureusement, il nous mena droit au château de Bethlem, qui appartenait à un de mes oncles; ce château, qui est assez commode, a quelques fortifications capables d'empêcher les Tartares d'en approcher. A peine y fus-je rendu, que la fièvre m'y prit très violemment... Patkó, plus robuste que moi, en fut quitte à meilleur marché, car il se mit à boire et à manger copieusement, et se remit en très peu de temps, par cet exercice, des suites de toutes nos fatigues... »

Mais le comte Bethlem avait un mal plus dangereux que la fièvre; l'amour et l'inquiétude mortelle où il était sur le sort de la princesse faisaient sa plus grande peine. Il persuada au fidèle Patkó de se rendre à un autre château au-delà des frontières de Hongrie, où il venait d'apprendre que la princesse s'était réfugiée. Patkó partit avec une épître qui malheureusement ne nous a pas été conservée.

« .... La réponse que je reçus, continue le comte, me fit d'abord un vrai

plaisir; mais, faisant attention aux termes d'*ami* et d'*amitié* dont la princesse se servait, je ne les trouvai pas aussi tendres que j'aurais pu l'espérer, et il me semblait que ce n'était pas répondre aux termes d'amant parfait et passionné dont je m'étais servi. En un mot, ma passion n'était pas satisfaite, et je croyais que la princesse, privée d'un époux qu'elle venait de perdre pour jamais, et par conséquent maîtresse de son cœur, pouvait s'expliquer tout autrement et se servir de toutes les expressions qu'un cœur libre, et qui n'était retenu auparavant que par le devoir, dictait naturellement lorsqu'il était touché. Tout cela me faisait craindre de ne pouvoir jamais parvenir à la rendre assez sensible pour couronner mon amour........ Occupé de ces tristes réflexions, ma maladie continuait, et je devenais de jour en jour plus faible; mais mon fidèle Patkó ne m'avait point abandonné, et il n'était pas moins bon médecin qu'habile messager. Il y avait heureusement dans le château quelques pièces de vin de Radevot, qui est le meilleur vin de toute la Transylvanie, et comparable en toutes manières au fameux vin de Tokay : même force, même agrément, même couleur. On m'en fit prendre d'abord un petit verre, dont je sentis mon estomac réchauffé; mais il me sembla que la fièvre en était augmentée. Cependant je dormis quelques heures sans interruption, et mon médecin, m'augmentant de jour en jour la dose du remède, réussit si bien, qu'en moins de six semaines il me remit sur pieds, très faible à la vérité, mais dans l'espérance de guérir à fond avec le secours d'un remède si agréable. »

Bethlem guérit en effet au bout de six mois, pendant lesquels il n'eut aucune nouvelle de la princesse. Ce procédé lui semblait dur; il le trouvait contraire à toutes les règles qu'il avait vu pratiquer en France. Il apprit bientôt la vérité. Cette belle, qui aurait risqué plus que lui encore à tomber entre les mains des Tartares, s'était réfugiée dans une forteresse appartenant à un jeune seigneur parent de Bethlem Gabor. Celui-ci en était devenu amoureux, et « comme il était beau et bien fait, dit son consciencieux rival, et que la princesse n'avait jamais aimé l'état de veuve, ils s'étaient mariés pendant que je restais à me guérir des suites de mon accident. »

Le vin de Radevot ne guérit point le pauvre Bethlem de son amour comme il l'avait guéri de sa fièvre; il fallait des remèdes plus héroïques. Le comte entreprit un second voyage à Paris, qui lui rendit sans doute sa liberté, car nous voyons qu'au retour il épousa sa cousine, « et voulut, dit-il, qu'elle vécût selon les modes et avec la liberté française. »

Après tout, ces coutumes et ces modes n'étaient que des exceptions; les habitudes turques prévalaient par le droit de la force et du voisinage. Quelques voyages à Versailles, des intrigues avec la France, ne suffisaient pas à détruire le fond même de la situation; on était en contact de tous les jours avec les Turcs; ils étaient les maîtres; c'était d'eux que, malgré le droit d'élection des états, le prince devait obtenir sa confirmation. Il devait envoyer un ministre à Constantinople

pour solliciter le firman d'investiture. Ce firman ne s'obtenait qu'à prix d'argent; le pacha d'Andrinople ou de Bude venait remettre au prince un manteau de pourpre, une massue et un étendard; tout se passait selon l'étiquette des cérémonies turques. On amenait au prince un cheval richement harnaché, sur lequel il faisait son entrée solennelle à Carlsbourg ou à Hermanstadt, précédé d'une escorte de janissaires, des seigneurs de la diète qui l'avaient élu, et suivi d'une centaine de chevaux de main conduits par d'habiles palefreniers. Les clairons et les cymbales turques retentissaient; mais les cloches des églises sonnant à toute volée et les tambours qui battaient à la française semblaient protester contre cette intronisation tout à la turque. Cependant, à peine en possession de sa nouvelle souveraineté, le prince devait recourir forcément aux plus dures exactions. Il devait payer les protecteurs qui l'avaient soutenu à Constantinople, récompenser les seigneurs qui l'avaient élu, acquitter le tribut annuel que la province payait au sultan. Ce tribut surpassait de beaucoup la somme destinée au gouvernement même et à l'entretien du pays; sous le moindre prétexte, on l'aggravait sans pitié. Légalement la noblesse, comme en Hongrie, ne devait point de contribution. Elle avait toujours grand soin de faire jurer au prince la confirmation de ce précieux privilége avant la cérémonie du couronnement; mais les Turcs ne s'arrêtaient pas aux scrupules constitutionnels, et si les paysans ne pouvaient suffire aux nouvelles taxes, on forçait les nobles à payer pour eux. Tout était mis en œuvre, les avanies de l'Orient et les expédiens financiers des pays de l'Occident. En 1671, la diète ordonnait un emprunt forcé sur la noblesse; en cas de non-paiement, les biens devaient être saisis, et, au bout de l'an, le propriétaire mis en prison. En 1666, on paya six fois le tribut ordinaire. La taxe était de cinq écus d'or par maison, et moitié pour celles *qui étaient brûlées*. Ce procédé laisse loin derrière lui toutes les inventions modernes; on n'imposait pas seulement la pauvreté et la misère, mais la ruine.

III.

Rien ne s'oublie plus vite que les calamités de la guerre et les crimes des révolutions, quand quelque grandeur et je ne sais quel éclat barbare s'attachent à ces temps malheureux. C'est par ce fatal oubli que nous sommes incessamment poussés vers de nouvelles catastrophes, que les infortunes et l'expérience de nos pères nous trouvent sourds et aveugles, et que Ninive détruite suffit à peine à l'instruction d'une génération. Cette rude époque, que les annales contemporaines appellent le *monde crucifié* (*mundus cruciatus*), est la seule qui soit chère aux Transylvains et plaise à l'orgueil national; c'est à elle que se rap-

portent toutes les traditions, les récits populaires et les légendes de chaque ruine : il n'est pas de château où on ne vous montre avec fierté quelque arme, quelque sabre ayant appartenu aux héros de ces temps glorieux, les Bathory, les Bethlem Gabor, les Tœkély. La célèbre mélodie de Rákóczy retentit jusque sous les dernières tentes des *Szeklers* à la frontière turque, et son image, grossièrement enluminée, se place dans les plus pauvres maisons à côté de l'image sainte du patron.

Il faut lire cette partie de l'histoire de la Transylvanie dans les auteurs nationaux ou dans les mémoires mêmes que nous ont laissés les principaux acteurs de ces luttes. Là seulement ces temps peuvent revivre avec les passions, les bizarreries de mœurs et de coutumes qui excitaient si vivement l'intérêt de l'Europe, alors que les presses de la Hollande multipliaient incessamment les manifestes et les relations des mécontens hongrois et transylvains. Nous avons hâte d'arriver à l'époque où la Transylvanie passa définitivement sous la domination autrichienne. Il importe de s'arrêter sur les faits qui amenèrent l'incorporation de la principauté à l'empire pour juger la légitimité de la cause qui se débat aujourd'hui sur les rives du Danube; d'ailleurs la vie du dernier prince transylvain, Apáfy, à part les qualités brillantes qui lui manquaient, est une image assez fidèle du règne et de la politique de ses prédécesseurs. On y voit le même mélange d'ambition, d'entreprises hardies, et aussi d'hésitations et de reviremens soudains dans les alliances. C'était la conséquence forcée de la situation politique et géographique du pays : selon l'issue de la lutte séculaire engagée entre l'Autriche et la Porte, la Transylvanie devait devenir une province de l'empire ou un pachalik turc. Les publicistes qui attaquent au nom de l'indépendance et de la liberté nationales la domination autrichienne en Transylvanie ne sont pas dans le vrai. La Transylvanie n'a eu à choisir qu'entre deux maîtres; valait-il mieux pour elle avoir des gouverneurs autrichiens ou des pachas turcs? Voilà la véritable question.

On touchait à la fin du XVIIe siècle. Le second Rákóczy avait abdiqué la couronne; mais ses partisans n'avaient pas voulu accepter la nouvelle élection faite par les états. La guerre civile avait éclaté, ou plutôt elle continuait toujours; les impériaux, Montécuculli à leur tête, soutenaient le nouveau prince, Jean Kémeny. Les Turcs et les Tartares ravageaient le pays sans pouvoir trop dire pour le compte de quel compétiteur : toute la contrée « était une plaie ou un incendie, » dit un contemporain. Le pacha turc voulut se mettre en règle et avoir aussi un prétendant. Il y avait dans un château voisin un gentilhomme nommé Michel Apáfy, déjà éprouvé par des fortunes diverses. Il avait été emmené captif de bonne heure par les Tartares en Crimée; sa jeunesse et sa bonne mine avaient touché la fille de son maître, qui lui avait fait rendre la liberté et l'avait suivi en Transylvanie. Ce mariage l'avait

rapproché des Turcs; Ali-Pacha, qui commandait l'armée ottomane devant Clausenbourg, le fit appeler dans sa tente. Apáfy hésita quelque temps et s'y rendit avec défiance, ne sachant trop si c'était la couronne ou le cordon qui l'attendait. L'incertitude ne fut pas longue : deux jours après son arrivée, une diète convoquée par le pacha l'élisait prince de Transylvanie (1661). L'élection eut lieu à l'unanimité; les opposans devaient avoir la tête tranchée.

J'ai dit que l'investiture se payait; Apáfy était à peine élu, qu'on lui demanda 80,000 écus d'or. Le pays était désolé, il n'était pas une ville qui n'eût été pillée et saccagée également par les impériaux et par les Turcs. On fondit les bijoux et les anneaux d'or, les nobles et le clergé furent mis à contribution, on pendit quelques retardataires, et les Turcs eurent leur argent. Dès que la somme fut payée, le pacha abandonna la principauté; deux cent mille hommes, commandés par Achmet-Pacha, marchaient vers les frontières de l'Autriche; les Hongrois s'étaient joints aux Turcs, qui voulaient réunir toutes leurs forces pour terminer la guerre par un grand effort sur Vienne. Les Turcs promettaient à Apáfy la couronne de Hongrie pour le décider à une coopération franche et énergique. Les circonstances rendaient ces offres très sérieuses et étaient bien propres à entraîner les résolutions du prince. Les insurgés avaient profité de l'éloignement des impériaux, occupés sur le Rhin, pour se fortifier dans leurs châteaux et s'établir dans toute la partie nord du pays. C'est à cette époque que Louis XIV, qui jusqu'alors s'était borné à envoyer de l'argent et des armes aux mécontens de Hongrie, se déterminait à entrer en négociation directe avec eux. Il ne fit pas moins pour la Transylvanie; un ministre habile, M. Akakia, ancien secrétaire du comte d'Avaux au congrès de Munster, fut envoyé à Clausenbourg (1675). Il y fut reçu par le prince transylvain avec des honneurs extraordinaires. Cette ambasssade à un petit prince électif et vassal de la Porte avait dû coûter quelque chose à la fierté du grand roi. On voit d'ailleurs Louis XIV continuellement préoccupé dans ses lettres de bien expliquer à ses agens qu'il ne prétend point secourir des sujets révoltés, mais se porter défenseur de l'ancienne constitution de leur pays vis-à-vis du gouvernement impérial : il fait rédiger des mémoires pour justifier à ses propres yeux cette distinction subtile; il n'admet pas que les insurgés puissent se donner un autre souverain; enfin, avant d'accréditer des ministres publics auprès de leurs chefs, on le voit assembler un conseil de conscience et lui soumettre les difficultés et les scrupules de son esprit. Depuis, on y a mis moins de façons.

Le 16 janvier 1677, le marquis de Béthune, ambassadeur à Varsovie, reçut les pouvoirs nécessaires pour signer avec le prince Apáfy un traité d'alliance contre l'empereur. Le nombre des troupes à fournir

de part et d'autre y est stipulé; des corps auxiliaires, commandés par les officiers français, devaient être levés en Pologne, où se trouvaient bon nombre de gens de guerre à la disposition du plus offrant. Un subside de 100,000 écus devait être payé par la France. Il était stipulé que le roi restait maître de publier ou de tenir secret le traité. Deux envoyés français, M. de Forval et l'abbé Révérend (1), eurent mission de presser l'exécution des clauses à la charge d'Apáfy. On peut voir, dans le quatrième volume des *Négociations relatives à la succession d'Espagne* (2), les curieux détails recueillis par M. Mignet sur les incidens de cette affaire. Ces témoignages authentiques et jusqu'alors secrets infirment tout-à-fait le sentiment de quelques historiens transylvains, qui voudraient faire honneur au prince Apáfy d'avoir été de mauvaise foi dans la négociation et de s'être toujours entendu avec l'empereur (3). Ce qui est certain, c'est que la diversion fut utile. Bien que les opérations de la guerre fussent conduites avec mollesse par le prince transylvain et son ministre Téléky (4), le but de l'alliance avait été atteint. L'empereur Léopold se décida à accepter les conditions proposées par Louis XIV. La paix de Nimègue fut signée au commencement de l'année suivante (1679).

La guerre continuait cependant entre l'empire et la Porte, secondée par les mécontens hongrois; mais Apáfy n'y prit plus aucune part, il cherchait au contraire à rentrer en grace auprès de l'empereur. Il conclut dès 1686 un traité secret avec Léopold; par ce traité, il se plaçait lui et la Transylvanie sous la protection de l'empereur et renonçait à tout jamais à la suzeraineté de la Porte. Deux ans après, les états, rassemblés à Clausenbourg, confirmèrent solennellement le traité; ils déclaraient vouloir revenir à l'antique souveraineté du roi de Hongrie : *ad regem Ungariæ a quo fatorum invidia segregati fuerant.* Ils stipulèrent d'ailleurs les conditions de leur réunion. Léopold, dans un diplôme célèbre qui a été jusqu'à nos jours la charte de la principauté, leur garantit le maintien de leurs priviléges et des constitutions antérieures. La suzeraineté de l'Autriche était donc reconnue. Apáfy, en mourant (1690), laissait la Transylvanie occupée par les troupes impériales: une

(1) L'abbé Révérend était un homme d'esprit, dévoué tout entier aux intérêts dont il était chargé, et ne négligeant rien pour les faire prévaloir. Il portait des modes de Paris à la princesse Apáfy, de la vaisselle d'argent au ministre, et passait la nuit à table avec les seigneurs transylvains. On aurait pu lui demander, aussi bien qu'à cet ambassadeur près des ligues suisses, combien de fois il s'était enivré pour le service du roi.

(2) Tome IV, page 677 et suivantes.

(3) « Nec mens unquam Apáfio fuit, bellum contrà romanum imperatorem gerendi, sed potius confederationes cum eo fovebat continuas, eas quidem occultas, ne à Turcis deprensus, se ac Transylvaniam in discrimen vocaret. » (*Trans. illustr.*, v. 1er, 307.)

(4) Il ne faut pas confondre ce Téléky, ministre du prince Apáfy, avec le célèbre Tœkély.

régence gouvernait au nom de son fils; mais les Turcs se hâtèrent de faire élire le fameux Émeric Tœkély, chef des mécontens hongrois. Tœkély se jeta audacieusement dans le pays en faisant franchir à son armée les défilés de Torswar, jusqu'alors réputés inaccessibles. Ce passage merveilleux des Karpathes, à travers des sentiers à peine frayés, et la bataille qui le suivit près de Zernest, sont aussi célèbres dans les fastes transylvains que le sont dans les nôtres le passage du Saint-Bernard par l'armée de Napoléon et nos victoires dans les plaines de l'Italie. L'imagination des peuples donne aux événemens une grandeur qui se mesure plus à la force et à la vivacité des impressions qu'ils en ont reçues qu'à l'importance des résultats politiques. Tœkély ne resta pas long-temps maître de la Transylvanie. Le margrave Louis de Bade rentra bientôt dans la principauté et en chassa définitivement les Turcs et leur héroïque allié. Le nom du jeune Apáfy reparaît encore dans les actes publics; mais par le fait, et de l'assentiment formel des états, le gouvernement passa tout entier à l'empereur. Les états prêtèrent serment de fidélité et d'hommage à Léopold en 1691, et George Banfy fut nommé gouverneur de la principauté. Apáfy vint à Vienne à l'époque de sa majorité; il abdiqua l'ombre de souveraineté qui lui restait encore entre les mains de l'empereur, et mourut, en 1713, sans laisser de postérité. Enfin, par le traité de Carlowitz, la Porte renonça à son droit de suzeraineté sur la Transylvanie.

La principauté fut donc réunie à l'empire, et elle est restée depuis dans la maison d'Autriche à ce triple titre : 1° la volonté des états, exprimée solennellement dans le diplôme d'inauguration de Léopold et de chacun de ses successeurs comme princes de Transylvanie; 2° l'abdication du dernier prince Apáfy; 3° la cession des droits de la Porte par le traité de Carlowitz. Il est peu de souverainetés sans doute qui puissent justifier d'une origine aussi légitime; ce n'est point sur ces faits déjà anciens d'un siècle et demi que l'opposition des diètes et l'insurrection actuelle ont fondé leurs griefs contre la maison d'Autriche. On lui a reproché la violation des priviléges de la principauté, et surtout des droits reconnus à la noblesse. Ces accusations avaient éclaté dès le lendemain même de la prise de possession du pays; il n'était pas difficile, à vrai dire, de trouver matière à procès dans la constitution transylvaine. On verra tout à l'heure qu'elle n'est guère plus précise dans ses termes ni plus facile à exécuter que la constitution hongroise.

A peine Léopold était-il maître de son nouvel état, qu'il eut à réprimer la dernière révolte de la Hongrie et de la Transylvanie, sous le prince Rákóczy. Grace aux secours puissans qui lui étaient fournis par la France, cet illustre chef se maintint dix années durant contre l'effort des armées impériales. Il fut élu en 1707 prince de Transylvanie et reconnu en cette qualité par Louis XIV, qui envoya en ambas-

sade auprès de lui le marquis des Alleurs. La Transylvanie se trouva alors une dernière fois livrée à toutes les horreurs de la guerre civile. Les insurgés hongrois appelèrent de nouveau les Turcs, et tout semblait remis en question. Les victoires des alliés sur les armées françaises contraignirent enfin les mécontens à conclure la convention de Szathmar (1711). Cette convention termina, jusqu'à nos jours du moins, les longues luttes des Hongrois et des Transylvains avec la maison d'Autriche. Rákóczy, qui n'avait point voulu souscrire à ce traité, se réfugia en France. Il y fut traité avec toute sorte d'honneurs et de distinction par Louis XIV. « Il étoit, dit Saint-Simon, de toutes les parties, et de tout, avec ce qu'il y avoit de meilleur à la cour, et sans mélange. Il avoit gagné entièrement Mme de Maintenon, et par elle M. du Maine. Le goût à la mode de la chasse, avec quelque soin, lui familiarisa M. le comte de Toulouse jusqu'à devenir peu à peu son ami particulier, voyant le roi assidument et seul dans son cabinet dès qu'il en désiroit des audiences. » L'esprit d'aventure et d'entreprise l'emporta ailleurs : il quitta la France pour Constantinople, où il était allé chercher de nouveaux ennemis à la maison d'Autriche. Il mourut à Rodosto sur les bords de la mer de Marmara. Les fortunes si diverses de ce dernier des princes transylvains avaient vivement frappé les imaginations du dernier siècle; les mémoires du temps le prennent souvent comme un des exemples de la mobilité de la fortune. Saint-Simon, qui l'avait beaucoup pratiqué, « ne peut pas comprendre comment un homme qui, après tant de tempêtes et avoir fait un tel bruit, trouve un tel port, se rejette de nouveau à la merci des vagues. » Mme Dunoyer écrivait : « Il n'y a pas de bonne société ici sans le prince Rákóczy. On ne sait ce que l'on doit le plus admirer en lui, de son grand génie ou de ses grandes infortunes. » Enfin, quelques années plus tard, Voltaire, qui avait entendu, dans sa jeunesse, les récits de cette vie héroïque et aventureuse, voulant montrer, dans un roman célèbre, ce que deviennent et la beauté et la grandeur, mettait en même lieu la vieille Cunégonde et l'exilé Rákóczy : « Candide retrouvait sa chère Cunégonde lavant les écuelles sur les bords de la Propontide, chez un prince qui avait très peu d'écuelles; elle était esclave dans la maison d'un ancien souverain nommé Rákóczy, à qui le Grand-Turc, de son côté, donnait trois écus par jour. »

IV.

Léopold avait juré de maintenir la constitution de la Transylvanie. Promettre de faire durer cette constitution telle qu'elle était sortie du hasard et des révolutions de sa courte histoire, s'engager à faire entrer dans l'édifice, chaque jour plus régulier, de l'Europe du XVIIIe siè-

cle, ces débris monstrueux ou singuliers de tant d'invasions et de barbaries accumulées l'une sur l'autre, eût été un engagement téméraire pour une puissance autre que l'Autriche; mais l'Autriche n'a jamais eu un type idéal de gouvernement, une forme politique à laquelle elle ait cru utile ou nécessaire de ramener les pays qu'elle rangeait sous son empire. Dans l'esprit français, conquérir ce n'est pas seulement occuper le pays par les armes et recevoir les tributs : nous portons partout avec nous la passion de l'unité; nous imposons nos lois, nos mœurs et notre langue; nous ne voulons pas tant l'obéissance que la ressemblance, et nous ne nous croirons pas solidement établis à Alger tant qu'on y portera des turbans et qu'on y parlera arabe. Les conquêtes de ce genre ne sont pas l'œuvre d'une génération; mais, quand elles s'achèvent, elles sont à toute épreuve. Rien ne peut plus séparer ces populations, non pas soudées et rattachées l'une à l'autre, mais fondues ensemble comme une masse d'airain au fond du creuset.

Jusqu'à nos jours et à la constitution décrétée à Olmutz le 4 mars 1849, rien de semblable dans l'esprit de la monarchie autrichienne. L'unité est seulement dans le souverain, je dirai plutôt dans la personne même du souverain, car son titre et son autorité changeaient d'ailleurs selon les divers pays : empereur élu à Francfort, monarque héréditaire et absolu à Vienne, roi constitutionnel en Hongrie, il est prince héréditaire de Transylvanie et comte des Szeklers. Chaque peuple peut croire que la succession de ses propres chefs n'a point été interrompue; il est laissé à sa propre nature, au libre développement de son organisation. Loin de détruire ou de modifier les lois et les coutumes d'un pays, la conquête autrichienne, en apportant le repos et la sécurité, les immobilisait plutôt. Les institutions du moyen-âge duraient à l'ombre de sa protection bien au-delà du terme qu'elles eussent atteint dans le plein exercice de l'indépendance nationale. Le mouvement même de la vie et de la liberté transforme incessamment les sociétés : celles-là seulement persistent dans leur antique forme, qui ont été saisies et fixées à une certaine époque par une puissance supérieure; on les retrouve avec étonnement au milieu des débris de l'histoire, comme les restes de ces espèces antédiluviennes qui peuplèrent le monde primitif et ont disparu de nos jours. La comparaison n'est pas trop forte, en vérité, pour l'état social que nous devons décrire, et qui subsiste en Transylvanie.

Politiquement, la Transylvanie est divisée en trois nations : les Hongrois, les Saxons et les Szeklers. L'idée la plus naturelle est que les trois nations que je viens de nommer occupent seules le pays qui leur est assigné. Il n'en est rien cependant; elles ne forment pas toutes trois ensemble la moitié de la population de la Transylvanie.

Sous le rapport religieux, on peut pratiquer divers régimes : l'in-

quisition qui ne souffre qu'une seule vérité, la foi qui n'en connaît qu'une, la tolérance qui les accepte toutes; enfin, on a les religions d'état, où la constitution affirme et proclame la vérité d'une doctrine, en acceptant et tolérant comme un fait l'existence des communions séparées. Ici, rien de pareil, ou plutôt on a trouvé le moyen de réunir les inconvéniens de tous les systèmes. En Transylvanie, il y a quatre religions d'état; les autres sont seulement tolérées : il y en a d'interdites. Ainsi, l'état est théologien, mais sa foi a quatre *credo* différens; philosophe, mais sa tolérance distingue et choisit; il est aussi inquisiteur dans certains cas et condamne telle religion, sans avoir pour excuse l'ardeur, la conviction et l'unité de la foi.

Essayons de donner quelque idée de cette société. Pour cela, force est de pénétrer dans les détails, car ici nulle architecture régulière, nulle philosophie dans la législation, nulle logique dans les institutions. Toute vue prise de trop haut est inexacte, tout jugement d'ensemble risque d'être incomplet. Le tableau suivant des diverses populations de la Transylvanie, dressé en partie d'après la carte ethnographique officielle qui a paru à Vienne au commencement de cette année, rendra plus sensibles les explications dans lesquelles nous allons entrer.

POPULATION DE LA TRANSYLVANIE.

1° DIVISION PAR RACES.

NATIONS SOUVERAINES, 970,000...	Hongrois ou Magyars.......	500,000
	Szeklers....................	170,000
	Saxons......................	300,000
NATIONS SUJETTES, 1,430,000...	Valaques....................	1,250,000
	Bulgares....................	
	Polonais....................	100,000
	Moraves.....................	
	Rusniaques..................	
	Bohémiens...................	50,000
	Grecs.......................	10,000
	Arméniens...................	10,000
	Juifs.......................	10,000
		2,400,000 (1)

(1) 1° Le pays des Hongrois comprend environ les deux tiers du territoire au nord et à l'ouest. Il comprend les sept huitièmes des Hongrois, tous les Arméniens, les deux tiers des Valaques, deux tiers des Juifs, deux tiers des Bohémiens.

2° Le pays des Szeklers forme environ le sixième de la principauté. Depuis la Marosh, sur la frontière est, touchant la Moldavie, il comprend tous les Szeklers, quelques Hongrois, peu de Valaques.

3° Le pays des Saxons s'étend au midi sur toute la frontière qui sépare la Transylvanie de la Valachie. Le district de Bistritz, au nord, lui appartient aussi. Il comprend les cinq sixièmes des Saxons, un tiers des Valaques, quelques Juifs et Bohémiens.

2° DIVISION PAR RELIGIONS.

Religions d'état,	1,190,000..	Calvinistes	300,000
		Luthériens	260,000
		Catholiques du rite latin	270,000
		— — grec	300,000
		— — arménien	10,000
		Unitaires ou sociniens	50,000
Religions tolérées,	1,210,000..	Grecs non-unis	1,140,000
		Bohémiens	50,000
		Turcs	10,000
		Juifs	10,000
			2,400,000 (1)

Les nations diverses de la Transylvanie n'habitent pas le pays au même titre. Il y a entre elles toute la distance qui séparait, au moyen-âge, les diverses classes de la société, depuis le seigneur féodal jusqu'au serf; certaines nations sont souveraines, d'autres seulement sujettes ou tolérées, et, chose étrange, celles-ci sont les plus nombreuses.

Au milieu du xv[e] siècle, les trois nations des Hongrois, des Szeklers et des Saxons, réunies à Tordá, petite ville sur la rivière de l'Aranyos, décrétèrent l'union des trois nations; c'était une association pour la paix et la guerre, mais qui laissait à chacune des parties ses lois, ses priviléges et son gouvernement particulier. Les Hongrois et les Szeklers devaient payer de leur personne et prendre les armes en cas d'invasion des Turcs ou des Tartares, les Saxons devaient donner asile à leurs alliés dans les forteresses de leur pays. Cette union fut confirmée sous Bethlem Gabor en 1613, renouvelée par toutes les diètes, et solennellement maintenue, lors de l'annexion de la Transylvanie à l'empire, par le diplôme Léopold; elle subsiste entière aujourd'hui.

Le territoire fut partagé entre les trois nations; les deux tiers environ du pays furent assignés aux Hongrois, qui ne forment guère que le quart de la population; ils occupent toute la partie nord et ouest contiguë à la Hongrie. L'ancienne capitale, Carlsbourg, et Clausenbourg, où siége aujourd'hui la diète, furent comprises dans leur lot. Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit ailleurs du caractère et des habitudes des Hongrois; les Hongrois de Transylvanie ne diffèrent en rien de leurs frères des comitats voisins. C'est la même nation, séparée uniquement par une limite conventionnelle. Dans l'union, les Hongrois tiennent la première place; ce sont les nobles de cette société, dont, d'après les anciennes lois, les Szeklers sont les soldats, et les Saxons les citoyens.

(1) On peut observer d'une manière générale que presque tous les calvinistes sont Magyars ou Szeklers, les luthériens Saxons, les grecs non-unis Valaques, les catholiques du rite grec uni Valaques, les autres Magyars et Saxons.

Les Szeklers, que nos anciennes histoires appellent les Sicules, occupent le territoire montagneux du pays qui s'étend de la Bukovine à la Valachie, le long de la frontière moldave; leur nom paraît venir d'un mot hongrois qui signifie gardien des frontières; la tradition les fait descendre de quelques milliers de soldats d'Attila qui se perdirent dans ces montagnes lors de la grande invasion. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'ils ont la même origine que les Hongrois, dont ils sont tout au plus une tribu séparée : même langue, mêmes coutumes, même fierté, même courage, et, dans les temps reculés, même férocité. Ce sont des Hongrois primitifs; ils sont encore à l'état patriarcal des peuples pasteurs et guerriers. Cette race forte et robuste habite, dans les gorges des montagnes, de petits villages bâtis sur les pentes des torrens. La seule ville de leur territoire est Marosvasárhély, qui ne compte guère que trois mille habitans, — digne d'ailleurs, par son origine, d'être la capitale d'un peuple de pasteurs. C'était originairement le lieu où l'on conduisait les bœufs que les Szeklers payaient au prince en trois occasions solennelles, à son couronnement, à son mariage, à la naissance du premier fils; peu à peu des foires se tinrent à cet endroit, des maisons s'élevèrent, et la ville naquit.

Hors de son enceinte, le voyageur chercherait en vain une auberge dans tout le pays des Szeklers; l'hospitalité est pratiquée là comme aux premiers temps du monde, et, quand vous arrivez sur la place du village, les anciens se disputent à qui vous emmènera dans sa maison. Cette maison est d'ailleurs propre et bien tenue, et, si pauvre que soit votre hôte, il tiendra à honneur de fêter l'étranger. Son accueil est cordial, mais digne, et sans cet empressement banal ou servile qui constitue ailleurs la politesse. Il se tient tout au moins pour votre égal, et il pourrait toujours prouver cette égalité. Je ne connais pas de plus beaux titres de noblesse que ceux que les Szeklers ont reçus de l'histoire et des lois de leur pays.

« Tous les Szeklers sont nobles et privilégiés, disent les anciennes coutumes; ils ne tiennent point leur noblesse des rois, comme les Hongrois : ils sont plus anciens que les rois et le royaume de Hongrie, ils tiennent la terre de leur sabre; toute la nation et chaque individu ont les mêmes priviléges. Leur noblesse ne vient ni par donation ni par concession souveraine; il n'y a jamais eu lieu à anoblir des nobles, *nec erat cur nobiles nobilitari amplius cupivissent.* » — « La noble et brave nation des Szeklers, dit le diplôme Léopold, sera exempte comme elle l'a été autrefois, en récompense de sa valeur et de ses exploits militaires, des tributs et dîmes de tout genre. En retour, les Szeklers devront être toujours prêts à prendre les armes pour la défense de la patrie (article 14). » Dans cette aristocratie de guerriers, les biens passaient naturellement aux fils; si les fils manquaient, la fille héritait, *filia filii*

instar erat; mais elle devait se marier dans l'année à quelque brave soldat. A son défaut, les collatéraux étaient appelés, et, à défaut de ceux-ci, les voisins. La couronne n'avait point, comme en Hongrie, le droit de retour sur des fiefs qui ne venaient point d'elle et que la nation avait payés de son sang. — Malgré leurs priviléges, les Szeklers voulurent quelquefois eux-mêmes contribuer aux dépenses communes. En 1692, ils payèrent un seizième du tribut annuel; après la révolte de Rákóczy, en 1707, ils furent soumis à une contribution de guerre, et un petit nombre d'entre eux fut privé de leurs antiques droits. Le génie militaire ne s'est point affaibli chez les Szeklers. Sous Marie-Thérèse, ils fournirent pour l'insurrection jusqu'au cinquième de leur population; ils forment aujourd'hui les meilleurs soldats des frontières. Les Szeklers portent sur leurs drapeaux des armes qui représentent assez bien le courage et sans doute l'ancienne férocité de la nation : c'est un glaive qui traverse un cœur de part en part.

Le pays est divisé en districts qu'on appelle *siéges*, parce que quatre fois l'an siége au chef-lieu une assemblée des anciens de la contrée pour juger les procès, délibérer sur les affaires communes, élire les députés à la diète générale, et nommer enfin à toutes les magistratures vacantes dans le territoire. Dans quelques-uns des districts, il n'y a point de maison commune pour ces réunions, qui se tiennent alors à l'ombre de quelques vieux arbres ou sur la place du village : c'est le forum.

On quitte ce peuple de nobles, ces laboureurs et ces pâtres souverains, on sort de ces sénats improvisés en plein air, pour entrer dans les villes bourgeoises et manufacturières des Saxons. Ce ne sont plus les fils d'Attila et des Huns, ce sont les pacifiques corporations du moyen-âge, les descendans des graves bourgmestres allemands, que nous retrouvons à Hermanstadt, à Cronstadt, et dans le riche territoire qui occupe la partie sud du pays. Les Saxons forment la troisième nation souveraine de la Transylvanie. Ce sont des colonies allemandes, établies par le roi Geysa II au commencement du XIIe siècle. Un siècle après (1224), le grand fondateur des libertés hongroises, André II, qui venait de donner la bulle d'or à la Hongrie, accordait aux Saxons les priviléges sur lesquels repose encore aujourd'hui leur existence nationale. Par cette charte, les Saxons formèrent une véritable république au sein de l'état. On leur assigna un territoire qu'ils occupent non à titre de colons ou de sujets, mais comme souverains. Ce territoire s'appelle le *Fonds royal*, parce que, contrairement à la coutume féodale qui proclamait au moyen-âge «nulle terre sans seigneur,» la terre des Saxons ne relevait que du roi. C'est ainsi que se constituèrent, sur la lisière orientale de l'Europe, entre l'anarchie féodale de la Hongrie, le despotisme des Turcs et l'ambition grandissante de la cour de Vienne,

les municipalités saxonnes. Ces corporations de bourgeois, de laboureurs et d'artisans ont survécu là aux républiques marchandes du moyen-âge, leur modèle ou même leur mère-patrie, les villes opulentes d'Augsbourg et de Nuremberg, dont elles avaient transporté avec elles les coutumes et les lois. Bien que la séparation date aujourd'hui de six siècles, ces colonies lointaines ont conservé la langue, les habitudes, le caractère et tous les traits de leurs ancêtres. On peut dire que les Saxons se sont conservés en Transylvanie plus Allemands, s'il est possible, qu'en Allemagne, comme la province conserve les modes et les formes de société ou de langage que la capitale a depuis longtemps renouvelées. Les Saxons transylvains sont des marchands d'Augsbourg du XIIe siècle, des calvinistes du XVIe dans la première rigueur de leurs doctrines, des paysans de cette race vigoureuse et massive de la Souabe, guidant ces robustes attelages que nous admirons dans les tableaux des premiers peintres allemands.

Les savans qui ont le mieux éclairé l'histoire curieuse et si peu connue des villes libres allemandes au moyen-âge ont retrouvé dans la constitution actuelle des municipalités saxonnes les solutions que les livres et l'archéologie ne leur pouvaient fournir. Le *Statut municipal*, par exemple, actuellement encore en vigueur, est une compilation faite d'après la coutume de Nuremberg; c'est un code politique et civil tout entier; il peut donner la mesure du degré de liberté et de civilisation où étaient parvenus ces bourgeois teutons (*cives teutonici*) à l'époque où la France se débattait au milieu des horreurs de la Saint-Barthélemy. Ce statut, rédigé par cinq juges saxons, fut approuvé et confirmé, en 1583, dans la citadelle de Cracovie, par Báthory, prince de Transylvanie, qui venait d'être appelé à la couronne de Pologne. Dans plusieurs articles, la loi saxonne ne fait que répéter les plus sages dispositions de la loi romaine. C'est ainsi que, malgré les progrès de la réforme et sa doctrine sur le divorce, on y inscrit cette définition célèbre du mariage et de son indissolubilité : *Matrimonium, viri et mulieris conjunctio, deportatione, vel aquæ et ignis interdictione, non solvitur*. — La veuve, tant qu'elle ne passe pas à un second mariage, conserve la maison conjugale. — Nous trouvons là déjà les idées d'égalité de notre code civil : les enfans des deux sexes ont part égale dans la succession de leurs parens. Les enfans nés avant le mariage sont légitimés par le mariage subséquent. Nul privilége n'est attaché à la terre, et il n'y a que des exemptions personnelles.

Voici des prescriptions qui ont devancé la philosophie du XVIIIe siècle. — Quand le criminel a subi sa peine, la peine aussi est morte avec lui; la tache du châtiment ne s'étend pas au fils innocent. Quant aux biens du condamné, ils ne devront, dans aucun cas, être confisqués; le juge les remettra aux légitimes héritiers : *Non enim bona, sed bonorum pos-*

sessores delinquunt. — Il y a cependant çà et là, on s'y attend bien, non-seulement la marque du temps, mais aussi celle du voisinage. Ainsi, voici de la justice turque : l'adultère est puni de mort. La femme adultère sera cousue dans un sac et jetée à l'eau; mais, ajoute le sage et chrétien rédacteur, qui pressentait le système des circonstances atténuantes, le juge fera bien d'examiner si la conduite du mari n'a pas été la première cause du crime de la femme, et encore, si l'affection subsiste et se réveille au dernier moment, il pourra lui faire grace.

Voici des peines qui marquent l'époque : peine du feu pour les vols d'église, peine de mort pour les maléfices ou les philtres, peine de mort pour les vols et les assassinats, même peine pour l'homicide; mais la loi admet les compositions à prix d'argent, et les mutilations ont leur tarif comme dans la loi salique. La torture est conservée pour arriver à la découverte des crimes, et, par un mélange d'humanité et de cruauté qui révolte et qui montre comment le bien ne peut jamais sortir du mal, « s'il y a plusieurs accusés, dit la loi, c'est le plus jeune et le moins endurci qui sera torturé le premier, pour ne pas tourmenter les autres sans nécessité. » Je n'ai pas besoin de dire que ces dernières dispositions ne sont plus appliquées; on n'a point changé les lois pénales, seulement le juge doit discerner celles qui sont tombées en désuétude, et la *table suprême*, qui est le dernier tribunal d'appel, maintient une jurisprudence suffisamment rigoureuse, mais libérale.

Si l'on se rapporte à ce que nous avons dit de l'état malheureux de la Transylvanie à la fin du XVIIe siècle, on comprendra facilement que, de toutes les nations qui se partagent le territoire, les Saxons aient été les premiers à se réjouir de la révolution qui les plaçait sous la domination autrichienne. Les princes nationaux n'avaient pas, à vrai dire, existé pour eux, puisque les princes élus ont toujours été Hongrois. Les Saxons avaient à se défendre non-seulement contre les invasions des Turcs, mais contre les avanies des seigneurs, qui les mettaient à contribution. On comprend combien, à cette époque, l'industrie et les richesses de ces paisibles bourgeois devaient tenter la cupidité et la misère de tous leurs voisins. Pour se maintenir contre ces attaques, les Saxons ne se contentaient pas des priviléges sans cesse renouvelés qu'ils obtenaient à l'élection des princes, et de la milice qu'ils entretenaient; ils élevèrent, dès les premiers temps, des villes où leur nombre devait les protéger contre des excursions isolées. Peu à peu ils les entourèrent de murailles et de fortifications à peu près imprenables devant les moyens d'attaque dont disposaient les armées de cette époque; mais ces fortifications même devenaient un danger pour eux : les Hongrois, poursuivis en rase campagne, se réfugiaient dans les villes. Alors aux dangers des siéges venaient se joindre les excès et les usurpations d'alliés indisciplinés et d'une noblesse hautaine,

assez disposée à trouver que cette liberté bourgeoise était de l'anarchie, et, dans tous les cas, de mauvais exemple pour ses sujets. Aussi les lois saxonnes abondent-elles en précautions de tout genre contre la licence des gens de guerre ou les usurpations du seigneur. « Nul Hongrois ne pourra acheter de maison dans l'intérieur des villes; les Hongrois n'y seront reçus que comme hôtes ou locataires. A la paix, ils devront quitter la ville sur la première invitation des magistrats. » Ils ne jouissaient, sur le territoire saxon, que des droits qu'on accorde à tous les étrangers. Même aujourd'hui, si quelqu'un d'entre eux a acheté des terres ou des maisons dans le *fonds royal*, on peut toujours le contraindre, en remboursant le prix payé, à abandonner cette propriété (1). Au contraire, les émigrans allemands qui viennent raviver cette Germanie de l'Orient sont traités en fait et en droit comme des frères : tout Allemand a droit de bourgeoisie dès son arrivée au pays saxon. Il jouit aussitôt des droits d'élection et de tous les priviléges reconnus aux citoyens.

Indépendamment du territoire dont j'ai indiqué la limite et du district de Bistritz au nord du pays, les Saxons ont formé des établissemens particuliers, et l'on peut dire des colonies dans le pays hongrois; mais ces points, semés comme des îles à travers le territoire étranger, ne participent en rien aux priviléges et aux immunités que je viens d'énumérer. Les Saxons qui les habitent doivent payer les dîmes, les corvées, et se soumettre à la juridiction des comitats. Chez eux, ils étaient souverains; là, ils sont sujets. A leur tour, les Hongrois possèdent quelques enclaves dans le territoire saxon; mais il n'y a pas d'autre parité. Ces enclaves sont régies par la loi hongroise. Le principe, s'il peut y en avoir dans toutes ces bizarreries et ces anomalies, est que, le pays appartenant primitivement aux Hongrois, tout ce qui n'a pas été compris dans la donation dite du fonds royal est propriété hongroise.

Telles sont, dans leurs traits principaux, les trois nations souveraines qui se partagent le sol et l'empire de la Transylvanie. Nous verrons tout à l'heure la forme même du gouvernement central et les conditions de l'union qui a continué sous le sceptre de l'Autriche. Ce spectacle sur une scène plus vaste aurait attiré l'observation attentive du philosophe et du législateur. Il y a dans cette constitution à peu près toutes les formes connues de gouvernement, tantôt associées et fondues ensemble, tantôt séparées et mettant face à face leurs contrastes les plus choquans; rien n'y manque, pas même les esclaves de l'antiquité destinés à assurer les loisirs et l'égalité des citoyens actifs. Les

(1) La seule exception de fait à cette loi est la présence et le séjour dans un des faubourgs de Cronstadt de quelques centaines de familles hongroises.

nations souveraines sont, à ce point de vue, les Spartiates de la Transylvanie. Passons aux ilotes ou aux nations *sujettes*.

V.

On appelle nations sujettes ou tolérées celles qui ne font point partie de l'union de Tordá. Elles n'ont aucun droit politique, ni civil; elles ne peuvent ni élire leurs magistrats, ni remplir des emplois publics. Ce n'est pas assez, car telle était autrefois la loi commune pour les étrangers : elles sont réduites à l'état de servage, cultivent les champs de leurs maîtres, ou exercent les métiers infimes qu'on laisse à leur industrie.

La plus importante de ces nations esclaves est la nation des Valaques; elle forme seule plus de la moitié de la population de toute la principauté. Étrange dérision de la fortune! ces serfs valaques (1) ou roumans descendent des légions romaines que Trajan conduisit à la conquête de la Dacie; c'est de leurs pères que le poète disait :

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Ils en ont conservé encore les traits, la taille majestueuse; de vagues souvenirs de grandeur passée les laissent esclaves sans abaissement; leur langue est un patois confus, où, au milieu de mots slaves, hongrois, italiens, éclatent tout à coup des paroles harmonieuses dont l'origine latine n'est pas équivoque. C'est surtout dans ces solennelles cérémonies, qui, ne se renouvelant qu'une fois pour chaque génération, sont moins sujettes aux révolutions du temps, la naissance, le mariage, la mort, que l'origine romaine des Valaques se manifeste avec les caractères de l'évidence. Quand passe une noce valaque, les instrumens de musique en tête du cortége; quand la jeune fille, Flora ou Doina, conduite par ses compagnes, est reçue sur le seuil de sa nouvelle maison par les jeunes compagnons de l'époux qui lui présentent du miel et un gâteau de froment, vous croyez voir un bas-relief de Pompéia, ou entendre résonner dans l'écho lointain l'épithalame de Catulle.

Les Valaques n'ont point de territoire particulier; ils sont dispersés sur les terres ou réunis dans des villages qui appartiennent aux seigneurs. La législation est sévère pour eux, et cette sévérité paraît assez justifiée; les Valaques n'ont pas seulement avec les anciens Romains ces ressemblances poétiques que nous signalions tout à l'heure; comme les compagnons de Romulus, ils se jettent souvent sur les bestiaux des bourgades voisines, ou dérobent les chevaux qu'on laisse paître devant les maisons. Les plus honnêtes ne se font pas scrupule d'user au moins de représailles. Dans chaque troupeau, il y a une population flottante

(1) Le nom de Valaques paraît venir du slave Wlach, qui veut dire Italien.

de bêtes perdues ou trouvées, et souvent ce n'est pas le premier voleur qui gagne le plus à ces rapides mutations de propriété. Les Valaques supportent d'ailleurs les châtimens avec une fermeté qui semble tenir autant de l'insensibilité des organes que du courage. Ils couchent le plus souvent dehors, même en hiver, vêtus de simple toile; sur cet habit, les plus aisés jettent une peau de mouton, et alors ils ne la quittent pas même en été. De cette vie dure et nomade des pâtres valaques, de ces larcins habituels, il n'y a pas loin au brigandage des grands chemins et à la révolte contre leurs maîtres. En 1784, les Valaques, conduits par un gardien de bœufs nommé Horâ, organisèrent une espèce de jacquerie; ils incendiaient les châteaux, égorgeaient des familles entières de seigneurs, et proclamaient la communauté universelle. Les Transylvains reprochent à Joseph II d'avoir laissé long-temps sans répression ces brigands, complices, disent-ils, de ses projets de nivellement et d'égalité révolutionnaire. Les nations unies levèrent des corps francs qui marchèrent contre les Valaques, et en firent un grand carnage. Horâ périt par le feu, et de cruels supplices mirent fin à cette guerre servile.

Les Arméniens et les Grecs sont en trop petit nombre pour que nous entrions sur eux dans beaucoup de détails. Les Arméniens habitent les villes manufacturières de Szamosujvhar et d'Ebesfalva, dans les comitats hongrois; ils ont fini par obtenir d'envoyer un député à la diète, comme habitans du comitat. Les Grecs font une partie considérable du commerce de la Transylvanie. Ils sont organisés en une corporation présidée par un juge particulier et paient une contribution spéciale. Ils résident en général dans les villes, où ils trouvent plus de débit pour leurs marchandises; ils portent la longue robe orientale ou la veste albanaise. Les Juifs sont à peine tolérés dans la principauté; il ne leur est permis de résider que dans la ville de Carlsbourg. Ils ne doivent pratiquer qu'à certains jours les cérémonies de leur culte. Ils ne peuvent acquérir aucune propriété; il leur est défendu de porter des habits hongrois ou l'uniforme militaire, sous peine d'une forte amende. S'ils travaillent le dimanche, on confisque les instrumens de leur travail. Cet état de demi-tolérance a été précédé de dures et longues persécutions. Les Turcs, les catholiques et les protestans ne s'entendaient que sur un point : la haine commune des Juifs. Aussi se sont-ils moins multipliés qu'en Pologne et même en Hongrie.

Il me reste à dire quelques mots de ces races mystérieuses et avilies qui s'éteignent peu à peu dans la civilisation européenne, mais qui sont restées, en Transylvanie, dans toute leur bizarrerie primitive : je veux parler des Zyngares ou Bohémiens. C'est en Espagne et en Transylvanie qu'on les trouve aujourd'hui en plus grand nombre. Dans ce dernier pays, leur vie nomade, leurs professions ambulantes, les mul-

tiplient aux yeux des voyageurs. A l'entrée des villages, vous rencontrez toujours quelque bande campée sous de misérables huttes enfoncées dans la terre. Si vous avez quelque réparation à faire à votre chariot de voyage, c'est un Bohémien qui apporte son enclume et ses marteaux; si vous dînez dans un cabaret, une bande de musiciens zyngares arrive à l'instant, et joue sur la place des mélodies nationales dont le charme étrange disparaît quand d'autres musiciens veulent les surprendre et les noter. Si l'on ne consultait que ses impressions, on croirait donc la population bohémienne au-dessus de son chiffre réel. Cette peuplade se divise en deux tribus assez distinctes : ceux qui se sont établis à l'entrée des villes, où ils exercent les plus infimes métiers, écorcheurs de bêtes, portefaix, forgerons, et ceux qui sont livrés entièrement à la vie nomade, vivant, dans les bois ou sur les grands chemins, de je ne sais quelles industries suspectes, depuis le braconnage jusqu'aux vols dans les fermes et les étables, depuis les métiers de musiciens et de danseurs jusqu'à ceux de jongleurs et de diseurs de bonne aventure. Ce sont les femmes surtout qui exercent cette dernière industrie. On se demande si l'impudence et la fourberie expliquent suffisamment la gravité mélancolique qu'elles portent dans leur rôle de pythonisse, lorsqu'elles attachent sur vous leurs grands yeux noirs et ce regard profond des femmes de l'Orient, qui semble en effet plonger dans un monde caché. D'ailleurs, dissolue, querelleuse, triste souvent au milieu des folles joies de l'orgie, la Bohémienne de Transylvanie n'est pas autre que celle de l'Espagne, et aucun des lecteurs de la *Revue* n'a oublié la merveilleuse histoire de *Carmen* (1).

L'industrie la plus régulière qu'exercent les Bohémiens est encore celle d'orpailleurs ou chercheurs d'or. La rivière de l'Aranyos est la Californie de cette partie plus honnête de la tribu; celle-là forme une corporation privilégiée placée sous l'inspection d'un magistrat hongrois, auquel on paie une capitation. L'extraction de l'or s'opère par le lavage des sables, qui contiennent une assez grande quantité de paillettes. Les Bohémiens accomplissent cette opération avec beaucoup de dextérité; quelques jours leur suffisent pour ramasser la quantité réservée au gouvernement; le reste de leur temps et de la récolte leur appartient; aussi ne travaillent-ils guère que les jours qui suivent les grands orages, lorsque les eaux qui filtrent à travers les montagnes aurifères ont détaché une plus grande quantité de sables précieux. Marie-Thérèse et Joseph II essayèrent d'arracher les Bohémiens à ces habitudes de désordre. On voulut les contraindre à résider dans les villages, on leur donna le nom de *nouveaux paysans*, on alla jusqu'à leur bâtir des maisons. Rien ne fit contre les habitudes, l'instinct et la

(1) Voyez la livraison du 1er octobre 1845.

haine superstitieuse qu'ils portent à la civilisation de l'Occident. Ils brûlèrent leurs maisons comme les prisonniers leur cachot, et reprirent leur vie nomade. Les efforts tentés pour les convertir au christianisme n'ont pas été plus heureux. La tâche paraît d'abord facile, car il n'y a rien à détruire dans leur esprit, si ce n'est quelques grossières superstitions. Aussi acceptent-ils sans contradiction tout ce qu'on leur dit sur cette matière, mais ils n'y attachent aucune importance, et ils professent successivement toutes les religions pratiquées dans les lieux qu'ils traversent. « Ils ne croient pas plus à l'ame et à la résurrection, dit un auteur, que les porcs qu'ils engraissent avec le grain qu'ils ont volé. »

Les langues diverses parlées par toutes ces populations mettent encore entre elles d'autres barrières, et ajoutent à la confusion universelle. On parle dans ce petit coin de terre toutes les langues du monde : le latin, le hongrois, le rouman, l'hébreu, l'arménien, le slave, l'ancien cophte, le grec, le turc, le polonais, l'allemand, l'italien, le français, le russe. A une foire de Cronstadt, vous entendez tous ces langages divers de l'Orient et de l'Occident, de l'antiquité et du monde moderne, qui se mêlent, se croisent, se confondent, et sont pour l'oreille ce que le kaléidoscope est pour les yeux (1).

Comment s'étonner que les siècles n'aient pas réussi à fondre en un seul corps de nation toutes ces tribus étrangères ou ennemies, quand elles n'ont jamais pu agir l'une sur l'autre par la parole, se communiquer leurs impressions, s'apprendre leurs instincts et perdre leurs préjugés en les exposant à l'étonnement et à l'antagonisme de leurs voisins? C'est ainsi que ces populations, renfermées dans cet étroit espace, ont vécu côte à côte, s'ignorant mutuellement, sans se joindre et se pénétrer jamais, sans ressentir cette communauté rapide des sentimens et des idées qui, plus encore que le sol, fait la vraie patrie. Il n'y a pas de patrie commune pour le Hongrois de Cronstadt et le magnat hongrois ou le paysan valaque. Le véritable concitoyen du premier, c'est le marchand allemand de Vienne ou de Berlin chez lequel il a été reçu dans ses voyages; celui du noble hongrois ou szekler, c'est le député de Pesth ou de Debreczin avec lequel il travaille pour la propagation de l'empire et de la langue magyare. Quant au paysan valaque, comment pourrait-il être le concitoyen de ses maîtres? Il n'a d'affec-

(1) Rien n'est plus difficile que de se retrouver au milieu de cette diversité de langues : chaque ville a cinq ou six noms, et l'on n'est jamais certain, dans les livres comme dans la conversation, de ne pas appliquer à l'une ce qui a été dit de sa voisine. Ainsi Carlsbourg s'appelle Apulum chez les anciens, ou Alba Julia, Alba Carolina, et Carolopolis dans la latinité moderne; Karlsbourg en allemand, Karoly Féjervar en hongrois, Belgrad en valaque, etc.; Hermanstadt est en latin Cibinium, Nagy Szében en hongrois. On raconte l'histoire d'un voyageur qui revint trois fois à Hermanstadt : il s'imaginait avoir à visiter trois villes différentes.

tion que pour les serfs de sa race, distribués dans les principautés et dans la Hongrie, qui parlent la même langue et pratiquent la même religion.

La même religion, un culte commun, voilà, en effet, un des plus grands liens des hommes. Il suffit souvent là où tous les autres manquent, et établit pour les esprits une sympathie supérieure à toutes les antipathies que les hasards humains avaient créées. Ici rien de pareil à espérer. Ces peuples, séparés sur la terre par tant de divisions hostiles, le seront encore dans le ciel. La muraille de la Chine qui les isole ne s'élève pas à une moindre hauteur.—Toutes ces populations ont des religions différentes, et, chose étrange, ces religions sont constituées aussi en *souveraines* et en *sujettes*. Il y a quatre religions d'état; les autres sont seulement tolérées. Les quatre religions d'état sont : la religion catholique, la religion réformée, la religion évangélique, la religion unitaire ou socinienne. On a vu comment la Transylvanie s'était convertie au christianisme sous saint Étienne : c'est au commencement du règne de Louis II, et avant la bataille de Mohácz, que les doctrines de Luther commencèrent à se répandre dans la principauté. En 1550, la nation saxonne tout entière et un grand nombre de Hongrois avaient accepté le symbole de la confession d'Augsbourg; mais bientôt les nouveaux convertis se divisèrent : une partie resta fidèle à l'église luthérienne, l'autre adopta les dogmes de Calvin; enfin le socinianisme ou la religion anti-trinitaire se répandit par les prédications d'un ministre, François David, que les protestans cherchèrent vainement à rattacher à eux. Rien n'égalait l'activité de sa propagande : il allait à pied, de village en village, prêchant contre la Trinité, la représentant comme un reste des fables du paganisme, outrageante pour la majesté du seul et unique Dieu; il répandait des images grossières où elle était peinte sous la forme de Cerbère, avec ses trois têtes. Ces blasphèmes contre la foi chrétienne ne soulevèrent pas l'indignation de gens qui, depuis un demi-siècle, entendaient chaque jour contredire ou controverser tous les principes de l'antique foi. On convoqua une assemblée extraordinaire de ministres et de sociniens à Clausenbourg pour y disputer publiquement sur la Trinité. Ces disputes durèrent dix jours; chaque docteur s'y rendait processionnellement, suivi de ses partisans, portant des bannières flottantes, avec l'inscription pour ou contre la Trinité. Les esprits étaient aux nouveautés, les prédicateurs sociniens parlaient mieux que les ministres : la ville de Clausenbourg tout entière passa à la religion anti-trinitaire; on y éleva un temple, qui porte pour inscription *Uni Deo*.

Ce fut alors que se réunit la diète de Tordá (1562), qui, pour couper court à ces funestes dissensions, reconnut et sanctionna tout ce qui avait été fait jusqu'alors, et proclama comme religions d'état les quatre communions chrétiennes que nous venons de rappeler; on défendit

d'ailleurs, sous peine capitale, toute autre innovation en matière de foi. On admit à titre de tolérance les autres religions qui existaient dans la principauté. Les décrets de Tordá formèrent la charte religieuse de la Transylvanie. Ils furent solennellement confirmés dans l'article 1er du diplôme Léopold : « Il n'est rien changé à l'état actuel des quatre religions souveraines; nous jurons de maintenir leurs églises, communautés et priviléges, de poursuivre les hérétiques, etc. »

Les religions tolérées sont la religion grecque et le judaïsme avec certaines restrictions; le mahométisme a quelques rares sectateurs parmi les Bulgares. Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit des Juifs; quant à la religion grecque, elle a ici une grande importance : elle est professée par la nation valaque tout entière, et le clergé grec est à la tête du mouvement libéral qui s'est manifesté dans ces dernières années.

Les Grecs se divisent en Grecs du rite uni ou latin et Grecs du rite oriental ou schismatique. Les premiers ont reconnu la suprématie du saint-siége de Rome en 1697, dans un concile national présidé par l'évêque Théophile. Ils sont considérés légalement comme appartenant à la communion catholique. Leurs popes touchent la dîme attribuée aux curés et aux ministres; un évêque, qui porte le titre d'évêque de Fagaras, l'ancienne métropole, bien qu'il réside à Balas-Falva, dans le pays hongrois, est à la tête de tout le clergé uni. Les Grecs non-unis sont administrés par un vicaire-général, qui relève du patriarche grec de Carlowitz, en Hongrie. Le nombre des prêtres ou popes et des religieux grecs des deux rites est hors de toute proportion avec la population qu'ils administrent. Les ordres sont conférés par les supérieurs sans aucune des épreuves nécessaires pour assurer la dignité du saint ministère. De là des abus et des désordres sans fin, dont le mariage ne les sauve pas. Malgré ces scandales, le clergé est tout-puissant chez les Valaques. Le pope du village réunit en lui les pouvoirs les plus divers : il est le prêtre, l'instituteur, le magistrat, le juge, disons aussi le publicain, car, grace aux dîmes, aux offrandes, rachats et aumônes, la majeure partie de ce qui reste au paysan, après qu'il a satisfait au seigneur, revient au pope.

Cependant le prêtre grec n'en est pas moins à la tête de toutes les idées de progrès et d'amélioration; placé encore, comme le clergé catholique l'était au ve siècle, entre les conquérans et les vaincus, il a pris parti pour les derniers. Il existe à Balas-Falva, près de l'évêque, un séminaire d'où sont sortis des Valaques très distingués, éclairés sur les besoins de leurs compatriotes, et qui n'ont rien négligé pour les relever à leurs propres yeux. Nous verrons quel rôle ils ont joué dans ces dernières années, quelle est leur situation actuelle dans la grande lutte entre les Hongrois et l'empire, situation assez semblable, on l'aura déjà

remarqué, à celle des Croates en Hongrie. Partout ceux qui revendiquent le plus haut les droits de la liberté tiennent à la main quelque bout de chaîne qu'ils se gardent bien de lâcher. Les nations ont, moins encore que les individus, la conscience de la justice, et l'égoïsme, décoré du nom de patriotisme, devient une vertu.

Ces notions préliminaires étaient nécessaires pour apprécier le système politique que le gouvernement autrichien a suivi à l'égard de la Transylvanie. Jamais la fameuse maxime *divide et impera* ne s'est trouvée d'une application plus facile. Le gouvernement ne s'est point refusé aux avantages que cette situation lui offrait; mais il n'a usé qu'avec prudence et dans de bons desseins de son pouvoir modérateur. Les publicistes hongrois n'hésitent pas à reconnaître que la Transylvanie n'a respiré, n'a connu les bienfaits de la paix et de la justice que depuis sa réunion à l'empire. Il y a des destinées plus hautes sans doute pour les peuples; mais les peuples doivent pratiquer aussi cette modération de désirs qu'on prêche aux individus, et ne pas s'imaginer qu'il dépend d'aucune réforme, d'aucune révolution ou constitution, fût-elle même démocratique et sociale, de leur apporter la réalisation de souhaits chimériques et quelquefois contradictoires. On a dit que les nations les plus heureuses étaient celles dont l'histoire ne parlait pas: c'est ce genre de félicité que le gouvernement autrichien a toujours le plus ambitionné de donner à ses peuples; en Transylvanie notamment, il n'a jamais cherché le bruit ou la gloire des réformes éclatantes. A l'exception de Joseph II, qui, lui, ne reculait devant aucune témérité, les nouveaux souverains se sont bornés à la tâche déjà assez difficile de maintenir l'ordre entre tant d'élémens divers, et de défendre les droits et les intérêts des plus faibles contre les forts. On n'a point songé à changer radicalement, et en un jour, les conditions de l'état général que nous venons de décrire. Le gouvernement autrichien, on le sait, n'a jamais été animé de l'esprit d'aventure. Il ne croit pas d'une foi aveugle à la logique; loin d'avoir un ordre social de rechange pour l'humanité comme tant de réformateurs de nos jours, il hésite sur les plus simples questions de réformes politiques. A l'encontre de certains peuples, qui sont disposés à trouver une institution mauvaise parce qu'elle est ancienne, il la croirait plutôt bonne par cette seule raison. « Il y a dans les choses qui durent, » disait un ministre autrichien, « une raison de durée qui mérite qu'elles durent. » Je n'approuve ni ne blâme, j'expose comment et sous l'influence de quelles idées des institutions qui nous semblent si contraires aux règles ordinaires des sociétés ont subsisté jusqu'à nos jours; ce qu'il nous reste à raconter n'a pas moins besoin que ce qui précède de ces explications.

E. DE LANGSDORFF.

POÈTES

ET

ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

LII.

CHÊNEDOLLÉ.[1]

VII. — LIAISON AVEC JOUBERT.

Je continuerai d'exposer les relations de Chênedollé avec les principaux membres de la petite société de la rue Neuve-du-Luxembourg, et je le ferai de la manière la plus simple et la plus sûre, en donnant la suite des lettres de chacun. Il avait connu M. Joubert dès le commencement de 1800. « Joubert raconte que quand il vit mes premiers vers dans le *Mercure*, il dit : « Quel est ce M. Chênedollé? Ses vers me « plaisent, ses vers sont *d'argent;* ils font sur moi l'effet du disque ar- « genté de la lune. — Est-ce comme éclat métallique seulement? de-

(1) Voyez la livraison du 1er juin.

mandai-je. — Non, ils ont aussi le son argentin. Bref, ils me donnent la sensation d'un clair de lune (1). » Une véritable amitié s'établit bientôt entre eux. Que de fois Chênedollé dut faire en lui-même la comparaison de Joubert à Rivarol! Deux esprits supérieurs, si élevés et si fins en conversant, deux sources brillantes; mais Joubert, esprit doux, sans âcreté, véritablement inspirateur, animé d'un souffle clément, d'un foyer de bienveillance qui rayonnait alentour, tandis que chez l'autre, à travers tout, se sentait le fonds de persifflage, comme une bise froide se fait sentir jusqu'en plein soleil. Pendant l'été de 1803, M. Joubert écrivait à Chênedollé, dans un moment où celui-ci était retenu à Paris malade :

« Ce dimanche, 19 juin 1803.

« Bonjour, pauvre convalescent.

« Fontanes auroit une grande envie de vous consulter sur les vers de Saint-Cloud, que *Paesiello* va mettre en musique, et qu'on doit chanter incessamment à l'Opéra.

« Tenez-vous pour bien averti que ces vers ne sont point du tout ceux que nous avons lus dans le *Journal de Paris*, et que nous avons été tentés de croire siens :

Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de goût!

« Il ne faut pas même lui avouer cette méprise qu'il ne nous pardonneroit jamais. Il appelle cela *des vers canaille*.

« Les siens sont des vers fort honnêtes, puisqu'ils commencent par l'éloge de *Racine* et de *Louis XIV*.

(1) Les vers de Chênedollé qui donnaient cette sensation à M. Joubert peuvent être ceux du *Mercure* du 1er nivôse an IX, ou ceux du 1er prairial même année, car dans les deux morceaux il est question de la lune. Je citerai les derniers tirés d'un *Tableau du lac de Genève*; le soleil vient de se coucher :

Léman! d'un autre éclat tes flots vont s'enrichir :
La lune, dans le ciel qui commence à blanchir,
Se lève et fait glisser sur ta superficie
De son frère éloigné la splendeur adoucie,
Et bientôt, de la nuit argentant les rideaux,
De ses pâles clartés peint tes tranquilles eaux :
Ainsi l'illusion, des doux songes suivie,
Jette un rayon mourant sur le soir de la vie.
Voyez sur le gazon dormir sans mouvement
Ces feux qui, sur les eaux, flottent si mollement;
Phébé s'y réfléchit, et le zéphyr volage
Caresse tour à tour et brise son image.
Oh! combien j'aime à voir, dans un beau soir d'été,
Sur l'onde reproduit ce croissant argenté,
Ce lac aux bords rians, ces cimes élancées
Qui, dans ce grand miroir, se peignent renversées,
Et l'étoile au front d'or, et son éclat tremblant,
Et l'ombrage incertain du saule vacillant!

(*Le Génie de l'Homme*, chant II.)

« Il m'a témoigné un grand désir de savoir de vous si, en homme du métier, vous en trouveriez la coupe assez lyrique pour le musicien. Deux circonstances me paroissent peu favorables à cette épreuve. Il ne peut pas aller chez vous ce matin, parce qu'il est obligé d'attendre chez lui de pied ferme si on viendra le chercher pour aller à Saint-Cloud: auquel cas, il seroit possible qu'il fût parti à onze heures, et possible aussi qu'on le fit attendre jusqu'à quatre. Votre santé ne vous permettra peut-être pas de vous rendre chez lui, surtout avec l'incertitude de le trouver parti, et l'inconvénient de prendre une peine inutile; et, à cet égard, c'est surtout de votre santé qu'il faut que vous preniez conseil. Gardez-vous de la contrarier. J'ai voulu cependant vous instruire de tout ceci, afin que la marque d'estime et de confiance qu'il vous a donnée de lui à moi ne fût pas entièrement perdue.

« Mme de Caud a chargé Mme Joubert de vous faire savoir qu'au lieu de l'adresse que nous vous avons donnée de sa part, il falloit faire usage de celle qui suit: *Varier, libraire, rue Derrière, à Fougères.*

« Elle vous invite aussi, ainsi que Mme de Beaumont, à déguiser un peu vos écritures.

« Quand vous voudrez venir nous voir, vous savez que vous nous ferez toujours plaisir. J. »

A M. de Chênedollé, à Vire.

« Ce lundi, 5 juillet 1803.

« Pardonnons à Michaud. Il m'a avoué que sa tête étoit obsédée et possédée par Mme de Krüdner. Il avoit samedi un rendez-vous avec elle; il s'en souvint tellement bien, qu'il vous oublia, m'oublia et oublia le monde entier. Son excuse est dans le premier vers de l'ancienne chanson : « *Pour la baronne!* » Il faut, en faveur de la poésie, agréer une excuse qui se peut chanter (1).

« Il me quitte en ce moment. Nous avons réglé, selon ses désirs, que vous

(1) M. Michaud, à la fin de l'année, fut un des premiers à annoncer le roman de *Valérie* dans le *Mercure* (n° du 10 décembre 1803). C'est sans doute aussi par lui que le *Mercure* eut communication des *Pensées* si distinguées de Mme de Krüdner, insérées précédemment le 10 vendémiaire an XI (1802). — Ces messieurs, entre eux, paraissent avoir jugé un peu sévèrement M. Michaud, que nous avons connu vieux et très spirituel, très intéressant : « Michaud, disait-on, a toujours l'air de n'être pas de son avis. Son esprit tombe en défaillance. Jamais personne n'a été moins complice de ce qu'il dit ou pense que Michaud. » M. Michaud a eu besoin d'être vieux et malingre pour paraître avoir tout son esprit. Son filet ne suffisait pas dans sa jeunesse. — Quant à Mme de Krüdner, je trouve aussi qu'on la traitait un peu légèrement : « Mme de Krüdner a de la grace et quelque chose d'asiatique (écrit Chênedollé); elle a du naturel dans l'exagération. L'extrême sensibilité ne va pas sans un peu d'exaltation. Le 22 au soir (22 floréal 1802), chez Mme de Beaumont, elle critiquait *Werther*. Elle disait qu'il n'y avait point de pensée, et qu'il n'y avait que le mérite de la passion exprimée. — Comment, lui dis-je, point de pensée? Il n'y a point de pensées détachées, mais c'est une pensée continue. » Mme de Krüdner, à cette date, était loin encore d'avoir rompu avec les légèretés mondaines. Elle disait, par exemple : « Je n'aime point les Genevoises : elles n'ont ni les charmes de l'innocence ni les graces du péché. » Elle attachait encore bien du prix à ce dernier point.

resteriez chargé de ces notes. Vous avez six mois pour les achever; mais il faudroit qu'on pût, dans trois mois, en imprimer près de la moitié. On les placera à la fin de chaque volume. Il vous écrira incessamment pour vous expliquer le caractère et les dimensions qu'il leur désire. Je crois qu'il auroit mieux valu vous en laisser le maître; mais le travail que l'abbé Delille a déjà fait sur les trois premiers chants exige une certaine conformité dont on ne peut guère se dispenser. Vous pourrez juger de tout cela par les explications de Michaud et par la besogne de l'abbé qu'on vous enverra. Quant à ses vers, ils vous sont inutiles, dit Michaud, parce que, *l'abbé Delille ayant fait des notes sur Virgile et non sur lui-même, son continuateur doit suivre le même procédé.* Cette raison est de Michaud lui-même. Il tient beaucoup à ces notes, et y tient d'autant plus, qu'il les considère comme un ouvrage qui pourroit s'imprimer à part, et il a peut-être l'intention d'en faire ce surcroît d'emploi. En ce cas, il faudroit en hausser le prix.

« Michaud est convaincu, ou du moins s'est laissé convaincre, que vous pouviez faire cet ouvrage partout; mais il croit nécessaire avec raison, 1° que dans un mois, ou à peu près, vous *vinssiez* (sic) prendre de Fontanes les remarques qu'il a l'intention de mettre à votre disposition; 2° que dans deux ou trois mois vous vinssiez surveiller vous-même l'impression de votre travail. Je pense que vous devez accepter la première condition, parce que certainement vous n'arracherez rien à Fontanes que de vive voix, et la deuxième parce qu'il vous importe que l'imprimeur ne gâte pas votre style et vos pensées. Je sens que, pour exécuter ce plan, il est nécessaire qu'on mette en votre pouvoir ce que j'appelle *la faculté d'aller et de venir* en temps utile, et qu'il faut pour cela un petit supplément de conditions dont je parlerai à Fontanes, et peut-être même à Michaud, selon les occurrences et les conseils que pourra me donner la réflexion. Je me hâte de vous faire part de ces premiers préliminaires, afin surtout que vous disposiez sur-le-champ votre esprit aux opérations qu'on demande de lui, et auxquelles nous nous obstinons tous à le croire singulièrement propre.

« Je vous déclare que Michaud lui-même, qui a pensé à toute la terre avant de s'arrêter à vous, ne voit personne dans le monde qui lui paroisse aussi capable et aussi prêt pour ce qu'il désire de vous. Il faut absolument montrer de la condescendance. Vous nous ferez plaisir à tous, et vous finirez par vous en faire beaucoup à vous-même. Si votre réponse peut me parvenir d'ici à dimanche, adressez-la ici. Nous pourrions bien ne partir que lundi. Donnez-nous avant tout des nouvelles de votre santé. Il n'y a rien de nouveau depuis avant-hier dans notre petite société. Vous êtes parti hier dimanche; je vous écris aujourd'hui lundi; on ne peut pas aller plus vite. Mais il est tard, et j'ai peur que ma lettre ne puisse pas partir sur-le-champ. Il fait tellement chaud, que ma plume en a les jambes écartées d'une manière épouvantable; elle écrit *horrido rictu.* Tâchez de déchiffrer ces caractères mal formés, car je n'ai pas le temps de la tailler, et d'ailleurs ce seroit très inutile.

On voit les champs poudreux se sécher et se fendre.

Les plumes se fendent aussi, et le style même en est plus sec. Ainsi donc, je vous dirai très sèchement : Portez-vous mieux, portez-vous bien. J. »

Au même.

« Ce mardi, 12 juillet 1803.

« Michaud vous a écrit. Je lui ai dit samedi soir, à notre dernière entrevue, qu'il se tînt pour bien averti que vous auriez de la répugnance à traiter d'argent avec lui; que vous étiez à cet égard presque un *glorieux;* que, pour lever cette difficulté, on étoit convenu que Fontanes seul règleroit à l'amiable cet article avec lui; qu'au surplus je le prévenois aussi que vos voyages à Paris exigeroient des dépenses et des avances que votre famille seroit certainement peu disposée à faire, etc. — Il me répondit qu'on pourvoiroit à tout avec plaisir; qu'il verroit Fontanes le lendemain avant de partir pour la campagne où il alloit, etc. Il vit Fontanes en effet, mais il se contenta de lui dire qu'il vous avoit fait dans sa première lettre des propositions dont il espéroit que vous seriez content. — Fontanes croit que ces propositions sont magnifiques et fort supérieures à celles dont notre extrême modération auroit consenti à se contenter. C'est de quoi vous aurez soin de nous instruire en temps et lieu.

« Malgré mon dire à Michaud, s'il a traité l'article franchement et à cru avec vous, je vous conseille de le traiter du même ton; sinon, Fontanes règlera tout. Adressez-vous à lui sans réserve; il est charmé d'avoir à mener cette petite affaire, et il y met de l'affection pour vous et de l'affection pour l'ouvrage. Si je vois Michaud ce soir (ce qui est douteux, car je le crois encore absent), je lui parlerai de votre réponse à moi, qui lui fera plaisir.

« Ce Michaud ne dit jamais tout. Je trouve qu'il ressemble assez à un bouillon froid, assez bon, assez onctueux, peut-être même assez substantiel (en affaire), mais il n'a pas l'*apparence* d'un solide. Il est, au surplus, indubitable qu'il en aura la *réalité*. Ainsi, préparez-vous et exécutez en plein repos. Quant à l'argent, comme il est presque honorable d'en avoir, il ne faut pas avoir honte d'en gagner, et, quand on en est capable, il faut en gagner le plus qu'on peut. Ainsi, ne négligez rien pour faire une bonne affaire. Nous sommes tous persuadés que vous ferez un bon ouvrage.

« ... Vous me faites des recommandations que les circonstances repoussent... Le *Mercure* est livré au jeu du *petit bonhomme vit encore*. Ces gens-ci ne veulent pas qu'il meure dans leurs mains, mais ils ne se soucient point qu'on le rallume. Je suis piqué de laisser là mon but sans l'avoir atteint; mais j'ai fait ce qui étoit possible.

« Nous partons demain mercredi... Écrivez-moi à *Villeneuve-sur-Yonne, rue du Pont*. Je suis pressé comme un homme qui part. Ce mot a un grand sens pour vous, dont l'expérience est toute chaude. Je viens d'écrire à Mme de Caud; mettez-nous à ses pieds, quand vous la reverrez. J'aurai un grand plaisir à vous retrouver ici à mon retour. Adieu, adieu. J. »

Au même.

« Villeneuve-sur-Yonne, 2 janvier 1804.

« Mon frère nous apprend que vous avez écrit à Mme de Vintimille « que la mort de Mme de Beaumont s'étoit fait sentir à vous au milieu des plus violens chagrins et des plus grandes pertes. » Que vous est-il donc arrivé?

« Soyez sûr que personne au monde ne s'intéressera jamais plus vivement et plus constamment que moi à tout ce qui pourra intéresser votre bonheur.

« Je n'ai reçu cet été, et à mon grand regret en ce temps-là, qu'une seule de vos lettres. Ce fatal voyage de Rome (1) et le désir d'y mettre obstacle absorboient toutes mes pensées et occupoient toutes mes forces, au moment où il auroit fallu vous répondre. Tous les courriers qui vinrent de ce pays-là à compter de ce moment m'apportèrent d'autres soucis, d'autres occupations. Vous savez les événemens, et sans doute vous m'excusez. Les craintes ne m'avoient pas moins accablé que le malheur.

« Je ne vous dirai rien de ma douleur. Elle n'est point extravagante, mais elle sera éternelle. Quelle place cette femme aimable occupoit pour moi dans le monde! Chateaubriand la regrette sûrement autant que moi, mais elle lui manquera moins ou moins long-temps. Je n'avois pas eu depuis neuf ans une pensée où elle ne se trouvât d'une manière ou d'autre en perspective. Ce pli ne s'effacera point, et je n'aurai pas une idée à laquelle son souvenir et l'affliction de son absence ne soient mêlés.

« Vous aurez la relation de ses derniers momens aussitôt que vous aurez indiqué à mon frère un moyen peu coûteux pour vous de vous la faire parvenir. Rien au monde n'est plus propre à faire couler des larmes que ce récit; cependant il est consolant. On adore ce *bon garçon* (2) en le lisant; et, quant à elle, on sent, pour peu qu'on l'ait connue, qu'elle eût donné dix ans de vie pour mourir si paisiblement et pour être ainsi regrettée. Je serois désolé aujourd'hui qu'elle n'eût pas fait ce voyage, qui m'a causé tant de tourmens.

« La position de notre ami m'a causé aussi bien des peines pendant long-temps. Calomnié de toutes parts, il a eu un temps de disgrace presque effrayant; mais il n'en a rien su que tard, et il ignore même en ce moment ce mal passé. Vous avez su qu'il est rentré presque en faveur, puisqu'on en fait un *presque ambassadeur*. Nous allons bientôt le revoir, car il n'ira point à son poste sans avoir pris des instructions qui le retiendront peut-être à Paris plus long-temps que nous ne pensons. Je l'attends dans le cours du mois.

« Je suis obligé d'effacer des détails de sa position qui viennent au bout de ma plume, mais qui seroient infinis et inutiles, puisqu'il vous les dira bientôt. Je me bornerai à vous apprendre qu'un voyageur est venu me donner avant-hier de ses nouvelles, et que, par la tournure des esprits et des événemens, son amitié pour Mme de Beaumont a été aussi honorable à l'un qu'à l'autre. Il quittera Rome ami du cardinal (3) et estimé de tout le monde. C'est un bien bon temps pour partir.

« Votre affaire Michaud m'a causé en son temps quelque chagrin. Fontanes prétendit qu'elle ne s'étoit manquée que par *malentendu*, et parce que la maladie d'une de mesdemoiselles vos sœurs ne vous avoit pas permis de partir à temps (4). Je suis bien aise que vous n'y ayez pas eu de regret, mais très fâché

(1) Le voyage de Mme de Beaumont.

(2) Chateaubriand. On aime ces familiarités qui font retrouver l'homme.

(3) Le cardinal Fesch.

(4) Ces notes, en effet, pour lesquelles il y avait eu tant de négociations, ne vinrent pas. Chênedollé a fait trop souvent, en d'autres circonstances, comme pour ces notes que demandait Michaud. Il manquait l'affaire à peu de chose près. Il arrivait de Vire un peu

que vous n'ayez pas fait ce travail; la peine en seroit oubliée en ce moment, et l'ouvrage subsisteroit; il auroit été excellent. Je ne m'en consolerai point, à moins que vous ne fassiez des notes en *contraste* ou en *parallèle* avec les notes de Michaud. Cela seroit bien bon dans un journal.

« Vous me demandiez des nouvelles de mes occupations. Comptez que je vous en demanderai des vôtres. Je ne parle pas de vos vers; ce sont là des choses sacrées qui doivent se faire en silence, en leur temps et dans le mystère. Mais je voudrois que vous vous fissiez un délassement et une habitude *fructueuse* de dépenser votre savoir, et de livrer *aux eaux courantes* cette portion de votre esprit qui ne vous servira de rien si vous ne l'avez que pour vous (1). Je me donne les mêmes conseils à moi-même, et je les recevrai toujours volontiers de votre part. Je vous remercie de ce que vous m'avez déjà dit à ce sujet. Il me semble que je ne puis pas mieux le reconnaître qu'en vous assurant comme je fais, et comme il est vrai, que, — de toutes les louanges que j'ai reçues en ma vie, il n'en est point qui m'aient fait autant de plaisir que les vôtres. — Je ne sais pas quelle en est la raison; mais je vous dis le fait: il est certain, et je vous en fais part sans orgueil et sans modestie.

« Portez-vous bien, traitez-moi familièrement; et, pour dissiper vos chagrins, acceptez sans façon ce que je vais vous proposer.

« Chateaubriand, qui est sans logement, occupera probablement notre appartement à Paris. Cela ne nous gênera aucunement, car nous ne reviendrons qu'au mois de mars. Ce seroit pour vous une grande commodité, une grande consolation de vous trouver auprès de lui. Prenez la chambre de mon fils, cette petite chambre où je vous ai fait boire du vin de Malaga avec de l'eau. Le reste pourra suffire au *chargé d'affaires*, et vous serez voisins depuis le matin jusqu'au soir. C'est pour vous faire cette proposition que j'ai voulu vous écrire aujourd'hui, quoique la fatigue qui m'en a empêché il y a huit jours ne m'en laisse guère la force. — Voilà qui est dit. C'est à vous à faire le reste. Écrivez-nous un peu souvent. Bonjour. »

Au même.

« Villeneuve-sur-Yonne, 28 février 1804.

« Votre lettre nous fit le plus grand plaisir.

« Comme j'allois y répondre, Chateaubriand arriva (2) et me déclara qu'il se chargeoit de tout.

« Il y a près de quinze jours qu'il est à Paris et il ne nous a pas encore écrit; mais mon frère nous donne de temps en temps de ses nouvelles, et je sais qu'il se porte bien.

« Il se propose, s'il va en Suisse, de vous emmener, — *quod utrique bene vertat!* — J'avoue, quant à moi, que je vous regretterai infiniment.

« Vous m'auriez consolé de lui.

trop tard. Mais nous qui sommes entrés dans le secret de ses peines à ce moment, nous savons que penser de ces apparentes négligences.

(1) Quelle sagesse aimable, délicate et pratique à la fois!

(2) Il s'arrêta un moment à Villeneuve-sur-Yonne en revenant de Rome.

« Notre chambre est toujours à votre service et même tout l'appartement, car le chargé d'affaires n'en a pas voulu. Nous ne partirons d'ici qu'au mois d'avril.

« Nous ignorons encore s'il partira et comment il partira. Nous ne prendrons nos dernières résolutions que lorsqu'il aura pris les siennes.

« Peut-être est-ce une chose faite et vous a-t-il déjà *mandé*, comme il en avoit le projet.

« Quelque parti qu'il prenne et en quelque lieu que vous soyez, demeurez persuadé que je vous désirerai souvent partout où je serai moi-même.

« L'esprit, la raison, la réflexion et le talent sont des choses dont la réunion est plus rare qu'on ne croit. J'en sens le prix de plus en plus, et, depuis que j'ai perdu M[me] de Beaumont, je ne vois plus à qui et avec qui je pourrai parler dans le monde. Je voudrois bien que vous eussiez quelque grand intérêt à nous rester.

« La pauvre société dissoute ne vous oublie point, malgré son éparpillement. M. Pasquier, entre autres, me parle de vous toutes les fois qu'il m'écrit. Portez-vous bien et puissé-je vous revoir bientôt! »

Au même.

« Villeneuve-sur-Yonne, mardi 20 mars 1804.

« Comme vous pourriez croire que nous avons eu de vos nouvelles par la lettre que vous avez adressée ici à Chateaubriand, je vous avertis qu'il n'en est rien.

« Chateaubriand est encore à Paris, et nous lui avons renvoyé votre missive à son *Hôtel de France, rue de Beaune*. Nous n'avons point de ses nouvelles, et mon frère même, qui court après lui sans pouvoir le joindre depuis dix jours, n'a pu rien savoir et rien nous apprendre de ses affaires. Il devoit partir; il n'est pas parti, et nous ne savons plus s'il partira, et comment et quand il pourra partir. Il nous paroît qu'à cet égard lui-même en sait aussi peu que nous.

Son dessein le plus arrêté est de vous appeler auprès de lui partout où il ira; mais, s'il n'a que sa Suisse, je ne vois pas à quoi cela vous conduira, en mettant de côté le plaisir de vivre quelque temps ensemble, qui, je l'avoue, me paroît pour l'un et pour l'autre d'un tel prix que vous ne pouvez l'un et l'autre l'acheter trop cher.

« Si cependant quelque raison de prudence vous obligeoit à consulter vos intérêts plus que vos sentimens, et à avoir d'autres vues que les satisfactions de votre cœur et de votre esprit, faites-moi part de vos projets, si vous jugez qu'il me soit possible de vous y servir. Fontanes, qui est une puissance, a une volonté d'obliger qui n'est pas suffisante pour le remuer, mais qui, avec un peu d'aide, agit pourtant, car, dans son inertie, elle est existante et constante (1).

« Je vous prie de me regarder comme un homme qui se fera un plaisir et un devoir de se remuer pour vous autant qu'il le pourra. L'opinion que j'ai de votre mérite et de votre personne est une cause nécessaire d'un pareil effet.

« Je ne vous demande votre confiance qu'autant que j'en aurai besoin pour

(1) On pénètre jusque dans les légers défauts de ces excellens hommes, mais on y entre doucement à la suite de l'amitié.

vous seconder. En pareil cas, accordez-la-moi tout entière, et soyez sûr que du moins vous ne sauriez la mieux placer.

« J'écris à ce pauvre garçon (1) par ce même courrier, et je lui témoigne ma surprise de recevoir de vous une lettre pour lui, et le regret que j'ai que vous n'ayez pas pu vous voir. Il faut qu'il n'ait pas été sûr de passer vingt-quatre heures à Paris paisiblement pour ne vous avoir pas appelé. Nous avons su qu'en effet il y avoit trouvé en arrivant bien des sujets de surprise, et eu des contradictions qui devoient lui donner une grande envie de repartir.

« Avez-vous quelquefois des nouvelles de Mme Lucile? Il y a un temps infini qu'elle ne nous a écrit. Nous avons su qu'elle avoit été fort malade et au point que son frère en a été fort inquiet. Dites-nous à ce sujet ce que vous savez.

« Vous nous négligez et vous êtes plus paresseux que moi dans le commerce épistolaire. C'est pour mon amour-propre un triomphe dont je gémis et dont nous pâtissons.

« Portez-vous bien, du moins, et soyez le plus heureux que vous pourrez.

« *P. S.* — Nous partirons pour Paris de demain en quinze sans faute.

Au même.

Paris, ce 10 mai 1804.

« Votre dernière lettre a attendu quelque temps mon arrivée, et j'ai attendu le retour de Chateaubriand pour répondre à la seconde.

« Il se porte bien; il vous a écrit. Rien de fâcheux ne lui est arrivé. Mme de Chateaubriand, lui, les bons *Saint-Germain* que vous connoissez (2), un portier, une portière et je ne sais combien de petits portiers logent ensemble rue de *Miroménil,* dans une jolie petite maison. Enfin notre ami est le chef d'une tribu qui me paroît assez heureuse. Son bon génie et le ciel sont chargés de pourvoir au reste.

« Il a passé dix jours à la campagne avec la moitié de sa peuplade. Je l'ai vu hier au soir; il est content. Vous saurez à votre arrivée tout ce qui pourroit intéresser d'ailleurs votre curiosité.

« Mettez-moi au nombre de ceux qui vous reverront avec le plus de plaisir et qui se trouveroient le plus heureux s'ils pouvoient vous servir.

« Une grande partie de notre maison est malade depuis quinze jours; mais les malades et les sains me chargent avec le même zèle de vous faire leurs complimens.

« Mon frère Élie se donne de grands coups de poing de ne vous avoir pas remercié de je ne sais quelles poulardes et quelles carpes dont les plus dégoûtés de la famille parlent encore avec un souvenir glouton. Il n'y a pas beaucoup de noblesse à tout cela, mais il y a de la cordialité et de la reconnoissance.

Portez-vous bien, et arrangez-vous de manière à venir le plus tôt possible. J'ai rencontré *Michaud,* qui m'a paru gras. Je lui ai rendu sa salutation avec plus de bonne grace que je n'aurois fait sans cet incident. Comme il est changé, ma rancune a été surprise, et il ne lui a pas été possible de rester la même.

« Vous êtes sûr, à compter d'aujourd'hui, que vos lettres m'arriveront exac-

(1) Toujours Chateaubriand.

(2) C'étaient des gens de Mme de Beaumont que M. de Chateaubriand avait pris chez lui.

tement, et que je vous répondrai sur-le-champ. Au revoir, et, en attendant, adieu. »

La lettre suivante se rapporte à la grosse affaire que se fit M. de Chateaubriand pour son article du *Mercure* sur le *Voyage d'Espagne* de M. de Laborde (4 juillet 1807); il en résulta toute une révolution dans la presse d'alors, et M. Joubert la raconte à ravir sans faire les choses plus grosses qu'elles ne le furent en effet.

A M. de Chênedollé, à Vire.

Paris, 1er septembre 1807.

« Je fis trembler votre portière par mes jurons tempétueux, un beau jour que j'allois vous voir et que j'appris par elle votre départ précipité. Il n'y a pas moyen de s'habituer à garder son sang-froid quand on vous perd de cette manière imprévue. Une autre fois, faites-nous signe au moins que vous voulez vous en aller.

« Chateaubriand est en colère d'avoir été ainsi quitté. Mme de Chateaubriand prétend que vous n'êtes que disparu. Elle croit vous avoir vu à je ne sais combien de messes dans l'église Saint-Roch, tant votre image la préoccupe jusques au pied des saints autels! M. de La Tresne est venu se plaindre au mari et à la femme de vous avoir tellement absorbé par vos assiduités chez eux, qu'il ne vous avoit presque pas vu pendant votre séjour ici. Grande rumeur dans la maison où vous étiez si peu venu; grandes enquêtes pour découvrir où vous alliez. Vous voyez de combien il s'en faut que vous soyez indifférent à vos anciens et à vos nouveaux amis. C'est à qui se plaindra de ne plus vous voir ou de vous avoir trop peu vu.

« Écrivez à Chateaubriand, à qui j'avois annoncé une lettre de vous, et qui n'en a pas reçu, ce qui le fâche passablement.

« Le pauvre garçon a eu pour sa part d'assez grièves tribulations. L'article qui m'avoit tant mis en colère (1) a resté quelque temps suspendu sur sa tête; mais à la fin le tonnerre a grondé, le nuage a crevé, et la foudre en propre personne a dit à Fontanes que, si son ami recommençoit, il seroit frappé. Tout cela a été vif et même violent, mais court. Aujourd'hui tout est apaisé; seulement on a grelé sur le *Mercure*, qui a pour censeur M. Legouvé, et pour coopérateurs payés, dit-on, par le gouvernement, M. Lacretelle aîné, Esménard et le chevalier de Boufflers. Il paroît que les anciens écrivains de ce journal peuvent aussi y travailler si bon leur semble. Quelque dégât a été fait aussi sur les autres journaux. M. Fiévée a été remplacé aux *Débats* par un M. Étienne (2), M. de Lacretelle au *Publiciste* par un M. Jouy. M. Esménard même a eu un successeur

(1) L'article du *Mercure*, où est la brusque sortie contre Néron : « C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'empire, etc., etc. » C'était le moment de Tilsit.

(2) Je demande pardon de reproduire la désignation irrévérente; mais il faut remarquer, d'une part, que M. Joubert était un peu aristocratique d'esprit, et de l'autre, que ces messieurs n'avaient point encore pris dans les lettres le rang distingué qu'ils eurent bientôt.

à la *Gazette de France*, mais je ne me souviens plus du nom de ce dernier, et je ne suis pas même bien sûr de l'avoir jamais su. Ce dont je me souviens fort bien, c'est que tous ces messieurs sont des faiseurs de vaudevilles. Ainsi le sceptre pesant de la critique est remis à des mains accoutumées à se jouer de la marotte de Momus. Il faut donc espérer que les journaux seront plaisans. Si les nouveaux censeurs ont envie de rire, leurs devanciers n'ont point envie de pleurer. Fiévée a conservé dans ses attributions la plus haute correspondance où l'ambition humaine puisse aspirer, et on lui laisse 18,000 francs de pension pour un travail qui mériteroit d'être acheté au poids de l'or, s'il étoit aux enchères. On donne à Esménard 12,000 francs pour le *Mercure*, où il ne fera rien, à ce qu'il dit. M. de Lacretelle aura une bonne place. Enfin, dans la tempête, l'or a plu sur les déplacés, et je ne vous conseille pas du tout de les plaindre. Il y a pour accompagnement à ces nouvelles bien des menus détails qui sont intéressans, mais vous ne pourrez les apprendre qu'ici. Hâtez-vous donc d'y revenir et de les demander à ceux que vous rencontrerez, car pour moi je m'en vais, et je vous *préviens* honnêtement. Nous partons samedi prochain; mais nous reviendrons cette année au commencement de novembre. Si d'ici là vous êtes à Paris, avancez jusqu'à Villeneuve. J'aurois bien du plaisir à vous y recevoir, ainsi que toute la famille. Chateaubriand y viendra tard, car il a acheté au-delà de Sceaux un enclos de quinze arpens de terre et une petite maison. Il va être occupé à rendre la maison logeable, ce qui lui coûtera un mois de temps au moins et sans doute aussi beaucoup d'argent. Le prix de cette acquisition, contrat en main, monte déjà à plus de 30,000 francs. Préparez-vous à passer quelques jours d'hiver dans cette solitude, qui porte un nom charmant pour la sauvagerie : on l'appelle dans le pays *Maison de la vallée au loup*. J'ai vu cette *vallée au loup*. Cela forme un creux de taillis assez breton et même assez périgourdin. Un poète normand pourra aussi s'y plaire. Le nouveau possesseur en paroît enchanté, et, au fond, il n'y a point de retraite au monde où l'on puisse mieux pratiquer le précepte de Pythagore : « *Quand il tonne, adorez l'écho.* » Voilà, j'espère, une gazette très complète, et qui ne vous permettra plus d'ignorer comment va la partie du monde à laquelle vous prenez le plus d'intérêt. En revanche et en récompense, j'espère que vous terminerez ce recueil sur *Rivarollet* que vous m'avez tant promis (1), et pour lequel je vous promets en pot de vin un surcroît de bibliothèque. C'est, ne vous déplaise, un « *Recueil de poésies* (2), » imprimé chez *Sercy*, 5 *volumes*, qui sont rares et curieux. Je vous les garde dans un coin.

« Vous sentez que les événemens dont je vous ai fait le récit m'ont assez occupé pour excuser mes lenteurs à vous répondre. Je vous promets d'être plus diligent à l'avenir.

« Je n'ai pas négligé ce que vous me recommandez pour mes propres travaux. Vos approbations me sont chères, et je voudrois bien les justifier. Je puis vous assurer du fond du cœur et avec toute vérité que tous mes vœux seront remplis et toutes mes ambitions littéraires satisfaites, si trois ou quatre hommes

(1) C'est le petit volume intitulé : ***Esprit de Rivarol***, qui parut en 1808.

(2) ***Poésies choisies de MM. Corneille, Benserade, de Scuderi, Bois-Robert***, etc., etc., 1660-1666, 5 volumes in-12, connus sous le nom de ***Recueil de Sercy***.

dans le monde lisent ce que je pourrai faire avec une satisfaction aussi vive, aussi pleine et aussi constante que celle que m'ont fait éprouver vos vers, que j'emporte avec moi (1), et dont je me souviens toujours avec un plaisir qui est parfait. Portez-vous bien. Écrivez-moi. Venez nous voir si vous pouvez; mais surtout arrangez-vous de manière à nous voir à la ville plus souvent que l'hiver dernier. Toute la famille vous présente ses souvenirs.

« *P. S.* — Suppléez à ce que je puis avoir omis, car je ne relirai pas. »

La lettre suivante qui porte ces mots imprimés en tête : *Université impériale,* nous avertit que cette grande institution venait d'être fondée. Joubert était conseiller, et Chênedollé avait été nommé professeur de littérature à Rouen, place qu'il laissa, en 1812, pour celle d'inspecteur de l'académie de Caen. Les trois lettres qui suivent anticipent un peu sur les temps, mais elles complètent les témoignages intéressans de cette liaison avec M. Joubert.

UNIVERSITÉ IMPÉRIALE.

A M. de Chênedollé.

Villeneuve-sur-Yonne, 11 novembre 1809.

« J'ai tort, grand tort, un tort inexcusable de ne vous avoir pas écrit, mon cher Chênedollé; mais il y a dans la vie des omissions qui paroissent tenir à une inexplicable fatalité. Ce que je vous dis là n'est pas moral, et je donnerois le fouet à mon fils s'il s'avisoit de me le répéter; mais cela est poétique, et je sais trop que vous voudrez bien vous en contenter.

« Je vous aime toujours, et votre place est toujours assurée, vous ne pouvez pas en douter; mais ce que vous ne savez pas, c'est combien cette place (2) est belle, enviée, recherchée, etc. J'ai vu le grand L... l'historien et le ministériel Esménard, heureux et flattés de porter en public comme suppléans et adjoints la petite décoration dont vous serez à bon droit revêtu comme possesseur incommutable et propriétaire en titre et en effet.

« Souvenez-vous surtout que si la place d'inspecteur est supérieure d'un cran dans l'échelle de la hiérarchie, celle de professeur d'académie est la première dans l'opinion.

« Le grand-maître estime qu'avec les grades, cela pourra valoir 4,500 francs. Il faut en rabattre sans doute, mais il est certain que cela vaudra plus de 3,000 francs.

« Je voudrois que vous en eussiez dix, et vous ne devez pas douter qu'avec du temps et de la patience, vous ne parveniez aux premiers degrés. C'est un grand avantage de pouvoir dater de la première formation. Nous avions espéré mieux; mais il faut toujours se trouver heureux dans la vie, quand on a obtenu la moitié de ce qu'on avoit mérité.

(1) Chênedollé était venu à Paris pour l'impression de son poème *le Génie de l'Homme*, qui avait enfin paru (1807).

(2) La place de professeur de faculté.

« Vous n'avez pas reçu votre nomination, quoiqu'on eût envoyé à l'empereur, il y a plus de deux mois, l'*organisation* des lycées, comme ils disent aujourd'hui. La raison de ce retard fâcheux, c'est qu'à son grand étonnement l'empereur n'a rien reçu et n'avoit rien reçu au moment où il s'est expliqué à Fontainebleau avec le grand-maître, qu'il a parfaitement bien reçu et qu'il traite mieux que jamais; vous sentez que c'est un événement pour Sa Majesté qu'une pareille soustraction de dépêches. Si le coupable devient connu, à coup sûr il ne sera pas admis à s'excuser sur *l'inexplicable fatalité.*

« Je suis à Villeneuve et en tournée dans ce département. Je vous écris *supinus* et *resupinus*, c'est-à-dire, en langue vulgaire, étendu dans mon lit tout de mon long. Je ne sais plus que ce que je lis dans cette attitude les jours de courrier. Les dernières nouvelles de nos bureaux m'annonçoient que tout alloit être arrangé définitivement au premier jour.

« Chateaubriand, qui devoit nous venir voir, ne viendra pas; il réimprime son livre (1) et répond à toutes les critiques. — J'ai peur qu'il ne réveille pour long-temps des débats déjà assoupis.

« Ma femme et nous tous vous saluons, vous embrassons et vous souhaitons une pleine et solide convalescence. Guérissez aussi vos tristesses, mon très cher. Rien ne seroit meilleur dans la vie que de regarder les maux comme des jeux et les biens comme des choses sérieuses sur lesquelles il faut appuyer son attention, ses réflexions et tout son être.

« Il n'y a que les peines du cœur, c'est-à-dire la perte des amis, des parens et des gens de bien, et ses propres fautes, qu'il ne soit pas permis de traiter avec légèreté. Bonjour et tout à vous. J. »

« *P. S.* — Nous serons à Paris dans les premiers jours de décembre. »

Au même.

« Vendredi, 6 avril 1810.

« Si vous voulez être inspecteur de l'académie de Caen, vous n'avez qu'à le dire. On enverra ailleurs celui qui occupe cette place pour vous la donner. C'est un projet où le grand-maître est entré avec plaisir.

« Vous savez ce que je vous ai dit des fonctions que vous auriez à remplir. Elles sont morales, civiles, politiques, religieuses, sublimes, mais ennuyeuses par les détails. J'avois mieux aimé pour vous, c'est-à-dire pour vos goûts, l'uniformité continue et l'immobilité des fonctions du professorat. Si, après vous être bien consulté, vous aimez mieux les autres, acceptez-les.

« Je vous préviens qu'il y a deux moyens infaillibles de s'y plaire : le premier est de les remplir parfaitement; car on parvient toujours à faire volontiers ce qu'on fait bien; le second est de vous dire que « *tout ce qui devient devoir doit* « *devenir cher.* » C'est une de mes anciennes maximes, et vous ne sauriez croire quelle facilité étonnante on trouve dans les travaux pour lesquels on se sentoit d'abord le plus de répugnance, quand on s'est bien inculqué dans l'esprit et dans le cœur une pareille pensée: il n'en est point (mon expérience vous en assure) de plus importante pour le bonheur.

« Il y a aussi une manière d'envisager les devoirs dont il s'agit, qui leur ôte

(1) *Les Martyrs.*

tout leur ennui et qui les rend même agréables et beaux aux imaginations intelligentes; c'est de ne considérer dans les écoliers que de jeunes ames, et dans les maîtres que des pasteurs d'enfans à qui on indique les eaux pures, les herbes salutaires et les poisons. On devient alors un inspecteur virgilien qui peut dire :

Non insueta graves tentabunt pabula fœtas,
Nec mala vicini pecoris contagia lædent.

Il faut savoir aussi qu'en dépit du siècle, il n'y a rien de si docile et de si aisé à ramener au bien et aux anciens pâturages que ces troupeaux et ces bergers (1). De la fermeté, du bon sens, de la vigilance, mêlés d'aménité et de sourires, font fleurir partout où l'on passe les semences des bonnes mœurs, de la piété, de la politesse et du bon goût. Tout cela est encourageant, et en voilà peut-être plus qu'il n'en faut pour décider un honnête homme, un philosophe et un poète.

« Il me reste à vous dire que ces chaires académiques dont je vous ai vanté de mon mieux les avantages et les agrémens ont en ce moment un inconvénient assez grave. C'est de n'être pas établies et de faire peur aux finances. Il y a long-temps que je les juge inutiles à ceux qui ne les ont pas, et cela ne touchoit personne; mais on s'est enfin aperçu qu'elles étoient très coûteuses et presque ruineuses dans leur ensemble, et tout le monde en a été ému. On les mettra en exercice très certainement par *obstination scientifique*, et pour soutenir un premier avis et le littéral du décret; mais on hésite, on tâtonne et on attendra.

« Voilà, mon très cher, où nous en sommes et où vous en êtes. Consultez-vous donc; mais consultez *votre esprit et vos forces*, et, pour employer une rime qui vient fort à propos, défiez-vous un peu de certaines *trompeuses amorces*.

« S'il vous étoit impossible de vaincre de certains dégoûts et de certains mépris que j'ai vus quelquefois en vous, refusez en homme de bien; sinon, acceptez franchement et de bonne grace. Aimez tout ceci, attachez-vous à cette affaire et à nous tous, et nous vous verrons un des nôtres. Ce titre et cette place sont situés sur la route ordinaire du conseil où je m'ennuie, mais où vous vous amuseriez assez et où je vous verrois avec un extrême plaisir. Vous n'avez besoin pour y arriver avec un peu de temps que de le désirer et de le vouloir sincèrement, constamment et du fond du cœur. Portez-vous bien et répondez-moi vite, mais cependant après y avoir bien pensé. Bonjour. J. »

Au même.

« Ce vendredi, 7 août 1812.

« Nous partirons pour Villeneuve dans les premiers jours de septembre. Si donc vous vous proposez de faire un voyage à Paris et si vous désirez nous y voir, il faudroit venir dans la dernière quinzaine de ce mois d'août.

« Il me semble qu'une apparition dans ce pays où personne, et pas même moi, ne vous a vu depuis si long-temps, seroit utile à tous vos intérêts. Il est bon de ne pas se laisser oublier, et surtout de ne pas laisser croire aux indifférens et aux tièdes qu'on se néglige trop soi-même. Il n'y a rien au monde de si propre à

(1) Gracieux optimisme d'une imagination bienveillante qui voit les choses comme elle les aime, et qui surtout les présente comme elle veut les faire aimer.

glacer tout le genre humain. Il me prend fantaisie de vous écorcher les oreilles à ce propos et de vous dire, en retournant un ancien vers de l'ancienne Mme de Staël :

Si l'on ne s'aide point, personne ne nous aide (1).

Vous ne vous aidez point du tout, et au contraire. Ayez enfin pitié de vous.

« Venez un peu que je vous gronde. Venez savoir comment va le monde; venez annoncer aux prétendans afin qu'ils s'écartent, et aux électeurs afin qu'ils y pensent, que vous voulez être de l'Institut.

Il faut y songer à cet Institut. Ses portes mènent au-delà de lui à droite et à gauche. Vous êtes fait pour y être, et il faut y entrer.

« Voilà enfin Dussault qui vous trouve un plus grand poète qu'Esménard (2). Cela est incontestable, et cela est fort et est décisif pour beaucoup de gens qui le croiront depuis qu'on l'a dit hautement, mais qui n'auroient pas eu l'esprit ou le courage de le penser tout seuls.

« Il faudroit, comme je l'ai dit à M. Quatremère, brocher quelques-unes des réflexions dont vous avez semé votre cours de littérature, rendre ce ramas susceptible d'un titre, en former un petit volume, publier cela à propos, et vous présenter pour la première place vacante. Si vous n'avez pas celle-là, vous aurez l'autre, et les premiers pas, les pas importans seront faits.

« Je n'ai pas lu votre seconde édition; mais j'avois été et je suis resté pour l'éternité si content de la première, que vous ne perdez rien à cette négligence qui a eu pour cause non pas certes mes occupations (car je ne fais rien du tout depuis six mois), mais un certain nonchaloir d'ame et d'esprit qui m'est prescrit comme régime par les médecins et imposé comme un besoin insurmontable par la nature; j'en gémis, j'en ai honte et j'en ai même des remords, mais je ne puis le désavouer. Peu d'hommes ont vécu plus inutiles à eux-mêmes et aux autres depuis le mois de janvier, et peu se sentiroient plus disposés à continuer si je cédois au poison froid de l'habitude. J'éprouve que rien n'augmente autant le découragement que l'oisiveté. Je sors un moment de la mienne pour vous. Venez, je me ranimerai pour vous échauffer. Portez-vous bien. J. »

« *P. S.* — Vous terminerez en personne votre affaire des examens. On n'est bien servi que par soi; mais il faut vouloir se servir. »

M. Joubert eut beau dire et solliciter cet ami peu ambitieux qui ne consentait à se pousser ni du côté de l'Université, ni même du côté de l'Académie : il y perdit sa peine et ses insinuations charmantes. Chênedollé, à la date du 2 juillet 1823, écrivait dans son journal, pendant un court voyage à Paris : « C'est aujourd'hui que j'ai revu Joubert. Il y avait *douze ans* que je ne l'avais vu; je l'ai revu avec un extrême

(1) Il fait allusion à un vers de Mme de Staël dans le drame de *Sophie* :

On cesse de s'aimer, si quelqu'un ne nous aime.

(2) Chênedollé venait de publier en 1812 une seconde édition du *Génie de l'Homme*, avec une préface dans laquelle il discutait les critiques qui lui avaient été faites; de là de nouveaux articles de Dussault (*Journal de l'Empire* du 27 juillet et du 9 août 1812); Dussault avait déjà parlé de la première édition.

plaisir. Je l'ai trouvé vieilli, moins pourtant que je ne craignais. Du reste, la même conversation, vive, piquante, originale, la même imagination, la même verve, le même enthousiasme. » Moins d'un an après, le 4 mai 1824, M. Joubert mourait, et cette amitié, non pas refroidie, mais raréfiée par l'absence, passait, pour Chênedollé, à l'état de culte et de souvenir.

VIII. — LIAISON AVEC FONTANES.

Avec Fontanes, la liaison commença moins vivement, mais elle resta très serrée jusqu'à la fin. Les lettres de Fontanes sont plus brèves, moins onctueuses que celles de Joubert. On sent que c'est un homme plus pressé qui écrit. Ainsi, à propos de la négociation avec Michaud :

A M. de Chênedollé, à Vire.

« 23 juillet 1803.

« C'est Virgile qui m'ordonnait de vous désigner, monsieur, puisqu'il faut joindre le goût à l'instruction pour le bien commenter. Il est juste qu'un poète soit enfin chargé de ce travail, abandonné tant de fois à d'obscurs pédans. Vous n'avez nul besoin de mes conseils, mais je lirai volontiers Virgile avec vous. Venez. Nous l'admirerons ensemble. J'ai écrit à M. Michaud. Il ne m'a point encore répondu; mais j'espère qu'il fera tout ce que vous désirez. Rien n'est plus juste.

« Je vous renouvelle les assurances de mon attachement,

« FONTANES. »

(A Neuilly, chez madame *Bacciochi* (1).)

Au même.

« Jeudi, 5 janvier 1804.

« Il y a long-temps, monsieur, que je vous dois une réponse. Mille embarras divers occupent la journée dans le maudit pays que j'habite, et les mois se passent sans qu'on ait rien fait de ce qu'on désire le plus. J'envie quelquefois votre sort. Vous êtes maître de vos heures de loisir et de travail. Vous disposez de votre temps comme il vous plaît. La solitude remplie par votre imagination vaut bien mieux que Paris. Cependant je fais des vœux contre votre repos. Je voudrais vous revoir ici. J'espère que notre ami de Rome (2) reviendra en France avant de se fixer en Suisse, où le place le gouvernement. Il me serait doux de vous retrouver ensemble. J'ai eu le plaisir de tromper la malveillance qui poursuivait notre ami. Son nouveau poste lui convient. Le voisinage de la France, la vue des Alpes et un *chalet* avec 12,000 livres de rente peuvent suffire au bonheur d'un poète et d'un sage. Ajoutez-y l'avantage de n'avoir rien à faire et nul objet de dépense. J'espère que le poète et le sage seront contens. J'ai plaint vivement sa situation, quand cette aimable et malheureuse femme a perdu la vie.

(1) La sœur aînée du premier consul, et la grande liaison de Fontanes à ce moment.
(2) Chateaubriand.

J'ai regretté comme vous Mme de Beaumont. Rien n'est plus attendrissant que le tableau de ses derniers momens. Vous le connaissez sans doute. Les émotions douloureuses que notre ami a dû éprouver en Italie me font encore souhaiter plus vivement qu'il la quitte bientôt. Puisse-t-il dire en Suisse :

Sæpe premente deo, fert deus alter opem!
Quand un dieu nous opprime, un autre nous soulage.

Il s'en faut bien que j'en puisse dire autant. Je voudrais bien aussi que ce vers devînt votre devise. Adieu, monsieur; songez à nous revoir, et croyez à mon éternel attachement. »

« FONTANES. »

Mais c'étaient surtout les conversations de Fontanes qui avaient un charme infini et toujours nouveau pour Chênedollé. Il était revenu de ce genre de conversation à la Rivarol qui est comme une escrime perpétuelle : « La conversation n'est point un assaut, disait-il, c'est une promenade qui se fait à droite et à gauche, en long et en large, et même en serpentant. » Je trouve dans ses papiers les souvenirs notés des *promenades,* des conversations diverses qui l'avaient frappé à de certains jours : l'une qui remonte à 1800 avec Joubert, avec MM. Pasquier et Molé sur Montesquieu envisagé dans sa *Grandeur des Romains,* dans le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate,* et comparé avec Bossuet. J'en trouve une autre, du 6 février 1807, avec M. Molé sur les passions; on y disait :

« Dans le vrai, nous sommes entourés de beaucoup de charmes sur la terre : les sciences, les lettres, les arts, la nature, quelles sources de satisfactions si nous étions purs, si nous savions en jouir avec innocence! Mais nous gâtons tout cela. — Hélas! oui, ce sont les passions qui gâtent tout. Si nous pouvions réaliser la définition de M. Du Bucq (1), si nous avions de l'*intérêt* pour toutes ces belles choses, et si nous restions dans le *calme,* tout serait bien. Mais un objet trop aimable n'a qu'à se montrer, adieu toute la philosophie, et nous voilà rejetés dans l'orage. — Ne croyez-vous pas aussi que la retraite n'a tant de charmes qu'en perspective, et comme contraste avec notre inquiétude actuelle? Avec le calme parfait, elle est beaucoup moins belle. »

Je trouve notée une autre conversation avec Joubert du 2 février 1807 sur le style, sur les écrivains du jour, sur Bernardin de Saint-Pierre comparé à Chateaubriand; je me réserve d'en dire ailleurs quelque chose (2). Ces conversations avec Joubert et Fontanes avaient surtout pour Chênedollé le grand intérêt des matières littéraires sur lesquelles elles roulaient plus habituellement. Joubert n'y ménageait rien de ces hardiesses, de ces élévations de jugement qui n'étaient qu'à lui, et qui

(1) M. Du Bucq définissait le bonheur *l'intérêt dans le calme* (voir les *Nouveaux Mélanges extraits des Manuscrits de Mme Necker,* 1801, tome II, page 11).

(2) Dans le cours sur la *Littérature de l'Empire,* où ces divers jugemens sont distribués en leur lieu.

faisaient dire à ceux qui l'écoutaient : « Joubert a une tête haute et calme; il a la hauteur et la sérénité de l'Olympe dans sa tête. — Joubert a vêtu sa pensée d'un arc-en-ciel. » Pourtant on se jugeait l'un l'autre. Quand on était avec Fontanes seul, on disait : « Joubert a le besoin et le tourment de la perfection; mais ses idées sont tellement prises dans le ciel, qu'il n'y a pas de langage humain qui les rende. » — « Joubert, en métaphysique, fait des entrechats sur la pointe d'une aiguille. » — « Il ne faut pas trop *affiner* le style. Le style de Joubert est trop métallique. Il manque de mollesse. » D'un autre côté, quand on était avec Joubert seul, on disait : « Fontanes a un style poli sans éclat. Il caresse bien la phrase, mais elle ne laisse pas de sillon; elle ne s'imprime pas. » — Sur Chênedollé même nous verrons bientôt l'opinion de tous deux.

La littérature de la fin du XVIIIe siècle et de l'empire n'a jamais été jugée avec plus de piquant et plus en connaissance de cause que par ce petit groupe qui l'observait de si près, et qui se composait de gens du métier, à la fois gens du monde, et sans envie. Je ne puis que citer des propos saisis au passage et comme interrompus. Par exemple, on disait :

« Il y a dans Chénier (Marie-Joseph) un commencement d'élégance sur un fonds d'insipidité.

« Les Grecs disaient qu'il y avait un pays où il n'y avait pas de printemps, mais un air tiède : de même, dans Chénier, il n'y a pas de poésie, mais une apparence de poésie.

« Chénier était né pour la satire et non pour la tragédie. Souvent il a glissé la satire jusque dans le drame : il a manqué sa vocation.

« Ce n'est pas que Chénier manque de combinaisons tragiques. Il a une tête assez large. On peut lui trouver même de l'élégance et de l'harmonie; ce qui lui manque, c'est le charme; il n'a point le *souffle divin*, mais c'est son frère qui l'avait bien éminemment; c'est celui-là qui était poète (1).

« Chénier a sûrement du talent, mais c'est un talent fait, un talent artificiel. Il a fait son esprit avec celui des autres. »

— « Les écrivains du XVIIIe siècle se sont fait leur originalité : leur esprit est fait, il est artificiel, il est de pièces et de morceaux. Mettons vite Voltaire à part. Exceptons aussi Montesquieu, qui s'est bien fait son talent, mais avec ce qui était à lui. Il en est de même de Buffon; mais n'exceptons ni Rousseau ni les autres. Quant aux écrivains du siècle de Louis XIV, ils ont une originalité en quelque sorte obligée, une physionomie *native*. On sent qu'ils ne pouvaient pas écrire autrement. »

« Le style de Montesquieu est plutôt une merveille qu'un modèle. »

(1) Ceci se disait en 1807. — Ce petit monde d'élite avait été fort informé d'André Chénier par Mme de Beaumont, qui l'avait connu. Chênedollé le connaissait également par ce qu'il en avait appris à Hambourg. Pour eux tous, André était bien resté l'*aîné* de Marie-Joseph.

Sur Buffon, il se livrait de vifs combats :

« Joubert prétend qu'il n'y a que de fausses beautés dans Buffon. Il prétend que son style est contagieux, parce qu'il cache l'emphase sous un air de sagesse. — Cela est injuste de tout point, s'écriait Chênedollé. Buffon n'est pas le premier des écrivains, sans doute Pascal et Bossuet sont au-dessus de lui; mais c'est un très grand écrivain. La pureté parfaite du style s'allie en lui à une noblesse continue. Il a donné à la langue française cette élévation calme et majestueuse que Platon avait donnée à la langue grecque. — Arrêtez! s'écriait à son tour Joubert, n'associez point à Buffon le nom de Platon, ce génie de la grâce. »

« La Bruyère est beaucoup loué, il ne l'est pas assez. Il y a de plus grands styles que le sien, il n'en est point de plus parfait; tous les genres de beautés de style sont dans son livre. »

« La Rochefoucauld a connu à la fois le style coupé et le style périodique, et dans ses *Mémoires* il s'est approché de très près des formes des plus grands modèles. Il y a des endroits qui ne seraient au-dessous ni de Pascal ni de Bossuet. On y trouve une beauté simple d'expression, une extrême vigueur de pensée, et souvent une manière de relever la phrase qui est tout-à-fait dans le goût des grands maîtres. »

« Les anciens peignaient toujours dans les objets la beauté présente ou absente. Ainsi, dans la difformité ils peignaient la place de la beauté, et dans la vieillesse la place de la jeunesse. Les modernes n'ont voulu peindre dans la difformité que la chose même : il n'y a point d'enfoncement et point de *recul* dans leur manière de sculpter ou de peindre. »

« Il ne faut pas que les objets que l'on peint soient d'une vérité matérielle; il faut que les chairs ne soient pas les chairs de la nature : en un mot, il faut rendre les vérités par des illusions. »

« Dans la critique, on peut mêler les images et les formes de l'éloquence à la discussion : Diderot l'a fait avec succès. Fontanes, suivant Joubert, est souvent pris aux fausses beautés, mais il sent vivement le vrai beau. Il a aussi cherché à donner une forme animée et des parures à la critique. »

« Il y a de l'incomplet dans le talent comme dans la pensée de La Harpe. Dans les dernières années de sa vie, l'indignation lui a donné du talent (1). »

« Il y a plus encore de *folies de style* que de *folies d'idées* dans les ouvrages de Diderot. »

« Tout le siècle de Louis XV est là-dedans, un sérieux qui n'a pu être effacé par le frivole. »

« Joubert dit que le style de Rousseau fait sur l'ame l'impression que ferait la chair d'une belle femme en nous touchant. Il y a de la femme dans son style. »

« Le poème descriptif n'est qu'une fantaisie poétique; on peut se la permettre, mais il faut qu'elle soit courte. »

« Delille a l'air de tenir boutique de poésie : « Voulez-vous un cheval? un coq? « une autruche? un colibri?... »

(1) C'est sans doute pour exprimer ce mouvement d'ardeur sénile et ce feu supérieur en lui à la force réelle de son talent, qu'on rappelait en plaisantant le mot de Diderot : « La Harpe est une rosse qui a de beaux crins. »

« Voltaire fait de la poésie à la bougie, mais Virgile en fait aux rayons du soleil. »

Ceci ne passait point sans contradiction : Fontanes faisait ses réserves en faveur de Voltaire, comme Chênedollé tout à l'heure avait fait pour Buffon. Cependant tous s'accordaient à peu près à conclure :

« Voltaire a fait des vers très pompeux, très éclatans, mais il n'a pas de style en vers; il ne connaît pas le *tissu* du style poétique. Il a des vers, et point de style. »

« Saint-Lambert n'a pas le *velours* de la mélancolie, il n'a que de la tristesse. Virgile a des vers *rêvés*. Il n'y a que les vers *rêvés* qui plaisent. »

« En poésie, toute rêverie doit être courte. »

« Fontanes dit que Le Brun est un poète de mots. — Et ce n'est pas peu, répond Joubert. »

« Esménard, — un ébéniste en vers. »

« Le talent de Boisjolin n'était qu'une tulipe inodore; elle a été noircie dans l'espace d'un jour par les feux du soleil. »

« Joubert veut de l'avenir dans toutes ses idées. Il veut que le premier mot touche le dernier, y réponde moyennant un enchaînement continu. Il veut que dès le vestibule tout s'annonce :

Apparet domus intus et atria longa patescunt.

Il faut qu'on entrevoie les longs portiques dans une idée, — et aussi qu'arrivé à la fin, en se retournant, on revoie tout le passé d'une seule perspective. »

Ce qui rejoint cette autre pensée imprimée et la complète : « Il faut que la fin d'un ouvrage fasse toujours souvenir du commencement (1). »

On peut deviner par ces simples traits épars l'ordinaire des entretiens; mais, quand il était en tête-à-tête avec Fontanes, Chênedollé jouissait plus complétement encore: il causait vers, procédés de l'art, secrets du métier. Il pouvait parler uniquement des choses qu'il aimait le plus. Ici je n'ai qu'à recueillir, pour être fidèle, l'expression si vive, si naïve, si abondamment épanchée, de ses regrets, lorsqu'il apprit la mort de son ami :

« 21 mars 1821.

« La mort de M. de Fontanes (2) a achevé de me désenchanter de tout, même des lettres et de la poésie, aussi vaines que tout le reste. Quand je repasse en ma mémoire les momens ravissans que nous avons passés ensemble en corrigeant les vers du *Génie de l'Homme* ou ceux des odes de *Michel-Ange* et d'*Homère*, quand je songe aux promenades délicieuses que nous avons faites en 1807 au bois de Boulogne, au bois de Vincennes, et qui étaient pour moi une suite d'études poétiques où je trouvais tout ce qui pouvait me fortifier et m'enchanter, critique fine et piquante, instinct poétique admirable, goût rapide et infail-

(1) *Pensées* de M. Joubert, tome II, p. 115.

(2) Fontanes mourut le 17 mars 1821.

lible, mémoire imperturbable, citations variées à l'infini et toujours à propos, abondance intarissable d'images, d'expressions créées et de vers improvisés, faits de verve et de génie; — quand je me rappelle tous ces souvenirs et que je songe que tout cela est perdu pour toujours, et que je ne retrouverai plus rien de tant de trésors, j'ai le cœur tellement serré et angoissé, que je n'ai plus de force ni de goût pour rien.

« — J'ai tout perdu en perdant M. de Fontanes. C'était pour moi plus qu'un maître, c'était un ami, un frère littéraire. Avec quelle bonté, quelle patience, quel scrupule poétique il m'a aidé à corriger *le Génie de l'Homme* tout entier et quelques-unes de mes odes! Il ne laissait pas passer un vers faible sans le tourner et le retourner jusqu'à ce qu'il fût aussi bien qu'il l'eût désiré pour lui-même. Il en faisait, pour ainsi dire, une affaire de conscience. Il aurait cru manquer à la délicatesse en laissant subsister une tache dans les vers qu'on lui soumettait. Je n'ai jamais vu d'homme plus éloigné de la jalousie littéraire et qui rendît une justice plus pleine et plus franche au talent. C'était pour lui un bonheur, un besoin. Fontanes aimait la jeunesse, il aimait l'espérance. Tout ce qui annonçait du talent était sûr de trouver faveur et protection auprès de lui. Voyez avec quelle bonté il m'a accueilli, ainsi que Chateaubriand, Victorin Fabre, Millevoye, Bruguière, Gueneau, etc. — Aussi je ne l'oublierai jamais. J'ai eu la plus vive affection pour lui pendant sa vie, je la lui garde après sa mort. Sa mémoire me sera toujours chère; je ne manquerai jamais une occasion de l'honorer, de la proclamer comme je le dois. Je serais le plus ingrat des hommes si j'oubliais un homme si aimable, d'un commerce poétique si attachant, un homme qui me fut si cher et à qui je dois tant. Rivarol, Chateaubriand et Fontanes sont les trois hommes de lettres que j'ai le plus aimés. La mort de Rivarol m'accabla, m'atterra plus fortement que celle de Fontanes, parce qu'elle était plus imprévue; mais elle ne me laissa pas au fond de l'ame un regret plus amer et plus cuisant.

« Chateaubriand est, de tous les hommes de lettres, celui que j'ai le plus aimé d'affection et de cœur. Rivarol m'a charmé davantage, mais je n'ai pas autant chéri sa personne.

« — Je n'ai point connu de conversation littéraire plus abondante, plus vive, plus animée, plus pittoresque, plus fertile en heureuses citations, et où il y eût plus de *soudaineté* que dans celle de M. de Fontanes. Celle de Rivarol était plus éblouissante, plus étincelante, mais non pas plus pleine, plus fertile, et bien inférieure pour le goût. Ce n'est pas que Fontanes se préoccupât extrêmement du goût en causant. Autant il était sage et mesuré la plume à la main, autant il était animé, emporté, hasardeux dans la conversation, et d'une gaieté qui allait quelquefois jusqu'à la folie. Fontanes faisait des essais en conversation: il *tentait* beaucoup, afin de reconnaître toute l'étendue et les ressources de son imagination; mais il reprenait toute sa mesure, lorsqu'il mettait la plume à la main, et n'écrivait jamais que sous l'œil du goût le plus pur et le plus sévère.

« La brusquerie de Fontanes se corrigeait par son sourire. Ce n'est pas dans les yeux, c'est dans le sourire, c'est dans les deux coins de la bouche que Fontanes avait une expression céleste. C'est par là que s'exprimait en lui l'inspiration du poète. Je l'ai vu une fois avec une figure inspirée et le rayon de feu sur le front. »

« 25 mars.

« Il n'y a plus de haute littérature en France depuis la mort de M. de Fontanes. C'était *le dernier des Grecs*. Lui seul soutenait la poésie et la belle prose sur le penchant de leur décadence; il en était l'arbitre. Le goût, l'élégance, l'art des beaux vers, ont disparu avec lui, et personne ne se présente pour le remplacer (1). L'absence de M. de Fontanes est une perte irréparable pour les lettres; on ne retrouvera plus en France un homme né avec un sentiment aussi exquis de l'harmonie, avec un goût aussi pur, aussi élevé, avec une imagination aussi éminemment poétique, et un tel *grandiose* dans la facture du vers. Je ne connaissais rien de comparable à la conversation de Fontanes, lorsqu'il parlait de littérature, de poésie, de vers, avec une personne qui était digne de l'entendre et qui rendait un peu. Il fallait l'entendre surtout lorsqu'on lui soumettait un ouvrage où il y avait du talent et qui lui plaisait. Avec quelle verve il corrigeait! que d'images, que d'expressions créées! que de vers entiers il vous fournissait sur-le-champ! Son imagination poétique était alors vraiment inépuisable. Barthe, en arrivant chez lui, lui disait : « Je viens vous demander de « la matière poétique, » et Barthe avait bien raison, car il en donnait tant qu'on voulait. Chose digne de remarque! il avait plus de verve, plus d'abandon, plus d'entraînement, une plus grande profusion d'images et d'expressions lorsqu'il corrigeait pour un autre que lorsqu'il composait pour lui-même. L'idée extrêmement délicate et exaltée, extrêmement sévère, qu'il s'était faite du bon goût, le rendait un peu timide lorsqu'il prenait la plume en son nom, et il n'osait peut-être pas assez lorsqu'il composait pour son compte. Il était plus à l'aise lorsque l'ouvrage d'un autre lui servait de canevas pour y jeter ses brillantes couleurs et y prodiguer toutes les magnificences de sa poésie.

« — Rappeler ce que me dit M. de Fontanes la dernière fois que je le vis (24 juin 1820) sur Cicéron, comme orateur. Il venait de relire la *Milonienne*, qu'il jugeait le plus grand effort du génie oratoire, et il trouvait Cicéron bien supérieur à Bossuet; il est plus riche, plus abondant, plus délié, plus adroit comme orateur que Bossuet. Il avait été confondu de l'oraison *Pro Milone*.

« — Nous avions surnommé Fontanes, Chateaubriand et moi, en riant, le *sanglier d'Érymanthe*, et cela peignait à merveille sa brusquerie et sa verve. Que de fois nous nous sommes arrêtés dans le jardin des Tuileries devant le sanglier de Calydon, en disant : « Voilà bien le portrait de Fontanes! c'est lui lorsqu'il « s'appuie sur sa canne et qu'il en frappe la terre en disant (2) : — Eh! vous « croyez ça? — Babylone! Thèbes aux cent portes! — Londres n'est que la ville « des marchands, ce n'est qu'un grand comptoir. Paris est la ville des arts et « des rois. Babylone! Thèbes aux cent portes! — Voyez-vous Louis XIV assis sur

(1) Il serait trop aisé de rappeler comment et par qui M. de Fontanes a été dépassé à bien des égards, quoiqu'il reste vrai de dire peut-être qu'il n'a pas été remplacé. Ces exagérations d'une douleur sincère m'ont paru dignes d'être conservées comme rendant l'idée vive des contemporains qui s'éclipse trop vite à distance. Chaque génération qui finit est disposée à croire que tout finit avec elle, de même que chaque génération nouvelle se figure aisément qu'avec elle tout commence.

(2) Il ne faut prendre ce qui suit que comme une note qui rappelle un air qu'on ne nous donne pas. Cette note nous a paru pourtant assez singulière d'accent pour devoir être conservée.

« la plus haute des cheminées du palais de Versailles? le voyez-vous qui com-« mande à tout son siècle? » Et alors il faisait la description la plus vive, la plus animée, des merveilles de ce règne, des arts, des talens, des génies qui y rivalisaient d'éclat et de grandeur. »

On conviendra qu'il fallait toute l'audace de la conversation pour faire passer et faire admirer ce Louis XIV assis sur une des cheminées de Versailles. Une telle image s'associerait mieux à l'idée qu'on se fait de Diderot causant qu'à la tradition toute classique et régulière qui s'attache au nom de Fontanes. Oh! que les livres nous rendent peu les hommes! Nous ne connaissons bien que ceux que nous avons vus de près et entendus.

Les charmes de la conversation de Fontanes revenaient habituellement à l'esprit de Chênedollé, et toutes les fois surtout qu'il rencontrait quelque chose de contraire, ce qui lui arrivait souvent. Ayant eu l'occasion, quelques années après, de voir un des successeurs du premier grand-maître, M. Frayssinous, il écrivait sous l'impression toute vive du contraste :

« 3 juillet 1823. — J'ai vu aujourd'hui l'évêque d'Hermopolis : c'est un homme fort en théologie et qui a bien lu son Bossuet; mais il est difficile d'être plus pauvre en littérature, il ne s'en doute pas. Ce n'est pas là la conversation de Fontanes! celle de M. Frayssinous n'a ni grace, ni éclat, ni piquant, ni nouveauté : c'est une conversation terne et banale, délayée dans un accent gascon. — M. Raynouard, que j'ai vu aussi aujourd'hui, est un petit homme bien marseillais, qui a l'accent provençal très prononcé, avec une conversation sans élégance, sans charme, et qui pourtant révèle, à travers les incorrections du langage, beaucoup d'esprit et d'immenses connaissances; mais ce n'est pas là l'éducation poétique de Fontanes, ce n'est pas là... »

Et il continuait l'expression de ses regrets, comptant sur ses doigts le très petit nombre de ceux avec qui désormais il pouvait causer encore littérature et poésie. Il en nommait jusqu'à trois. Je laisse les noms en blanc. — En connaissez-vous beaucoup plus (1)?

(1) Puisque j'ai cité quelques-unes des conversations qui ne dédommageaient pas Chênedollé, il est juste, avec lui, d'en citer une au moins qui perpétuait et renouvelait la tradition brillante. Il écrivait le 11 juillet 1823 : « J'ai eu ce matin une conversation très intéressante avec Villemain sur le style, sur Rivarol, sur les hommes de génie, sur ce qu'on peut faire avec du talent après les hommes de génie : élégance continue, audace dans l'expression, style laborieux qui aille solliciter la langue jusque dans ses derniers retranchemens. Villemain trouve que le style de Rivarol manque d'originalité, de création et d'audace : il ne lui trouve pas un côté assez neuf. Il reconnaît deux sortes d'écrivains : les écrivains de génie qui créent leur langue comme leurs idées, tels sont Pascal, Bossuet, Corneille; — et les écrivains de talent qui, venant après les écrivains de génie, renouvellent la langue par l'emploi nouveau et hardi qu'ils font des mots. Tel a voulu être Rivarol. « Or, je trouve, continue Villemain, que Rivarol manque de création et « d'audace : il en manque même dans sa traduction de Dante. Je sais que Buffon a dit

IX. — PUBLICATION DU *Génie de l'Homme.*

Il nous faut revenir un peu en arrière. Affligé par des douleurs de cœur dont nous n'avons fait que soulever le voile, Chênedollé semblait, dès les premiers pas, renoncer à la palme qu'il avait brûlé d'obtenir. Il trouva pourtant en ces années (1805-1806) quelques consolations dans la nature, et aussi dans la société d'une personne gracieuse dont il avait dû la connaissance à M. de Chateaubriand. Mme de Custine, qui habitait Fervaques, était un peu sa voisine de Normandie. Cette adorable femme, qui elle-même connaissait si bien la tristesse et les pleurs, ne se laissa point décourager par les sauvageries et les silences de l'ami de son ami; à force d'attentions et presque d'obsessions, comme il est permis à l'amitié délicate, elle redonna un peu d'intérêt à cette existence flétrie. Je pourrais m'arrêter ici à tracer un portrait charmant, si cela ne sortait décidément un peu trop de la littérature. — « Adieu, reine des roses! » c'est ainsi que M. de Boufflers appelait Mme de Custine.

Cependant, à travers les heures de tristesse et de deuil, *le Génie de l'Homme* était terminé, et ce poème, qui aurait dû voir le jour en 1802, parut au printemps de 1807. Tout le monde en connaît de beaux vers, et notre enfance a été accoutumée à en admirer plus d'un tableau. Je viens de le lire dans son ensemble, et je dirai avec franchise l'impression que j'en ai reçue. Il y a, certes, bien de l'élévation, de la fierté native dans ce talent; la région habituelle est haute. Elle l'est même trop, ou elle ne l'est pas assez. Je m'explique : les paysagistes ont re-

« que c'était *une suite de créations;* mais c'est un mot de courtoisie. Je ne trouve « même pas là ces alliances de mots, ces expressions créées dont Rivarol parle tant. Je « ne sais non plus si c'est une idée heureuse que d'avoir voulu rendre le Dante constamment « noble, élégant et pompeux. J'aime mieux le vrai Dante, simple, naïf, énergique et « grossier même. Je n'aime pas que Rivarol fasse des tours de force et d'élégance pour « ennoblir ce qui est bas et franchement grossier. Pourquoi dire avec recherche et péri- « phrase : — « Versant à jamais des larmes qui n'arrosent plus leur poitrine (*Enfer,* « chant XX); » — et « courbant avec effort les noires voûtes de son dos, il leur donnait « pour le départ un signal immonde (chant XXI)? » Ces phrases ingénieuses et recherchées « forment de véritables contre-sens avec le fond de l'ouvrage; elles détonnent avec le « caractère de l'original. Je crois Chateaubriand un artiste de style bien autrement heu- « reux, énergique et hardi que Rivarol. — « Et jette son manteau d'argent sur le dos « des ombres, » — voilà du style pittoresque, de la grande nouveauté de style... » — Tout ceci est incontestable et dit à merveille; mais, pour être tout-à-fait juste, il resterait à savoir si, à la date où parut la traduction de *l'Enfer* par Rivarol (1783), d'autres eussent été plus hardis en traduisant, ou même aussi hardis que lui. Le sentiment critique de la poésie aux différens âges, et sous les formes les plus diverses, est une des conquêtes littéraires du XIXe siècle. Rivarol y préludait à sa manière en s'attaquant à Dante; il mesurait certes toute la hauteur de l'entreprise, et quelques pages très belles de sa préface où il apprécie le poème en font foi.

marqué qu'il y a des montagnes qui excèdent la hauteur moyenne sans atteindre jusqu'à la région sublime; la végétation y cesse déjà, les neiges éternelles n'y étincellent pas encore. Leur cime reste dépouillée et nue à l'œil, dans une teinte un peu grise. Je reçois quelque chose de cette impression en lisant d'une manière continue le poëme. Je n'y rencontre ni la splendeur éblouissante des Alpes ni la grace riante des collines. Il y a dans Chênedollé plus et moins que dans Delille : c'est moins gentil, moins égayé de détail, moins agréable à lire; c'est plus grave, plus élevé, plus soutenu, aussi plus monotone. L'agrément y manque un peu, et il ne devrait jamais manquer, même dans la haute poésie : le grave n'est pas le triste, et aucun genre ne dispense le poète d'avoir de la fraîcheur, de la joie dans le style. Mais, cela dit, que de beaux vers, que de riches descriptions, que de nobles essors de pensée! Dans le premier chant, le poète montre l'homme étudiant les *cieux*, et, dans le second, étudiant la *terre*, le globe qu'il habite; dans le troisième chant, c'est l'homme même qui est en jeu et qui essaie de sonder sa propre nature; dans le quatrième enfin, la société s'invente, et l'être social s'accomplit. « L'homme lève d'abord ses regards vers le ciel, il les laisse ensuite tomber sur la terre, puis il les reporte sur lui-même, et enfin il cherche quelles sont les lois sous lesquelles il vit. » Le poète a couronné tout cet ensemble par un titre suffisamment justifié : *le Génie de l'Homme*.

En voyant l'homme nu, réduit à sa faiblesse,
Qu'une voix nous eût dit : « Accroissons sa vitesse,
« Qu'en franchissant les mers il vole en d'autres lieux;
« Qu'il soumette la foudre et désarme les cieux;
« Qu'il dispose à son gré de l'étoile polaire;
« Que la foudre en ses mains, terrible ou tutélaire,
« Frappe ses ennemis, ou, dans des jeux plus doux,
« Perce l'oiseau léger qui fuit en vain ses coups;
« Que Saturne, pour lui, soit captif sous le verre;
« Que sa pensée arrive aux deux bouts de la terre,
« Et qu'il soit invisible et présent en tout lieu; »
On se fût écrié : « Vous en faites un dieu! »
Et toutefois, vainqueur d'innombrables obstacles,
Des arts, autour de lui, rassemblant les miracles,
Au sceptre social soumettant l'univers,
L'homme a réalisé ces prodiges divers!

Dans l'épisode du jeune Léon (au chant III), Chênedollé semble avoir voulu nous donner son propre René et réaliser un idéal de lui-même dans la crise de sensibilité où nous l'avons entrevu, sous l'éclair de la douleur et de la passion. Le quatrième chant offre des beautés de l'ordre le plus sérieux; l'élève de Rivarol et de Montesquieu s'y dessine

avec vigueur. Il s'y prononce ouvertement pour la forme monarchique, et caractérise énergiquement le vice populaire :

Toi, qui des grands états observant la police,
Veux sur leurs vrais appuis en asseoir l'édifice,
Rehausse la couronne, et sache que la loi
Ne peut de trop de pompe environner un roi.
La majesté des rois rend le peuple docile.
. . . .
Mais dans un frêle état, où, d'intrigues suivie,
La multitude hait les places qu'elle envie,
Le rang des magistrats est sans cesse insulté,
Et bientôt dans leurs mains périt l'autorité.

Ce poème, si fait pour assurer à l'auteur au moins une très haute estime, fut jugé assez diversement à l'instant où il parut. Des trois ou quatre amis dont le suffrage avait du poids, Joubert paraît avoir été le plus favorable. « Ce qui caractérise surtout votre talent, me disait Joubert, c'est l'*haleine*. Il est impossible de voir dans votre poème les points de repos, les instans où vous vous êtes arrêté et où vous avez repris l'ouvrage. Tout le poème paraît fondu d'un seul jet. » — Il n'y a pas de pause en effet, et c'est même une raison de fatigue pour le lecteur. Joubert lui disait encore : « Il y a dans votre ouvrage une *circulation* qui anime tout. On voit la vie et le sang partout. Il y a de l'harmonie de pensée et de l'harmonie pour l'oreille. »

Quant à Fontanes, en homme du métier, il entrait davantage dans le détail. Il goûtait peu le champ de l'astronomie, l'ayant lui-même conçu autrement; mais, à propos des vers de la *mémoire* au chant III, il disait : « Ce sont des vers excellens, tout cela est neuf, tout cela est à vous; on ne fait pas mieux. » De tout le chant de l'*homme* il disait encore : « C'est bien enlacé; il y a là de la force et de la puissance, mais c'est un peu raide et un peu sévère. On entend quelquefois le bruit des anneaux de fer. On pourrait vous assouplir et vous détendre, mais on vous ôterait de votre force. » Enfin veut-on savoir comment il s'exprimait dans l'absence du poète : « Voilà le secret de Fontanes sur mon talent; il disait à Joubert : Chênedollé a toutes les parties extérieures du poète, l'oreille, l'harmonie, l'art, et quelques-unes des intérieures; mais il ne se défie pas assez de sa mémoire. Il prend des idées, et quelquefois des expressions. Cependant il serait capable d'avoir de très belles choses par lui-même s'il voulait s'évertuer davantage, descendre en lui, et faire passer ses idées au travers de sa propre nature. Il est d'ailleurs d'une docilité admirable à la critique, trop docile même, et d'un honneur littéraire imperturbable. » Et revenait toujours la comparaison avec Esménard, le grand *descriptif* du moment : « Esménard lui est-il supérieur? » Fontanes ne tranchait pas la question sans ba-

lancer; il inclinait toutefois à croire Chênedollé supérieur, et nous pensons aisément comme lui.

Quelques années après, Chênedollé écrivait sur un exemplaire du *Génie de l'Homme* la note suivante qui témoigne de sa candeur :

« J'avais eu, en faisant cet ouvrage, une grande pensée, c'était d'appliquer la poésie aux sciences; mais je crois que les sciences sont encore trop vertes, trop jeunes pour recevoir un pareil vêtement. C'est une erreur de croire que la poésie soit la compagne de l'enfance des sociétés. Pour qu'elle peigne un certain ordre d'idées avec succès, il faut que la civilisation soit très avancée, et que ces idées aient déjà un commencement de popularité. Alors elle s'en empare avec fruit, et les fait entrer, au moyen de sa divine harmonie, dans tous les esprits et dans toutes les têtes; mais, dans l'état des choses actuelles, la science n'était pas encore nubile : il ne fallait pas songer au mariage — J'aurai du moins ouvert la route, et mon livre sera peut-être quelque jour l'occasion d'un bon ouvrage. »

Est-il donc bien vrai que la maturité de la science la prépare en effet à un hymen suprême avec la poésie? Non, la poésie de la science est bien à l'origine; les Parménide, les Empédocle et les Lucrèce en ont recueilli les premières et vastes moissons. Arrivée à un certain âge, à un certain degré de complication, la science échappe au poète; le rhythme devient impuissant à enserrer la formule et à expliquer les lois. Le style des Laplace, des Cuvier et des Humboldt (celui de Cuvier et de Laplace surtout), est le seul qui convienne désormais à l'exposition du savant système.

Le poème du *Génie de l'Homme* ne fut point reçu du public de l'empire comme il le méritait : on aurait dit, quand il parut, que Delille et en dernier lieu Esménard eussent épuisé toute l'admiration pour le descriptif, et qu'il n'en restât plus après eux. Le *Journal de l'Empire*, qui donnait alors le signal des succès littéraires, se montra poli, mais réservé, par la plume de M. de Féletz (20 mai 1807). L'aimable et spirituel vieillard me racontait hier encore qu'un jour, à un dîner chez M. de Chateaubriand, celui-ci le pria de rendre compte du poème de son ami. Deux jours après, Chênedollé, qui était au dîner, vint voir le critique, et, d'un air tant soit peu effrayé, lui dit : « Monsieur, c'est de la poésie sérieuse; point de plaisanterie, je vous en conjure! » Une telle crainte ainsi exprimée est bien tentante pour le critique malin. M. de Féletz s'abstint de plaisanter, mais aussi il tempéra l'éloge. Cet article (1), qui n'était que froid, parut amer à Chênedollé; il lui attribuait les plus fâcheuses conséquences : « L'article de Féletz est *indécis*, il ne donne pas le désir de lire l'ouvrage. J'aurais mieux aimé la critique franche et rude d'un ennemi qui me dirait : Je vous prends corps à

(1) Voir les *Mélanges* de M. de Féletz, tome II, page 498.

corps, et je veux vous prouver que votre ouvrage est mauvais. » Quelques mois après, le même *Journal de l'Empire* insérait un article de Dussault (25 novembre 1807 (1)) destiné évidemment à panser la plaie du poète, mais qui avait l'inconvénient de constater en public le non succès du poème. Cet appareil, mis tout exprès sur la blessure, était assez maladroit. Oh! qu'Esménard s'entendait mieux à travailler ses succès et à insinuer ses vers!

En somme, si nous cherchons la cause de ce peu de succès du *Génie de l'Homme* dans des raisons plus intérieures et plus essentielles, nous la trouverons sans trop de peine. Chênedollé n'appartenait à aucune école bien définie. Nous l'avons vu se rattacher au groupe de 1802; mais il n'en est pas exclusivement et purement comme Fontanes et Joubert. Il y apportait d'autre part des impressions antérieures déjà fortes. Rivarol avait mis une première marque sur son esprit. Il avait admiré Klopstock, il avait visité Mme de Staël; Delille l'attirait aussi. Il est un trait d'union entre ces divers groupes. Son dessein eût été de combiner en lui des maîtres bien différens : « Il faut inventer, disait-il, avec l'imagination de Rivarol, et corriger avec celle de Fontanes. » Or, le public aime assez les choses simples et les classemens bien nets, dût-il en résulter dans les productions quelque faiblesse. A moins d'un de ces rares miracles qui l'enlèvent, il veut une œuvre qui rentre autant que possible dans un genre connu, et, à première vue, il s'accommode mieux encore d'un poème de Campenon que de celui de Chênedollé (2).

X. — VIE DE RETRAITE. — UNE CANDIDATURE ACADÉMIQUE.

Les années qui suivirent cette publication furent, pour Chênedollé, des années assez heureuses. Nommé par M. de Fontanes professeur de littérature à Rouen (1810), bientôt ramené et fixé comme inspecteur de l'académie de Caen dans son pays natal (1812), marié dès 1810 à une digne compagne, Mlle de Banville, il oublia peu à peu ses tristesses, ses premiers orages, et put s'asseoir avec calme au milieu de la vie. Tout entier à ses devoirs nouveaux, à ses études chéries, à ses liens de famille, il passait la plus grande partie de l'année dans sa charmante campagne du Coisel, et pratiquait jour par jour cette poésie de la nature

(1) *Annales littéraires* de Dussault, tome II, page 389.

(2) Tout d'ailleurs ne fut pas mécompte pour le poète : il eut quelques chauds admirateurs. M. de Langeac, le traducteur des *Bucoliques*, ne parlait qu'avec enthousiasme de l'œuvre nouvelle, et s'écriait : « Esménard! il le joue sous jambe. » (Toujours Esménard!) Le jour même de l'article de M. de Féletz, Chênedollé entra chez Saint-Ange, qui lui dit pour premier mot : *Je vous ai lu, ça n'est que sublime*. Chênedollé ne peut s'empêcher de sourire, mais il avoue que cela le consola un peu.

que d'autres célèbrent ou exploitent sans la goûter. Il venait rarement à Paris, et, s'il y revoyait d'abord toute personne et toute chose avec intérêt et fraîcheur, il s'en retournait toujours avec joie, repassant ensuite lentement sur les souvenirs. Il retouchait ses anciens vers, en ajoutait quelques-uns selon l'inspiration, méditait son poème épique de la *Jérusalem détruite*, et, dans ce doux mélange de soins et de loisirs, les saisons, les années rapides s'écoulaient. Sans empressement personnel, sans envie, il était attentif à ce qui se produisait de nouveau ailleurs, et prêt à y applaudir de loin comme un frère aîné demeuré sur le rivage. Les essais de la lyre moderne n'avaient pas de quoi l'étonner; il était lui-même un des nobles ouvriers de cette lyre, et il avait hâte de la voir se révéler au complet avec toutes ses cordes, avec toutes ses ailes. De bonne heure préoccupé d'André Chénier, il avait curieusement suivi les quelques fragmens qu'on en avait publiés par intervalles (1), et, sachant qu'après la mort de Marie-Joseph M. Daunou était devenu dépositaire de la totalité des manuscrits il s'était adressé à lui pour en obtenir communication. Son enthousiasme en présence de ces pures reliques fut égal à celui que nous éprouvâmes nous-même un peu plus tard :

« En me communiquant les manuscrits d'André Chénier, écrivait-il à M. Daunou (le 5 octobre 1814), vous m'avez procuré, monsieur, un des plaisirs poétiques les plus vifs que j'aie éprouvés depuis long-temps. Il y a, dans les élégies surtout, des choses du plus grand talent, des choses vraiment admirables. Il ne faut pas qu'un tel trésor reste enfoui : je vous conjure, au nom de tous les gens de goût, de vous occuper d'une édition des poésies de cet infortuné jeune homme, plein d'un talent si beau et si vrai. C'est un monument à élever à ses mânes, et pour lequel, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, je vous offre tous mes soins. Ayez donc la bonté de m'écrire, et nous nous concerterons pour cela (2). »

Ce zèle qu'il n'eut pas toujours pour ses propres œuvres, il le ressentait pour les poésies d'un autre, et à ce trait se décèle encore cette générosité non altérée d'un cœur de poète.

(1) *La Décade* fut la première à publier *la jeune Captive* d'André Chénier le 20 nivôse an III, c'est-à-dire moins de six mois après la mort du poète. On y lisait dans une note : « Il avait beaucoup étudié, beaucoup écrit, et publié fort peu. Fort peu de gens aussi savent quelle perte irréparable ont faite en lui la poésie, la philosophie et l'érudition antique. » Le 10 thermidor, même année, *la Décade* insérait l'épître de Le Brun à André Chénier, « massacré publiquement à Paris, disait-on, il y a *aujourd'hui* un an et trois jours. » Dans le *Mercure* du 1er germinal an IX, on trouve *la jeune Tarentine*. M. de Chateaubriand consacrait à André Chénier une note du *Génie du Christianisme* (2e partie, livre III, chap. VI), et il citait en note quelques fragmens retenus de mémoire : *Accours, jeune Chromis*, et : *Néère, ne va point*..... Enfin Millevoye, dans une note de ses *Élégies*, avait fait connaître des fragmens de *l'Aveugle* encore inédit. C'était à peu près tout ce qui avait paru avant 1814.

(2) *Documens biographiques sur M. Daunou*, par M. Taillandier (seconde édition, page 221).

Cependant *le Génie de l'Homme*, malgré le peu d'accueil qu'il avait reçu du public, avait fait son chemin auprès des hommes de lettres et des amis des beaux vers; l'auteur était classé par eux au rang le plus distingué. C'était assez sans doute pour qu'il eût droit de songer à l'Académie. En 1817, l'idée lui vint de s'y présenter; mais il lui arriva ici comme en plus d'une autre circonstance, il se mit en route trop tard. Sur la nouvelle de son dessein, Parseval-Grandmaison lui écrivait une lettre qui a dû être *récrite* bien des fois presque dans les mêmes termes, et qui pourrait être stéréotypée en réponse à toutes les candidatures qui veulent se faire ainsi à distance :

« Vous vous y prenez bien tard, mon cher ami, pour faire des démarches, et je crains bien que votre voyage ne soit perdu; il en serait peut-être autrement, si vous étiez parti à la première nouvelle de la mort de M. de Choiseul (1); les deux nominations successives vous offraient plus de chances, en vous y prenant à temps; je n'en crois pas moins que si, par la suite, vous prenez mieux vos mesures, vous pouvez ne pas trop attendre, car la disette est bien grande de ceux qui écrivent aussi bien que vous, etc., etc. »

En 1824, Chênedollé eut encore la pensée de revenir à la charge. Il s'adressa cette fois à M. Roger, qui, plus heureux, plus habile et surtout très présent, avait eu le pas sur l'auteur du *Génie de l'Homme*. M. Roger lui répondit en des termes qui me paraissent atteindre la perfection du refus évasif et poli : c'est un modèle de lettre à ajouter à toutes celles que donne Richelet :

« MONSIEUR,

« En me parlant de l'Académie et de votre désir d'y entrer, vous êtes toujours d'accord avec les vœux que je forme depuis long-temps; mais j'ai toujours hésité à vous répondre sur cet article, parce que je crois qu'un homme de votre talent et de votre considération ne doit se présenter qu'avec la presque certitude du succès. Or, cette certitude, je ne l'ai point encore entrevue jusqu'ici, et, même aujourd'hui que nous avons deux vacances, je vous tromperais si je vous donnais des espérances pour l'une ou pour l'autre. Je me permets un conseil que je prendrais pour moi-même à votre place : *J'attendrais*, et je crois que je n'attendrais pas bien long-temps. Je suis loin pourtant, monsieur et cher confrère (1), de vous dissuader de venir à Paris. Je serai, pour mon compte, charmé de vous y voir et de vous renouveler de vive voix les assurances de, etc., etc. »

Ce conseil *j'attendrais* parut fort gai à Chênedollé, qui attendait, en effet, depuis plus de dix ans, et dont le juste moment eût été d'entrer vers 1812 à la place d'Esménard. Il se contenta d'écrire une petite note énergique en marge de la lettre de M. Roger, en jurant qu'on ne l'y

(1) M. de Choiseul-Gouffier.

(2) *Confrère :* il lui donne le titre au moment même où il vient de le lui refuser. Il veut dire sans doute confrère d'université, ou de quelque académie de province dont ils étaient membres tous les deux.

reprendrait plus. Dans la vivacité même de son serment, je retrouve le nerf primitif du poète.

XI. — PUBLICATION DES *Études poétiques*.

La meilleure des consolations, quand on éprouve une petite souffrance d'amour-propre, c'est de produire : il y a dans la production poétique surtout une satisfaction douce et intime qui guérit et qui apaise. Le succès des premières *Méditations* avertit Chênedollé que l'âge des succès purement littéraires n'était point clos à jamais par la politique, comme il l'avait craint long temps, et, en 1820, il se risqua à publier son volume d'*Études poétiques*. C'était le recueil de ses anciennes odes d'il y avait vingt-cinq ans, sur Klopstock, Buffon, Michel-Ange; mais il y avait ajouté bien des pièces nouvelles, pleines de fraîcheur et de vérité. *Le dernier Jour de la Moisson, le Tombeau du jeune Laboureur, la Gelée d'avril,* étaient des inspirations nées de la vie des champs, et qui gardaient en elles comme une douce senteur des prairies normandes (1). On n'a jamais mieux rendu l'aspect de la campagne et des vergers en avril :

Le froment, jeune encor, sans craindre la faucille,
Se couronnait déjà de son épi mobile,
Et, prenant dans la plaine un essor plus hardi,
Ondoyait à côté du trèfle reverdi.
La cerisaie en fleurs, par avril ranimée,
Emplissait de parfums l'atmosphère embaumée,
Et des dons du printemps les pommiers enrichis
Balançaient leurs rameaux empourprés ou blanchis.

Espérance trompeuse! la sérénité même du ciel a caché le danger; le faux éclat d'une nuit perfide est décrit avec une rare élégance :

Mais du soir, tout à coup, les horizons rougissent;
Le ciel s'est coloré, les airs se refroidissent;
Et l'étoile du nord, qu'un char glacé conduit,
Étincelle en tremblant sur le front de la Nuit.
Soudain l'âpre Gelée, aux piquantes haleines,
Frappe à la fois les prés, les vergers et les plaines,
Et le froid Aquilon, de son souffle acéré,
Poursuit, dans les bosquets, le Printemps éploré.

(1) Chênedollé se plaisait à relire souvent le *Prædium rusticum* de Vanière, et il en disait : « On respire dans le *Prædium rusticum* je ne sais quelle bonne et suave odeur de ferme et de labourage qui n'est pas au même degré dans les *Géorgiques* (*Redolet campos et prata et rusticationes*). » Je lui laisse la responsabilité de son jugement et de sa préférence, mais le sentiment général est vrai. Son joli tableau, *la Gelée d'avril*, est comme du Vanière rajeuni.

C'en est fait! d'une nuit l'haleine empoisonnée
A séché, dans sa fleur, tout l'espoir de l'année.

Mais, de toutes les pièces des *Études, le Clair de lune de mai* me semble la plus heureusement touchée, la plus revêtue de mollesse et de rêverie :

Au bout de sa longue carrière,
Déjà le soleil moins ardent
Plonge, et dérobe sa lumière
Dans la pourpre de l'occident.

La terre n'est plus embrasée
Du souffle brûlant des chaleurs,
Et le Soir aux pieds de rosée
S'avance, en ranimant les fleurs.

Sous l'ombre par degrés naissante,
Le coteau devient plus obscur,
Et la lumière décroissante
Rembrunit le céleste azur.

Parais, ô Lune désirée!
Monte doucement dans les cieux :
Guide la paisible soirée
Sur ton trône silencieux.

Amène la brise légère
Qui, dans l'air, précède tes pas,
Douce haleine, à nos champs si chère!
Qu'aux cités on ne connaît pas.

A travers la cime agitée
Du saule incliné sur les eaux,
Verse ta lueur argentée,
Flottante en mobiles réseaux.

Que ton image réfléchie
Tombe sur le ruisseau brillant,
Et que la vague au loin blanchie
Roule ton disque vacillant!

Descends, comme une faible aurore,
Sur des objets trop éclatans;
En l'adoucissant, pare encore
La jeune pompe du printemps.

Aux fleurs nouvellement écloses
Prête un demi-jour enchanté,
Et blanchis ces vermeilles roses
De ta pâle et molle clarté!

Et toi, Sommeil! de ma paupière
Écarte tes pesans pavots!
Phébé! j'aime mieux ta lumière
Que tous les charmes du repos.

Je veux, dans sa marche insensible,
Ivre d'un poétique amour,
Contempler ton astre paisible
Jusqu'au réveil brillant du jour.

D'autres pièces seraient à noter pour le dessin et la vigueur (1). Chênedollé, dans ses odes de date récente, affectionne la stance de quatre vers; on sent qu'il viserait difficilement à plus de complication dans le jeu. Sa lyre n'a que les quatre cordes; mais il en touche avec justesse et sentiment, avec fierté et quelquefois avec grace. Ce volume d'*Études* forme véritablement l'anneau de transition de l'ancien genre avec la manière des générations poétiques nouvelles (2). Le faire de Chênedollé rappelle par momens celui de Le Brun. Par exemple, pour exprimer une pluie d'orage, il dira : « Des Hyades *l'urne effrénée*...., » et en parlant de l'océan :

L'homme ne marche point dans tes routes humides;
Tes orageux sentiers et tes plaines liquides
Ne souffrent pas long-temps *ses pas injurieux*...

Il serait volontiers de l'école des *expressions créées*, si tant est qu'il y ait une telle école; mais il sait se garder de l'abus (3). Un sentiment touchant, et qui revient sous plus d'une forme chez le poète, c'est que la *bouillante énergie* de ses jeunes saisons s'est refroidie avant le temps dans son sein :

Oui, bien que loin de la vieillesse,
Je ne sens plus l'ardeur de mes premiers transports;
La Muse se retire, et l'avare Permesse
Me refuse ses doux trésors.

(1) Le goût de chacun se décèle dans les préférences. Népomucène Lemercier, à qui il avait envoyé son livre, lui écrivait : « Parmi la quantité de beaux morceaux que j'ai remarqués dans vos *Études lyriques*, je ne saurais trop hautement distinguer celui que vous intitulez *le Gladiateur mourant :* verve, élévation, originalité, il réunit tout. »

(2) M. Auguste Desplaces l'a déjà remarqué (article sur *Chênedollé* dans la *Revue de Paris* de mai 1840, tome XVII, 3e série).

(3) Après avoir rappelé le jugement de Fontanes et de Joubert sur Le Brun, qui est un *poète de mots, ce qui n'est pas peu*, il ajoute pour son propre compte, livrant ainsi son secret : « J'aime les mots sonores; les mots pleins, pompeux, harmonieux, ont droit de me plaire, même sans idées. Ils me charment par le seul effet du pouvoir musical; ils exercent sur mon oreille un empire inconcevable. Voilà pourquoi Thomas, Buffon, J.-J. Rousseau, me plaisent tant. Les mots dans leurs écrits ont une véritable magie. » Ce goût du pompeux, dans Chênedollé, combattait et contrariait un peu celui de la douceur et de la simplicité rurale qu'il avait aussi.

Plus froid, sans être encor débile,
Je ne sens plus en moi brûler le feu sacré;
Le Génie en mon sein, trop souvent immobile,
Ne s'éveille plus inspiré.

A peine une flamme inégale
Ranime dans mon sang un reste de vigueur,
Et de rares éclairs, jetés par intervalle,
Vient encore échauffer mon cœur.

Ce sentiment de desséchant regret et d'attente stérile, nous le surprenons encore au vif dans une page manuscrite où le poète s'épanche:

« 1er septembre (1823).

« Voici les jours de l'inspiration qui arrivent, voici la saison de la poésie, de la méditation, de l'enthousiasme. Produiront-ils quelque chose? Cette saison si poétique sera-t-elle stérile? Ai-je passé le temps de l'inspiration? N'y a-t-il plus de beaux vers pour moi? Poésie, belle comme l'amour et douce comme l'espérance, m'as-tu fui sans retour? Ne connaîtrai-je plus tes chastes ardeurs et tes célestes ravissemens?... Suis-je devenu tout-à-fait terrestre, et mon ame dépouillée de tes ailes ne doit-elle plus que ramper sur la terre? — O Poésie, que j'ai tant aimée, remets-moi encore une fois sous ton charme! Frappe-moi encore une fois de ton sceptre d'or; fais-moi encore entendre une fois ta voix pénétrante et divine! Encore une de tes inspirations, et je meurs content! »

N'avez-vous jamais vu un arbre qui, touché de la foudre et découronné avant le temps, ne produit plus assez de feuillage pour cacher les jeunes nids dans ses rameaux, et qui ne sait plus que résonner d'un seul ton au vent d'automne?

Chaque année il était comme René : il entrait avec anxiété dans le mois des tempêtes.

Enfin, les derniers vers trouvés sur un album, et intitulés *Amertume,* nous redisent la même plainte; la grande tempête d'automne était venue et ne lui avait rien apporté :

Eh quoi! terrible hiver, redoutable tempête!
Vainement vous avez éclaté dans les airs!
Vos longs mugissemens ont passé sur ma tête,
Sans réveiller en moi le saint amour des vers!

J'ai pu voir sous les coups de la vague écumante
Blanchir le cap grondant et l'écueil éloigné,
Et je suis resté sourd au cri de la tourmente
Qui n'a point eu d'écho dans mon sein indigné!

Ah! oui, la poésie est morte dans mon ame!
Sur mon front j'ai senti s'éteindre ses rayons,
Et le génie ingrat, en m'enviant sa flamme,
Dans mes débiles mains a brisé mes crayons.

De cet ensemble de qualités, de nobles efforts et de tourmens, nous serions assez tenté de conclure comme le poète lui-même, qui se jugeait en disant : Chênedollé est le *Girodet* de la poésie. « C'est en effet, ajoute-t-il, le peintre avec lequel je crois que j'ai le plus de rapports.»

XII. — RELATIONS AVEC L'ÉCOLE MODERNE. — ANNÉES FINALES.

La publication des *Études* avait mis Chênedollé en communication avec les poètes nouveaux, et lorsqu'on fonda *la Muse française*, il fut de ceux dont on réclama d'abord la collaboration comme d'un frère aîné et d'un maître. Il y fut très sensible, et son esprit y éprouva une sorte de rajeunissement. *La Muse française*, le groupe poétique qu'on peut appeler de ce nom, est certainement l'exemple de la camaraderie et de la louange la plus naïve, mais en même temps la moins ambitieuse et la moins offensante. On ne songeait pas encore, comme cela peut-être eut lieu plus tard, à accaparer la gloire, à affecter l'empire. Il n'y avait pas de complot ni de conspiration à cet effet. On ne songeait qu'à se rendre la vie heureuse et la journée glorieuse, entre soi, presque à huis clos. Cela suffisait, et on ne s'en faisait pas faute. Émile Deschamps est resté le type le plus fidèle de cette école de la *Muse* dans sa gentillesse et sa flatterie innocente; mais Alexandre Soumet en était alors le type grandiose et un peu solennel :

« Mon cher maître et ami (écrivait-il à Chênedollé le 20 septembre 1823), je viens moi-même du bureau de notre journal; je n'ai voulu m'en rapporter qu'à moi pour corriger les épreuves de vos beaux vers. Nous avons hésité longtemps entre les stances du Troubadour et le morceau du Dante, comme on hésite entre une statue d'Hébé et celle d'un Hercule. La force l'a emporté sur la grace, et votre admirable imitation est déjà imprimée. J'ai sollicité la faveur de paraître dans le même numéro que vous, afin de me mettre sous votre sauvegarde, comme autrefois. Je rends compte des *Soirées de Saint-Pétersbourg;* je parle des peines de l'enfer, et le morceau du Dante viendra joindre l'exemple au précepte... »

C'est ainsi qu'on se parlait tous les jours, à toutes les heures, dans ce monde-là; c'étaient les plus grandes rudesses. Il faut avouer qu'au premier abord ce devait sembler singulièrement agréable et doux.

A la distance où il vivait du tourbillon, Chênedollé n'éprouvait que la douceur de ces louanges, sans être rebuté de la fadeur qui de près s'y pouvait faire sentir. En sympathie avec les talens modernes, il les jugeait sans chagrin, dans un esprit de bienveillance sérieuse : « Quand je critique, disait-il, c'est toujours à mon grand regret; je ne demande qu'à trouver de beaux vers, ce sont des plaisirs de plus. Je suis fâché de trouver des fautes; loin d'en jouir, j'en souffre. » Comme Fontanes, il *aimait l'espérance*. Je lis dans ses papiers une foule de jugemens, d'a-

necdotes et de remarques concernant les modernes et *nous tous;* on en formerait un petit livre d'*ana*. Chênedollé sut échapper à l'un des effets les plus ordinaires de la retraite et de l'isolement. Jeunes, nous voyons, nous admirons volontiers les qualités des générations qui sont nos contemporaines bien avant de découvrir leurs défauts; mais, plus vieux et hors de l'action, nous voyons tout d'abord au contraire les défauts des générations qui nous succèdent; ces défauts nous sautent aux yeux, et nous sommes lents à découvrir leurs qualités, si elles en ont. Chênedollé ne fut pas du tout lent à découvrir les qualités de ses successeurs, et je le trouve attentif ou même enthousiaste pour tous les débuts brillans qui se sont produits depuis 1820 jusqu'à ceux d'Alfred de Musset, les derniers qu'il ait pu applaudir. Avec quelle reconnaissante surprise j'ai rencontré de sa main quelques phrases indulgentes sur celui même qui écrit aujourd'hui ces lignes! Je n'avais vu Chênedollé qu'une seule fois : dans un de ses voyages à Paris, amené par un ami chez Victor Hugo, un soir que celui-ci nous lisait la préface de *Cromwell*, Chênedollé avait écouté en silence avec une admiration qui m'avait paru un peu étonnée. Je ne l'avais jamais revu depuis, et j'aurais pu même me reprocher, dans mes nombreuses analyses des poètes modernes, de n'avoir pas cherché l'occasion si naturelle de placer son nom. L'excellent homme n'en avait nullement gardé rancune, et il nous accordait à tous une attention qui était loin d'être sévère. Il s'intéressait, comme à ses roses, aux vers nouveaux éclos à chaque saison. Puisque cette étude n'a d'autre objet que d'offrir un tableau développé des mœurs et des modes littéraires déjà si évanouies, je mettrai ici en manière de preuve une lettre que lui adressait Nodier; on y reconnaîtra l'exagération, mais aussi la grace de cette plume séduisante :

« Paris, 16 janvier 1831.

« MON CHER CHÊNEDOLLÉ,

« Il faut que votre cœur fasse encore bien illusion à votre imagination pour que vous ayez pu conserver un aussi agréable souvenir de la soirée que vous avez passée avec nous. Le peu de bonne conversation que je me promettois de vous y procurer a manqué à mon espérance, et vous n'avez trouvé que des sentimens chez nous, quand j'aurois voulu vous y donner des plaisirs. Grace au ciel, il n'y a rien d'aussi indulgent que la supériorité, et j'ai remarqué, dans trois ou quatre hommes de mon temps qui m'ont honoré de leur amitié, que le génie est de meilleure composition que l'esprit dans le choix de ses jouissances.

« Je voudrois bien pouvoir répondre à vos bontés pour nous en vous adressant les babioles que vous avez la complaisance de désirer, mais ces recherches ne vont pas à ma solitude que je circonscris de plus en plus entre mon grabat et mes tisons. J'ai donc remis ce soin à ma fille, la grande maréchale de mon modeste palais, et comme les femmes ne vous oublient pas plus que les hommes,

vous aurez bientôt de ses nouvelles, si elle ne s'est pas saisie, par avancement d'hoirie, du seul héritage que j'aie à lui laisser, la paresse paternelle. Il m'est avis cependant qu'elle commence à copier pour vous de fort jolis vers qu'on lui a adressés, et qui, sauf erreur, ne sont pas d'Alexandre Dumas, mais de Fontaney (1).

« Vous me demandez ce que je fais, mon cher ami. Je vous répondrois volontiers à la normande par une autre question : Que diable voulez-vous qu'on fasse? — Je me repose tant que je peux du passé et du présent, en attendant le repos infaillible de l'avenir, qu'aucune puissance humaine ne sauroit me disputer. J'écris au coin de mon feu pendant le jour, pour me tenir éveillé, les contes de fées que je compose pendant la nuit pour m'endormir, et je trouve en me couchant que j'ai vécu un jour de plus, ce qui est une grande conquête sur le temps.

« Pour vous forcer à penser à moi, je voudrois bien que vous m'envoyassiez dans vos momens perdus quelques-uns des vers que vous n'avez pas publiés. Vous savez que j'ai un reste d'ame pour les sentir, et un cœur presque tout vivant encore pour aimer ce qui vient de vous. L'entretien des Muses a d'ailleurs cela d'excellent, qu'il fait oublier qu'on existe, ou du moins qu'il fait rêver qu'on existe autrement que par les rapports communs de l'homme, qui ne sont qu'infirmité et misère. Voici une autre recommandation que je confie à votre mémoire, pour le cas où quelque occasion imprévue d'y avoir égard se rencontreroit sur votre chemin. Je sais bien que les anciennes éditions de Basselin ne se trouvent plus chez vous, et qu'il ne faut pas compter sur le bonheur d'en déterrer un exemplaire; mais les poésies de Vauquelin de La Fresnaie ne sont pas tout-à-fait si rares, et on m'a dit dans le temps que M. de La Fresnaie, de Falaise, que vous devez bien connoître, les avoit au moins en triple. Or, je ne regarderois pas à une bonne pincée d'écus pour me les procurer, moyennant que l'exemplaire fût louable d'intégrité et de conservation, notre manie de bouquinistes étant inexorable pour tous les défauts du matériel des livres (2).

« Je vous quitte à regret pour me replonger dans d'assez tristes rêveries. Le mauvais état de ma santé s'est tellement aggravé depuis trois jours, qu'il ne m'a pas fallu moins pour vous écrire ce petit nombre de lignes. Puissent-elles vous trouver mieux portant, plus heureux que moi, et bien convaincu que personne ne vous est plus sincèrement attaché que votre inviolable ami!

« CHARLES NODIER.

« Toute ma famille se rappelle à votre souvenir et se joint à moi pour vous prier de faire agréer nos respectueux sentimens à Mme de Chênedollé. »

Malgré la séduction de ces caresses, nous l'avons dit, Chênedollé n'était

(1) Fontaney, l'un des poètes de l'école moderne, mort trop tôt (voir la *Revue des Deux Mondes*, juin 1837).

(2) Voilà le bibliophile passionné qui se trahit au naturel sous ces airs d'indifférence. En effet, le Vauquelin de La Fresnaie est un des plus rares et des plus recherchés entre les poètes du XVIe siècle. L'exemplaire de Nodier (car il s'en était procuré un), qui avait appartenu à Pixéricourt et qui s'était vendu 80 francs à la vente de ce dernier, ne s'est pas vendu moins de 153 francs à la vente de Nodier lui-même.

jamais à Paris qu'en courant et un pied levé. Jusque dans les boudoirs de *la Muse française,* il pensait à ses fleurs du Coisel qu'il ne verrait pas : « En revenant au Coisel le 19 juillet, écrivait-il (en 1823), j'ai encore trouvé les roses très fraîches et très belles. Au moins j'en ai encore joui, quoique leur grand éclat fût passé. Une de mes douleurs à Paris a été de n'avoir pu jouir dans toute leur fraîcheur de mes belles roses du Coisel. » Et quand il était à Paris l'hiver, comme à cette soirée de janvier chez Nodier, ce n'étaient plus les roses, c'étaient les frimas et la neige même du Coisel qu'il regrettait : « 25 janvier (en revenant de Paris), je suis plus fatigué que jamais du monde, où je viens de me replonger encore pendant quelques jours..... Mon Dieu! que je suis aise de me retrouver un moment à la campagne! J'ai du plaisir à y retrouver même l'hiver avec ses giboulées, son âpreté, ses neiges. »

Les événemens de juillet 1830 avaient été une douleur pour ce cœur ami du passé. Il avait demandé bien peu à la restauration; il la regretta beaucoup. Quand Charles X, dans son voyage de Paris à Cherbourg, passa par ce canton de Normandie, Chênedollé fut présent sur son passage; mais laissons parler un historien : « Le second Stuart traversant l'île de Whigt après la perte d'une couronne et à la veille du supplice, une jeune fille lui vint offrir une fleur. Ce genre de consolation ne manqua pas au frère de Louis XVI. Au val de Vire, des femmes, des vieillards, des enfans, sortis de la maison de Chênedollé, accoururent sur le chemin, tenant des branches de lis qu'ils donnèrent aux fugitifs. Famille d'un poète saluant celle d'un roi sur la route de l'exil (1)! » — Ainsi que je l'ai assez marqué, Chênedollé, dans le cours de sa vie, en venant trop tard et le lendemain, manqua souvent l'occasion; qu'on n'aille pas dire que cette fois il la manqua encore : noble poète, il l'avait trouvée!

Je pourrais, à l'aide des papiers qui sont sous mes yeux, insister plus long-temps sur ces années finales; mais le caractère du poète est suffisamment connu, et quant au cœur de l'homme, — de chaque homme en particulier, — à quoi bon chercher à en trop pénétrer les replis? Le cœur, en définitive, est insondable, et le fond reste un abîme. Libre désormais des fonctions publiques (2), rendu sans partage à ses goûts, entouré d'une famille chérie, au milieu de tout ce qui devait lui faire aimer la vie et lui adoucir la vieillesse, Chênedollé, sur la fin, eut des instans de découragement mortel et d'amère angoisse : c'est alors qu'il se rappelait le souvenir de sa mère, qu'une imagination également inquiète avait dévorée. Les idées religieuses, qu'il avait tou-

(1) Louis Blanc, *Histoire de dix ans*, tome I.

(2) Il avait, en mars 1832, pris sa retraite comme inspecteur-général de l'Université : il avait été nommé à cette place en avril 1830 par M. de Guernon-Ranville.

jours accueillies, lui furent d'un grand secours et d'une consolation présente en ces heures d'agonie secrète : « J'ai été prodigieusement fier jusqu'à quarante-cinq ans, écrivait-il; mais le malheur m'a bien corrigé et m'a rendu aussi humble que j'étais fier. Ah! c'est une grande école que le malheur! j'ai appris à me courber et à m'humilier sous la main de Dieu. » Et encore : « Vieillard, n'espère plus d'exciter aucune sympathie dans le cœur d'un homme! La coupe de la bienveillance est tarie pour toi; la tendresse, l'affection, la douce et compatissante amitié, se sont retirées devant tes rides et tes cheveux blancs. Soixante ans t'ont marqué au front d'un signe de dégoût..... Jette-toi donc dans le sein de Dieu! Lui seul peut combler ce grand vide laissé dans ton cœur; lui seul peut te rendre avec usure tout ce que tu as perdu! » Il écrivait cela en février 1833; le 2 décembre de la même année, il mourait à sa terre du Coisel, âgé de soixante-quatre ans.

J'ai tiré de ses papiers ce que j'ai jugé de plus caractéristique et de plus agréable; mais je suis loin de les avoir épuisés. Ses portefeuilles poétiques n'ont pas rendu tout ce qu'on espérait. Sa grande épopée de *Titus ou Jérusalem détruite,* qu'il méditait depuis plus de vingt années, et dont on lui avait entendu réciter des portions de chants, ne s'est retrouvée qu'en ébauche. Il avait désespéré, vers la fin, de l'exécuter en vers : « L'instrument du vers, disait-il, veut être touché par une main jeune, souple et légère. » Il songeait à en faire, au pis-aller, un poème en prose comme *les Martyrs*. Au milieu de ces reviremens, la mort le surprit. Au reste, quand on en aurait arraché quelques lambeaux, comme de *la Grèce sauvée* de Fontanes, qu'y gagnerait la réputation de l'auteur? En pareil cas, un peu plus ou un peu moins fait peu de chose; la postérité ne tient compte que de ce qui est accompli, et l'inachevé est pour elle comme non avenu : *Nam si rationem posteritatis habeas, quidquid non est peractum, pro non inchoato est* (1). Ce qu'on possède de Chênedollé suffit pour assurer à son nom une place honorable dans l'histoire de la poésie française. Il marque la transition, l'essai de transaction entre les divers genres; il a touché à bien des écoles, à bien des talens originaux; il a cherché à combiner dans le sien plus d'une manière. En même temps il a su garder quelque chose d'indépendant, de fier, de solitaire, qui ne permet pas qu'on le confonde avec d'autres; et, si nous ne nous abusons pas au terme de cette longue étude, il a une physionomie.

SAINTE-BEUVE.

(1) Pline le jeune, *Lettres*, liv. v, 8.

UN

POÈTE ÉPIQUE MODERNE

EN ANGLETERRE.

LES DERNIERS OUVRAGES DE SIR E. BULWER.

The Last of the Barons. — *Harold.* — *King Arthur.* 2 vol. in-8°, London, H. Colburn.

Voici un acte de foi et de courage : non-seulement il s'est trouvé un écrivain de renom et de talent qui, au milieu des préoccupations politiques de l'Europe, a osé publier un long poème, mais cet homme n'a pas craint de laisser voir combien il prenait sa tentative au sérieux; il a virilement confessé toute l'importance qu'il attachait à la poésie épique; bien plus, lui qui avait une réputation à perdre, car il s'agit ici de M. Bulwer, il l'a embarquée sans hésiter à bord du vaisseau sur lequel il s'en allait à la recherche de son rêve. « Ce poème, quels que soient ses défauts, dit-il dans sa préface, n'a pas été conçu à la hâte ni entrepris à la légère; depuis ma première jeunesse, le sujet que j'ai choisi n'a pas cessé de tenter mon ambition et de préoccuper mon esprit... Si mes facultés ne sont pas à la hauteur de la tâche que j'ai abordée, au moins ai-je patiemment attendu, avant de me mettre à l'œuvre, que le temps et la discipline leur eussent donné toute la maturité et la

force dont elles étaient susceptibles... Mais chacun sait le proverbe : *On devient orateur, on naît poète;* et, bien que ce ne soit là qu'une demi-vérité, bien qu'il suffise d'un examen peu approfondi pour s'apercevoir que les grands poètes se sont fort peu fiés eux-mêmes aux dons de la nature, et n'ont pas travaillé avec moins d'ardeur que les plus studieux orateurs à cultiver leurs facultés instinctives, cependant il serait vain de nier que là où l'aptitude fait défaut, nulle étude ne peut y suppléer. Si, comme certains critiques l'ont prétendu, c'est bien l'aptitude qui me manque, je dois me contenter de la triste réflexion que j'ai fait de mon mieux pour contre-balancer l'influence d'une organisation ingrate. Je me suis préparé à ma tentative avec un soin qui, en témoignant de mon propre respect pour le public, me donne droit en retour au respect d'une audition impartiale et d'un examen sincère. Si mon œuvre est sans mérite, elle est au moins l'œuvre la plus méritante qu'il soit en mon pouvoir de réaliser, et c'est sur ce fondement, si creux qu'il soit, que repose, je le sais, le monument le moins périssable de ces pensées et de ces travaux qui ont été la vie de ma vie. »

Je n'appuierai pas sur ce qu'on pourrait découvrir d'un peu maladif dans cette appréhension de l'opinion publique. Toujours est-il qu'il y a là tous les indices d'un homme qui a réellement fait de son mieux, et une telle bonne foi chez un écrivain éminent demande en effet que la critique fasse aussi de son mieux envers lui, qu'elle cherche de toutes ses forces à le bien comprendre, et même qu'elle sorte quelque peu de ses voies légitimes pour lui donner la seule marque de respect qu'un homme puisse attendre d'un autre, l'expression sincère de toute sa pensée. Je m'explique : M. Bulwer ne se présente pas seulement comme un poète, sa préface est une véritable théorie du poème épique, et ce que je veux dire, c'est que devant un pareil défi la critique ne peut plus guère se borner à définir et à constater. A une déclaration de principes, elle est presque forcée de répondre en examinant avec l'auteur jusqu'à quel point la poésie, telle qu'il l'a conçue, est en effet celle qu'attendent les esprits, et qui aurait droit de s'appeler la *poésie du siècle.* Aussi bien, il y a toujours profit à analyser de près l'art et ses procédés, si ce n'est à cause de ses résultats, poèmes ou tableaux, au moins parce qu'en l'étudiant, on apprend toujours quelque chose de nouveau sur l'homme. La recherche du beau est un phénomène aussi permanent que la recherche du vrai, et chaque découverte que l'on fait en cherchant à s'expliquer ce qui plaît profite à toutes nos idées sur les facultés humaines.

M. Bulwer nous l'a dit : pour mettre la dernière main à l'œuvre sur laquelle se concentraient ses espérances, il a attendu que son talent eût atteint sa maturité. Déjà dans *les Derniers jours de Pompéi* et dans *Rienzi,* l'auteur de *Pelham* était complétement transformé. Non-seule-

ment il avait passé avec ses dieux lares au roman historique, mais, comme artiste, il venait d'entrer dans un nouvel âge, une nouvelle manière. Il était facile de s'apercevoir que l'homme de sensations chez lui avait à peu près épanché toutes les impressions que lui avait causées la vie et qu'il pouvait sentir le besoin d'exprimer. On comprenait qu'il en avait plus ou moins fini avec ces inspirations de jeunesse, dont la source est dans les appétences, les désirs, les espérances, et que l'activité de sa nature s'était en quelque sorte retirée dans son intelligence. Dans la préface du *Dernier des Barons*, le romancier nous expose lui-même « les principes auxquels il s'est efforcé de se conformer dans toutes ses dernières compositions. » Entre les trois voies qui s'ouvrent devant l'écrivain, comme devant le peintre, les voies de l'école intellectuelle, de l'école pittoresque et de l'école familière, c'est pour la première qu'il se décide. L'art auquel il se voue est « l'art italien, qui se propose d'élever et d'émouvoir, qui cherche à peindre dans l'action le jeu des grandes passions comme des mobiles plus subtils de nos actes, dans le repos le reflet de la beauté intellectuelle. » Ce qui le préoccupe plus que jamais, c'est donc l'idéal, la grandeur, et plus que jamais aussi il aspire à toutes les qualités qui procèdent de la réflexion et qui font d'une œuvre une majestueuse unité harmonieusement combinée.

Le Dernier des Barons, qui peut être regardé comme une réalisation fort complète des théories de M. Bulwer sur le roman historique, est une peinture de l'Angleterre durant la période si obscure de la guerre des deux roses. La principale figure du récit est celle de Warwick, le *faiseur de rois*, qui, après avoir placé Édouard d'York sur le trône, se jeta dans le parti de Lancastre, et finit par succomber à la bataille de Barnet. A proprement parler, le sujet du romancier est la chute de la grande féodalité territoriale, le triomphe de la maison d'York et la naissance politique des classes moyennes. M. Bulwer n'est nullement un continuateur de Walter Scott. Sa véritable ambition n'est pas de nous intéresser à un drame *imaginaire* se déroulant à travers les événemens réels du passé. Il tente de ressusciter les grands personnages de l'histoire en leur rendant les mobiles qui ont décidé de leurs actes, et, à côté d'eux, il place d'autres figures symboliques où il incarne les passions et les idées de l'époque. Alwyn l'orfévre, c'est la tendance des communes à s'affranchir et à prendre leur place au soleil. Warner, c'est la science qui s'essaie à découvrir les lois de la nature, et que les masses accusent de sorcellerie, parce qu'elle utilise déjà des forces que l'ignorance du temps n'a pas encore su voir dans la réalité.

Dans la préface du *Dernier des Barons*, M. Bulwer avait annoncé l'intention de ne plus publier de romans. Serment d'écrivain! Cela voulait dire, sans doute, qu'en ce moment le romancier songeait à se faire poète; mais il avait compté sans l'empire des vieilles habitudes,

et, après y avoir cédé une première fois en écrivant *Lucrezia*, il a fait paraître un nouveau roman historique, qui, du reste, pourrait bien être sorti des études où le projet de son poème d'*Arthur* l'avait entraîné.

Comme œuvre d'art, *Harold ou le Dernier des Rois saxons* se rapproche beaucoup du *Dernier des Barons*. Ce n'est donc un roman que par la forme. Au fond, c'est plutôt de l'histoire dramatisée. M. Bulwer s'est appliqué, avec toute la gravité de l'historien, à surprendre, à travers les récits contradictoires des chroniques du temps, l'état réel de l'Angleterre sur la fin de la période anglo-saxonne, et à donner une idée nette, bien que générale, des êtres « humains dont le cerveau s'agitait et dont le cœur battait dans ce royaume des ombres qui s'étend par-delà la conquête normande. » La narration s'ouvre à l'époque de la visite que le duc Guillaume fit à son cousin Édouard-le-Confesseur, c'est-à-dire durant l'exil du puissant comte de Wessex, le bien-aimé des Saxons et l'ennemi des Normands, dont s'entourait le roi, plus qu'à demi Normand lui-même. Le retour du comte, sa réintégration dans ses honneurs et sa mort soudaine à la table d'Édouard forment comme le préambule du drame; puis l'intérêt se concentre autour de Harold, l'héritier du pouvoir de Godwin et le véritable héros du roman. Sa popularité et ses victoires contre les Gallois révoltés, son funeste voyage en Normandie et son élection au trône, son triomphe sur les Norvégiens entraînés par son frère Tostig à envahir l'Angleterre, et enfin sa mort sur le champ de bataille de Hastings, tous ces épisodes d'une vie si éminemment épique passent successivement sous nos yeux, et le romancier se borne à peu près à demander à son imagination les formules magiques qui font revivre les morts.

Non-seulement M. Bulwer, dans *Harold*, a suivi pas à pas l'histoire, mais on retrouve dans son récit les interprétations données par la science et les idées de notre siècle aux monumens de cette époque si défigurée par les chroniqueurs normands; ses vues se rapprochent beaucoup de celles de sir Francis Palsgrave (sauf à l'égard de Harold) et beaucoup aussi de celles de M. Augustin Thierry. C'est pour les vaincus qu'est toute sa sympathie; c'est du côté du roi élu par les *witan* (sages) qu'il place le droit. Cela ne saurait nous étonner. Depuis plusieurs années, la période anglo-saxonne a été solennellement réhabilitée chez nos voisins. L'Angleterre, elle aussi, a subi l'influence du grand mouvement d'où sont sortis le panslavisme, le pangermanisme et le panscandinavisme; et, soit dit en passant, ce n'est pas un symptôme peu significatif que cette tendance de tous les peuples de l'Europe à se reconstituer des nationalités, basées non plus sur leurs croyances religieuses ou sur les droits héréditaires de leurs princes, mais sur leurs origines et leurs traditions comme races distinctes de la grande fa-

mille. Nul ne peut prévoir quel rôle ces idées toutes nouvelles sont appelées à jouer dans le monde. Déjà, en tout cas, elles ont complétement transformé et l'art et la science historique. Pour nous en tenir à M. Bulwer, ce qu'il s'est avant tout appliqué à nous retracer, c'est la physionomie des trois races en présence : c'est le Gallois turbulent, brave, incapable d'apprendre, et se faisant une gloire de l'imprévoyance; le Normand astucieux, élégant, d'un tempérament poétique et religieux, d'une volonté infatigable; le Saxon enfin, plus lourd et moins brillant, estimant plus la richesse que la naissance, et remarquable déjà plutôt par la résignation, par le mâle sentiment du devoir que par la chevaleresque passion de l'honneur.

En terminant sa préface, l'auteur de *Harold* s'exprime ainsi : « Mon but sera atteint, et il le sera seulement, si, après avoir fermé mon livre, le lecteur se trouve avoir acquis de cette époque héroïque une connaissance plus intime et plus claire que ne pourraient lui en donner les récits forcément succincts des historiens. » Ce but, M. Bulwer l'a certainement atteint, et il est à désirer qu'il continue (comme il s'y est presque engagé) à illustrer les premiers âges de l'Angleterre par une série de compositions romanesques. Que l'honneur en revienne quelque peu à notre époque, il n'importe : ce qu'il y a de certain, c'est que son tableau de la conquête normande révèle plus de véritable instinct historique que n'en ont montré la plupart des gros livres du XVIIIe siècle. A l'érudition et à la patience, M. Bulwer joint le talent de tirer parti des moindres données fournies par les vieux auteurs, de mettre en action les passions et les idées que son esprit a pressenties sous les événemens qu'il entreprend de nous retracer. Un des personnages de *Harold*, celui d'Hilda la *vala* (sorcière), est une conception qui n'eût guère pu être imaginée avant Niebuhr. Un romancier du dernier siècle n'eût pas manqué de nous représenter dans Hilda l'imposture exploitant la superstition. Il fût parti de l'idée que les sibylles saxonnes devaient penser et raisonner comme lui, et, pour s'expliquer comment elles avaient pu agir autrement que lui, il n'eût eu d'autre ressource que de les accuser d'une perpétuelle jonglerie. M. Bulwer, au contraire, nous a peint dans la *vata* une imagination folle de croyance et d'exaltation; peut-être même a-t-il voulu symboliser en elle ce don de seconde vue que nous possédons tous par instans, quand toute notre science latente se condense soudain en une intuition qui n'est pas sortie de notre raison. En tout cas, il a cru à la sincérité de Hilda, et de la sorte il a trouvé le secret d'émouvoir. Si le souffle fantastique n'agite pas toujours les paroles de la prophétesse, ses entrées en scène vous envoient généralement à la face le vent de l'inconnu. Comme artiste, M. Bulwer a encore montré d'autres qualités : l'instinct du pittoresque et de la grandeur. La peinture des derniers momens de Godwin et tout le ca-

ractère de Githa, avec son respect à demi superstitieux pour les dernières volontés du mourant, ont surtout quelque chose d'antique et d'étrangement saisissant. La poésie des temps barbares est bien là.

Et cependant, je dois le dire, malgré tous ces mérites, l'œuvre du romancier ne satisfait pas entièrement. Quoique beaucoup plus exempte d'affectation que *le Dernier des Barons*, elle laisse encore trop sentir le talent du machiniste. La majesté y est quelque peu emphatique. Si les pensées sont sérieuses, elles sont trop disposées en vue de l'effet. Peut-être aussi M. Bulwer ne sent-il pas le passé aussi bien qu'il le comprend. Il ne semble pas que ses personnages soient des êtres engendrés tout d'une pièce en lui par les impressions de ses lectures. Plusieurs de ses créations ont dans leurs élémens ces désaccords latens auxquels on reconnaît toujours les combinaisons de l'esprit. Le romancier sans doute met en elles tout ce qu'une étude approfondie peut faire découvrir dans les hommes du passé, il sait reconstruire une époque avec tous les moteurs que les lumières de nos jours et nos progrès dans la science psychologique nous ont permis de concevoir pour nous rendre compte des faits consignés dans les chroniques : il restitue bien les actes, les intrigues, les querelles de partis, et même les instincts du temps; mais le développement intellectuel qu'il donne à ses acteurs n'est pas toujours l'état moral qui a pu produire de tels effets. Pour exceller comme artiste dans le roman historique, il lui manque un élément essentiel, la conviction ou plutôt le sentiment que tout progrès de l'humanité est le résultat d'une longue suite d'efforts, que les hommes du XIe siècle, par exemple, n'avaient pas la même puissance que ceux de notre époque pour formuler des abstractions. Guillaume de Normandie pouvait trouver bon que le clergé sût le latin et ouvrît des écoles; mais il est fort douteux, à mon sens, qu'il eût agi comme il a agi, s'il avait été capable de concevoir l'idée abstraite des *avantages de l'instruction*. Le moyen-âge disparaît encore pour moi quand j'entends le même prince s'écrier dans l'œuvre de M. Bulwer : « L'homme a droit à son amour comme le cerf à sa femelle; celui qui prétend me contester mon amour ne *s'attaque pas en moi au duc, mais à l'être humain.* » Le patriotisme des Anglo-Saxons du romancier est également bien empreint de l'idéalisme moderne; j'en dirai autant de la philosophie d'Harold et surtout de ses amours avec Édith, qui ressemblent tout-à-fait aux passions platoniques de notre siècle. Je ne conteste point qu'un homme ait pu aimer chastement sous le règne d'Édouard-le-Confesseur. Les instincts des fils existaient plus ou moins chez les aïeux, mais les aïeux évidemment les interprétaient d'une autre manière, et, s'ils respectaient une femme aimée, leur respect n'était nullement un sacrifice offert au même idéal dont leurs descendans se sont fait un culte dans leurs amours. Si rares que soient

ces dissonances dans le roman de M. Bulwer, elles suffisent pour que, sans qu'on sache trop pourquoi, les figures évoquées par l'écrivain apparaissent par momens comme des corps habités par des ames qui ne sont pas les leurs. M. Bulwer est possédé aussi d'un besoin trop constant d'idéaliser et de généraliser. Il a peine à se soumettre aux exigences du genre qu'il a adopté. Tout en écrivant un roman historique, c'est-à-dire tout en se proposant d'accentuer dans ses personnages les caractères spéciaux d'une race et d'une époque données, il aspire sans cesse à peindre sous leurs traits l'immuable et l'universel, les grandes lois de la nature humaine de tous les temps et de tous les lieux. C'est là, on le sent, tenter de concilier l'inconciliable. Qu'en résulte-t-il? En voulant faire ressortir l'idée abstraite qu'il cache sous ses conceptions, il se laisse plus d'une fois aller à leur enlever leur individualité. Harold est tour à tour un héros saxon de chair et d'os et la personnification de cette vérité incorporelle que l'homme peut braver la superstition tant que le devoir est sa seule règle, mais qu'il devient son esclave du moment où l'ambition pénètre en lui. Édith aussi perd toute nationalité pour ne plus représenter que l'amour et son influence puissante.

Harold nous montre M. Bulwer se préparant à l'épopée par l'histoire : des tentatives plus anciennes nous l'avaient déjà montré préludant à sa dernière œuvre par la poésie. Dès 1831, l'ambition poétique de M. Bulwer se révélait, et depuis lors, à divers intervalles, il nous a donné sous son nom une traduction en vers des poésies de Schiller, deux drames également en vers, *la Duchesse de La Vallière* et *Richelieu*, plusieurs petits poèmes enfin, *Milton*, *O'Neill ou l'Insurgé*, et *les Jumeaux siamois*. Le dernier comme le plus important de ces essais poétiques est une agréable rapsodie qui rappelle assez le genre des satires de Thomas Moore, le *Fudge Family*, par exemple. Ainsi que le titre l'indique, il y est question des jumeaux siamois, de leur voyage en Europe, de leurs amours et de mille autres choses. A propos de Siam comme à propos de Londres, le poète se permet maintes critiques, maintes plaisanteries, sur la politique, les sectes religieuses, l'aristocratie, que sais-je? Souvent il a de l'esprit, c'est-à-dire une manière vive et preste de tourner des jugemens assez superficiels, et à travers ses saillies de gaieté sont semés des élans poétiques, des rêveries et des épisodes de sentiment où reparaît l'auteur de *Pelham* avec son imagination et sa philosophie lyrique. Somme toute, le poème a de l'entrain et plaît. En général, nulle poésie peut-être ne va mieux à M. Bulwer que la poésie bernesque, gaie ou moqueuse. — Comme il nous l'a dit, il est bien de l'école intellectuelle. Un je ne sais quoi de légèrement dédaigneux suffirait pour nous désigner en lui une de ces natures qui sont plus portées à juger qu'à sentir, qui tirent leur

inspiration du besoin de dire comment les choses de ce monde diffèrent de leur idéal plutôt que du besoin d'exprimer les sensations qu'elles leur causent. Imaginer des types de perfection et tour à tour les glorifier, puis faire le procès de la réalité en la comparant à ces beaux rêves, telle est la double tendance de M. Bulwer. Ces deux faces de son individualité littéraire se montrent surtout fort nettement dans une autre composition poétique qu'il s'est plu d'abord à envelopper du plus strict incognito; je veux parler du *Nouveau Timon* (*the New Timon, a romance of London*), qui parut sans nom d'auteur et dont la réputation est venue jusqu'en France (1). Lors de la publication du *Nouveau Timon*, plusieurs critiques s'étaient accordés à l'attribuer à M. Bulwer; M. Bulwer répondit alors par un démenti. Maintenant la négation se change en affirmation. Sur le frontispice de son *Roi Arthur*, il s'intitule lui-même auteur du *Nouveau Timon*. Quant aux motifs de ses variations, il les explique ainsi : en entrant dans une voie nouvelle, il a cru bon de se placer en dehors des approbations et des critiques *à priori*, afin d'être mieux à même de juger de la réussite ou de l'insuccès de sa tentative. Tout ceci, à mon sens, signifie surtout que M. Bulwer songeait à son grand poème et qu'il voulait sonder d'avance le terrain. *Le Nouveau Timon* était le précurseur du *Roi Arthur*.

Le roi Arthur dont il s'agit est le même prince breton tant chanté par les poètes anglo-normands et français, cet Arthus à demi fabuleux devenu, du XIe au XIIIe siècle, le centre, j'allais dire le soleil de tout un cycle de romans de geste. Ce que l'histoire ou plutôt la tradition nous apprend de moins incertain sur son compte, c'est qu'il vécut au commencement du VIe siècle, qu'il combattit pour l'indépendance de la Cambrie bretonne et chrétienne, et qu'il arrêta pour quelques années les envahissemens des populations saxonnes et païennes. Fort heureusement nous n'avons à entrer ici dans aucune discussion historique sur l'authenticité de ses douze victoires : M. Bulwer nous en dispense en nous déclarant que son héros n'est pas l'Arthur de l'histoire, mais celui des poètes. Le mètre qu'il a adopté laisse assez deviner, du reste, ses intentions à cet égard. M. Bulwer a écrit en stances symétriques, à la manière de Spencer, de l'Arioste et du Tasse; il déclare même formellement qu'il a pris ces trois maîtres pour modèles. Ainsi il est bien entendu qu'il a voulu traiter le cycle d'Arthur comme Boïardo et l'Arioste avaient traité celui de Charlemagne. Conclure de là qu'il se soit complétement emprisonné dans les traditions des anciens poètes chevaleresques de l'Italie, ce serait aller trop loin cependant. On n'échappe pas ainsi à la science de son temps. Tout en entourant son héros de paladins et en donnant aux Bretons les mœurs féodales d'usage, il a

(1) Voyez, sur *le Nouveau Timon*, la *Revue* du 1er juin 1846.

cherché, jusqu'à un certain point, à caractériser la physionomie des Saxons en regard de celle de leurs adversaires *cymris*. Sans puiser son merveilleux dans la mythologie trop peu connue du Nord, il ne s'est pas refusé à lui emprunter plus d'un prétexte de tableau comme plus d'une image; enfin, une de ses principales ambitions a été de jeter sur le fond de ses peintures « non plus les couleurs du Midi ou de l'Ouest, mais celles du Nord, du berceau de la chevalerie, avec ses mers polaires, ses merveilles naturelles, ses sauvages légendes et ses restes antédiluviens. » Il n'est pas moins certain que le monde où M. Bulwer entend nous conduire est situé fort loin de la vérité historique, fort loin même de la terre que nous habitons. Qu'on en juge.

Au début du poème, Arthur, entouré de ses paladins, célèbre le printemps dans la vallée de Carduel et murmure nonchalamment ses vœux de jeune homme : « Les sages, dit-il, nous répètent que l'homme est inconstant,...... et pourtant il me semble que, comme cette douce journée d'été, je laisserais volontiers toutes mes heures s'écouler au milieu des fleurs et des parfums. C'est le temps et non l'homme qui change. » Tout à coup une forme surnaturelle se dresse devant le royal rêveur (le poète nous apprend plus tard que c'est l'image de sa conscience), et elle l'entraîne dans une forêt voisine, au bord d'une mare noire et stagnante, sur laquelle Arthur aperçoit des hordes d'ombres saxonnes envahissant peu à peu les montagnes des Cymris. Le jeune prince raconte sa vision au sage Merlin, qui lui fait connaître l'arrêt de la destinée : il doit retourner au labeur, « le premier et le plus noble patrimoine de l'homme; » et Carduel ne sera sauvé que s'il parvient à conquérir trois talismans : un glaive de diamant, gardé par des génies au fond d'un lac; le bouclier de Thor, sur lequel veille un nain farouche, habitant des entrailles de la terre, et enfin une enfant aux doux yeux, l'épouse promise, que le jeune roi doit trouver endormie devant les portes de fer de la mort. Le sujet du poème est ainsi indiqué. Les merveilleux voyages d'Arthur à travers toutes les provinces du royaume de l'impossible forment la principale partie du récit. Le héros breton ne s'arrête guère dans le domaine des réalités que pour passer quelques jours à la cour de Ludovick, roi des Vandales (lisez Louis-Philippe, roi des Français, car, un peu à la manière de M. Disraëli, M. Bulwer nous retrace une sorte de tableau satirique des derniers événemens de notre histoire); puis ses épreuves commencent dans une vallée fortunée, ceinte de toutes parts d'inaccessibles rochers et habitée par un clan d'anciens Étrusques qui ne soupçonnent pas même l'existence du reste de l'univers. Les périls qui l'attendent dans cet Eldorado sont aussi charmans que les fleurs de ses jardins : ce sont les yeux d'Églé, la fille du dernier prince de la colonie étrusque et l'unique rejeton de la race royale; d'Églé, qui l'aime bientôt de toute son

ame et avec laquelle il est convié à passer sa vie dans la vallée fortunée. Arthur est bien près d'oublier le monde et ses rudes devoirs; toutefois l'honneur l'emporte à la fin, et il se décide à partir.

Victorieux dans cette première épreuve, dont il ne sort cependant qu'à demi mort, le roi paladin accomplit tour à tour ses douze travaux en dépit de tous les esprits qui peuplent les eaux et les abîmes de la terre, le vide du néant et l'empire de l'allégorie. Pour s'emparer du glaive de diamant, il faut qu'il suive la dame du lac au fond de sa demeure humide, qu'il résiste à la tentation de cueillir les fruits d'or de l'ambition, et que, dans la grotte de rubis où trônent les princes du temps, il choisisse, entre trois avenirs déroulés devant lui, le sort du héros qui meurt pour tous, et qui, par sa mort, engendre toute une postérité héroïque. Du sein des eaux, nous sommes transportés au milieu des glaces du pôle. L'épisode du bouclier de Thor est comme la descente aux enfers du prince breton. Arthur pénètre au fond du cratère d'un volcan tout peuplé des plus terribles génies de la mythologie scandinave et des cadavres géans des monstres antédiluviens. Ce n'est plus l'ambition et l'orgueil qu'il a à affronter, c'est la terreur : le bouclier qu'il cherche est caché par-delà les siècles morts, derrière les rideaux qui enveloppent la couche du roi-démon de la guerre. Comment le jeune prince triomphe-t-il de tous les redoutables habitans de l'abîme, de ses iguanodons et de ses mastodontes, des Trolls qui façonnent les tremblemens de terre et des farouches Valkyries, pourvoyeuses de la mort, de Thor enfin et de tous les Titans contemporains de Tubal? Le poète ne le dit pas, et nul ne doit jamais le savoir. Au moment où Arthur porte la main sur la couche du dieu de la guerre, un bruit formidable se fait entendre, et près du cratère du volcan les compagnons du héros retrouvent son corps inanimé qu'ont vomi les forces souterraines.

La dernière épreuve du jeune roi a pour théâtre un antique tombeau où il s'est endormi. En s'éveillant, il voit se déchirer le voile qui sépare le présent de l'éternel. Le temps, l'espace et la matière s'anéantissent pour lui; il est en face « de l'impalpable partout, » de la zone du vide, qui n'est qu'un passage entre l'existence qui finit et la renaissance. Un instant, il a frissonné au souffle de la mort; mais, en levant les yeux sur l'image de sa conscience qui lui apparaît toute rayonnante, il sent soudain se dissiper ses terreurs. Alors le charme s'évanouit. Le mortel se retrouve sur la terre, et devant lui il aperçoit une vierge endormie; c'est l'épouse promise, qui n'est autre que Geneviève (la Ginèvre des romans de geste), la fille du roi des Saxons Merciens qui assiégent Carduel. Une fois maître des trois talismans, Arthur n'a plus à craindre la destinée. Sur tous les points, les Bretons remportent la victoire, et le

jeune roi, pour prix de la paix qu'il offre au chef de ses ennemis, ne lui demande que la main de Geneviève.

Tel est le canevas du poème, telle est du moins la substance des principaux incidens qui sont comme le grand courant de la narration, car le drame proprement dit y tient beaucoup de place. Usant de son privilége de poète, M. Bulwer nous enlève souvent à la société des génies pour nous déposer au milieu des chefs bretons qui délibèrent ou des prêtres saxons qui réclament pour Odin des victimes humaines. Il nous peint le désespoir des Cymris réduits à la famine, les feux allumés sur les montagnes pour servir de signaux, le dévouement du barde qui, sans armes, se jette au milieu des ennemis en chantant que là où il tombera, les envahisseurs ne poseront jamais un pied vainqueur. Tous ces tableaux réels, sur lesquels je n'ai pu m'arrêter, sont loin d'être la partie la plus faible de l'œuvre de M. Bulwer; j'en dirai autant des aventures du pauvre Gawaine, auquel un malin corbeau joue de fort vilains tours assurément, car, toujours victime des malices de ce démon emplumé, l'infortuné chevalier est condamné à épouser une redoutable virago, et finit par être transformé en prince esquimau, après avoir failli être rôti symboliquement en l'honneur de Freya. Cette joyeuse odyssée forme la partie comique du poème, le fabliau que M. Bulwer a voulu placer à côté du roman de geste pour représenter toute la poésie du moyen-âge.

Dans son ensemble toutefois, *le Roi Arthur* est avant tout une légende merveilleuse, et, au premier abord, on pourrait même le prendre pour un conte de fées. On le pense bien cependant, un homme sérieux ne saurait avoir écrit deux volumes de vers uniquement pour rimer un caprice d'imagination. Les poètes demandent à être examinés avec attention. Les uns cachent de graves pensées sous le désordre apparent de leurs rêves; les autres s'en vont à l'aventure, à travers les champs de la fantaisie, pour chanter chemin faisant, à propos d'un nuage ou d'une fleur imaginaire, des refrains où ils jettent les sensations que leur a causées la vie. C'est une douce chose certainement que de reconnaître dans leur voix l'écho de ses propres impressions, à une condition cependant, c'est qu'on les retrouve enveloppées de mélodie. Cette condition, M. Bulwer ne l'a pas toujours remplie. Comme versificateur, il blesse bien souvent l'oreille, et bien souvent aussi les nécessités du mètre l'entraînent à délayer son style en épithètes et en membres de phrases inutiles. Nous n'insisterons pas toutefois sur ces défauts de forme, et nous chercherons à pénétrer jusqu'à l'essence même de son œuvre.

Comme nous l'avons vu, M. Bulwer a voulu ériger son monument poétique à un moment où l'intelligence avait décidément pris le dessus

en lui sur les facultés sensitives. Cela se trahit à chaque ligne tombée de sa plume. Pour tous ceux qui considèrent surtout le poète comme le chantre des inexplicables frémissemens que la nature peut éveiller en nous, je doute fort que l'épopée d'*Arthur* soit bien sympathique. M. Bulwer ne me semble pas être un de ces trouveurs qui révèlent aux hommes une nouvelle manière de sentir et d'aimer la réalité, qui créent en quelque sorte un nouveau sens en découvrant dans les choses la puissance d'ébranler des fibres jusque-là silencieuses. Bien plus, il est rare qu'il exprime des impressions, neuves ou déjà exprimées par d'autres. D'ordinaire, il est métaphysique. Bien que l'on rencontre chez lui plus d'une image qui prend la réalité sur le fait, le plus souvent ses métaphores sont vagues; les traits saillans des objets aiment à s'y noyer dans une sorte de brume intellectuelle, et les contours incertains de l'empreinte attestent clairement l'écrivain qui définit plutôt qu'il ne traduit des émotions. Presque toujours il compare le réel à l'abstrait. Il dira par exemple : « A travers le sang et la fumée brillait le bouclier d'argent clair comme l'aurore de la liberté sortant des batailles. » Ses rapprochemens, il est vrai, sont généralement ingénieux, ils supposent souvent beaucoup d'intelligence, mais ce sont des jeux d'esprit. Ils ne lui servent pas à peindre des rapports et des harmonies qui l'aient réellement frappé, arrêté au passage. La comparaison telle qu'il l'a comprise n'est qu'un ornement de parti pris. De même que ses images, ses tableaux semblent être un moyen plutôt qu'un but; ils ne sont pas ce que l'auteur avait besoin de dire, ils sont seulement les conséquences d'un plan systématique.

Quel est donc le but, quel est le thème dont les peintures du poète peuvent être considérées comme les variations? Tout d'abord il est évident que le héros au sabre de diamant a été, dans la pensée de M. Bulwer, l'emblème de l'influence qu'un passé héroïque peut exercer sur l'avenir. Arthur, c'est la noblesse des pères qui oblige leurs fils : c'est la mystérieuse source de ces souvenirs, de ces instincts nationaux et héréditaires que l'on respire dans l'air, qui ne sont ni des calculs intéressés ni des idées réfléchies, et qui font la grandeur des nations, comme la croyance en l'éternité de Rome a donné aux Romains l'empire du monde. En dehors de cette pensée générale, qui a probablement déterminé M. Bulwer à faire d'Arthur le sujet d'un poème, il est facile d'entrevoir d'autres intentions philosophiques sous chacune des parties de son récit. La fête du printemps, la vallée heureuse, la dame du lac, sont autant de phases de l'histoire de la vie. Le jeune roi demandant au ciel que ses heures puissent s'écouler au milieu des fleurs, c'est la sensuelle indolence de la jeunesse et sa soif de bonheur; mais la conscience (plus souvent peut-être le besoin d'exercer ses facultés) vient arracher l'adolescence à ses premiers rêves : celle-ci part pour se me-

surer avec la vie; après avoir oublié le monde dans la vallée fortunée, l'idéal domaine de l'amour, elle en sort toute meurtrie par le temple de la mort. La feuille amère qu'Arthur doit avoir mâchée pour acquérir le don d'apercevoir la dame du lac signifie sans doute qu'il faut s'être heurté contre la nécessité pour apprendre à renier l'hérésie du désir et les exigences du cœur. Au lendemain de l'amour, de la poursuite de l'impossible, quand la volonté se réveille pour chercher un nouveau but à la vie, c'est l'ambition qu'elle rencontre. Les épreuves de l'homme commencent alors. S'il choisit la voie de l'égoïsme, le talisman des forts ne lui appartiendra jamais. On ne devient ni un génie ni un héros en donnant pour unique but à ses efforts le succès ou l'admiration des hommes. Celui-là seul qui estime l'honneur plus que la renommée fait de la « renommée son esclave, et non sa dominatrice. »

Jusque-là le sens symbolique est clair. L'épisode du bouclier de Thor, quoique moins explicite, laisse encore assez deviner l'intention philosophique du poète. Il ne s'agit plus maintenant d'idées générales sur la vie, mais sur l'humanité. Arthur a conquis le glaive de diamant, les Bretons ont un chef à la hauteur de sa tâche; cela ne suffit pas : si l'énergie individuelle, l'épée d'un héros ou l'intelligence d'un législateur, peuvent affranchir les nations, ce n'est qu'à la condition de trouver en elles les élémens de toute indépendance. On ne saurait décréter ni improviser la liberté pour un peuple, pas plus qu'on ne saurait décréter pour lui l'activité et la prévoyance. La liberté ne peut être que la conséquence des facultés déjà développées dans ce peuple. Elle ne peut sortir que de son passé, elle ne peut naître que de la patience, du travail, de l'énergie et de la réflexion, qui sont les enfans de l'hiver. Le poète le dit lui-même : « Telle est la liberté, ô esclave qui désires être libre. Ses efforts réels pour s'enfanter, l'histoire ne les a jamais racontés. Telle qu'elle a été sera l'apocalypse des nations. C'est du fond des tombeaux, des os primordiaux de la terre, que la force patiente doit extraire le bouclier protecteur. A quoi les Bretons ont-ils dû leur liberté? Ce n'est pas à des trônes renversés ni à des lois de parchemin. La charte d'émancipation date des tentes scythiques et de l'acier des lances normandes. Veux-tu savoir jusqu'où elle remonte? Compte les années par milliers. »

Quant à ce royaume du vide qui s'étend devant les portes de fer, je dois avouer qu'il est quelque peu, pour moi comme pour Arthur, la région de l'impalpable. C'est sans doute un fort bel emblème que ce nuage immense au-dessus duquel Arthur entrevoit le vaste front immuablement serein du Destin-Nature, « qui de ses mains invisibles façonne incessamment avec le néant de la mort les multiples pompes de la vie, reprend la matière d'où l'esprit a fui, soumet à des lois les élémens en lutte, et fait entrer chaque atome coordonné dans des formes

nouvelles. » En nous représentant sous cette figure la nécessité providentielle et les lois naturelles de l'univers, cette fatalité qui est dans l'homme autant que hors de lui, M. Bulwer a ingénieusement symbolisé les plus hautes conceptions de la raison moderne. Mais que signifient l'apparition de Caradoc, et celle de la conscience du jeune roi, et cette épouse promise qu'il doit rencontrer sur le seuil du néant? Dans son ensemble, l'épisode du tombeau voudrait-il dire que c'est le mépris de la mort qui fait le héros, l'homme fort doué du privilége d'immortalité; qu'en tenant toujours les yeux fixés sur sa conscience, on apprend à nier le néant, à regarder la mort comme un vain mot, et qu'armé de cette conviction on conquiert la puissance (représentée par Geneviève) d'engendrer des actes dont l'influence s'exercera jusqu'à la fin des temps sur le monde? Ce n'est là qu'une hypothèse que je hasarde, et j'en pourrais imaginer plus d'une autre tout aussi probable; cela seul ne condamne-t-il pas le symbolisme du poète? Bien plus, cela n'accuse-t-il pas quelque peu de puérilité cet art allégorique qui se donne pour but de déguiser des pensées? M. Bulwer a voulu reproduire le spiritualisme des légendes et de la mythologie du Nord. Je crains bien qu'il n'ait reproduit que l'idéalisme de ces longs poèmes allégoriques qu'on pourrait appeler le bel esprit du moyen-âge. Avec leur tempérament observateur, les races septentrionales ont toujours été sous le coup des forces mystérieuses du grand tout, et naturellement leurs sensations ont cherché à se revêtir de formes sensibles; mais, de même qu'il y a des allégories qui sont la traduction la plus sincère d'une impression, il y en a d'autres qui sont seulement des paraphrases sous lesquelles des idées jouent pour ainsi dire au jeu de l'imagination.

Il suffit, je crois, d'avoir dégagé de ses voiles le sens caché du *Roi Arthur* pour montrer que c'est précisément la conception métaphysique qui a été le point de départ de l'écrivain. L'idée a suggéré les incidens, et les détails n'ont été que des conséquences logiquement déduites de la pensée première. Voilà donc où en arrive M. Bulwer. La poésie n'est pour lui qu'un moyen d'énoncer des jugemens, de dire ce que la prose dit sans détours, mais de le dire autrement, d'orner, en un mot, des conceptions. Ses derniers romans nous l'avaient montré cédant de plus en plus au besoin de généraliser, de personnifier ses théories sur l'humanité pour les faire vivre de leur vie abstraite au milieu des figures plus réelles et plus caractérisées où se résumaient les traits aperçus par lui dans telles ou telles individualités. Maintenant il ne se contente plus de quelques types symboliques, il écrit tout un long poème pour ne mettre en scène que des abstractions. C'est là seulement, si l'on veut, une exagération accidentelle de ses tendances; mais l'exagération même ne sert qu'à nous mieux donner la clé de tout son talent, de tout son passé littéraire. Que M. Bulwer aime Pope

et Dryden, nous n'avons plus à nous en étonner; qu'il se soit raillé de Keats et de Wordsworth, rien de plus aisé à comprendre. « Même dans un chant d'amour, s'écrie l'auteur du *Nouveau Timon*, l'homme doit écrire pour des hommes. Loin de moi les notes empruntées, les roucoulemens à la mode, plus puérils que Wordsworth, plus brillantés que Keats; loin de moi les pots-pourris pastoraux qui font tinter aux oreilles assoupies des airs tennysonniens (1). » Une pareille critique est bien absolue. En la lançant, il est clair pour moi que M. Bulwer a été sincère : je doute qu'il ait été fort prudent. Il ne faut pas l'oublier, le monde réel ne se compose pas seulement de ce que l'esprit peut y avoir perçu et compris. Une femme aimée n'est pas tout entière dans ses contours, sa couleur et son poids; c'est bien aussi un élément authentique, une partie positive de son être, que le *je ne sais quoi* qui fascine et trouble celui qui l'aime. M. Bulwer ne s'est pas assez souvenu de cette vérité. Présentée sous une autre forme, sa boutade signifie simplement qu'il n'a pas éprouvé ce que Wordsworth, Keats et Tennyson ont exprimé; que, *pour lui*, n'existent pas les électricités et les invisibles agens capables de produire chez certaines organisations les sensations particulières dont se sont inspirés ces trois poètes. De la sorte il nous a lui-même fait toucher du doigt les limites de son individualité poétique. Nous savons pourquoi sa manière de sentir la nature est rarement neuve : c'est qu'il est abstrait et systématique comme on ne l'est guère d'ordinaire que dans le Midi; c'est qu'il est de ceux qui marchent enveloppés des idées qu'ils se font des choses et qui emploient leur activité à combiner ces conceptions de mille manières et à en déduire les conséquences, au lieu de l'employer à observer les choses elles-mêmes, à entrer en contact direct avec elles. Il peut avoir et il a eu en effet sa valeur à lui, son genre spécial d'originalité; mais ses mérites n'ont rien de commun avec ceux du poète instinctif, de ce naïf observateur qui sans cesse déchire le voile des apparences sous lesquelles sa raison est habituée à se représenter l'univers, et qui, en se mettant ainsi en rapport immédiat avec la réalité même, acquiert parfois le don d'exprimer ce que toute idée nouvelle ne fait jamais qu'interpréter : des impressions jusque-là inobservées et inexpliquées, des influences exercées par des propriétés naturelles encore indéfinies et indéfinissables pour la science.

Ce n'est pas à dire cependant que M. Bulwer n'ait pas, lui aussi, des cordes sonores qui envoient des vibrations émues plutôt que des pensées. Chose à noter, il possède précisément cette espèce d'enthousiasme qui distingue presque toujours les organisations où domine la faculté

(1) Alfred Tennyson; voyez, sur ce poète, l'article de M. Forgues dans la *Revue* du 1er mai 1847.

raisonneuse, et qu'avaient à un si haut point tous nos radicaux et nos idéologues du XVIIIe siècle. Il a le culte de l'homme : il croirait volontiers que la raison humaine est plus maîtresse que Dieu des destinées du monde. Chez lui seulement, ce n'est pas l'humanité en général qui est l'objet de cette admiration un peu présomptueuse. Ce qu'il glorifie et ce qui lui inspire une vénération permanente, c'est la supériorité individuelle, la grandeur de l'espèce humaine dans le héros, le conducteur d'hommes. Chaque fois qu'il évoque l'idée de cette aristocratie spirituelle, — chaque fois qu'il parle de Merlin ou de Caradoc, la pensée et la poésie qui veillent sur un peuple, — son style prend une franchise et une animation inaccoutumées. Plus de froides combinaisons de mots, plus de souci de toilette. Du fond de son être jaillit une émotion qui tire au plus court et veut s'exprimer tout entière. Le Nord et ses mers de glace lui ont aussi inspiré des vers tout palpitans. Il a été fier de ses ancêtres, les rois de la mer, et il a trouvé spontanément des images vivantes pour nous peindre cette impitoyable nature qui a enseigné à sa race l'indomptable énergie d'une volonté patiente. Enfin, quand il abandonne l'allégorie, il est souvent pittoresque comme aux meilleurs endroits de ses romans; il sait répandre dans ses tableaux ce quelque chose d'indéfinissable qui fait qu'un homme impose par sa majesté, ou qu'un site inspire un effroi superstitieux avant qu'on ait eu le temps de se demander pourquoi. En général toutefois, c'est dans l'imagination qu'est sa force. Si, en sa qualité d'idéaliste, il songe beaucoup plus à décider comment devraient être coordonnés les élémens qui figurent dans son idée de l'univers qu'à examiner, suivant le mot de Shakspeare, *s'il n'y a pas plus de choses dans l'univers que ne le pensent les savans*, au moins a-t-il, ce qui est la qualité de l'idéalisme, une grande puissance d'invention. C'est pour lui un jeu de rivaliser avec les rêves, de désagréger la création et de reconstruire avec ses débris des mondes nouveaux que nul n'a ni vus ni soupçonnés. Est-il besoin de dire que ces royaumes imaginaires sont profondément empreints de sa personnalité? On y voit passer des ombres héroïques, et la nature y prend des proportions colossales. Par malheur, l'effet est toujours un peu théâtral. Dans les rêves de M. Bulwer, l'instinct qui refait à son gré l'œuvre de Dieu est toujours celui qui domine chez les poètes du Midi : l'amour de la simplification grandiose, de l'abstraction qui résume à grands traits, isole certains aspects, certaines forces ou certaines qualités de la nature en supprimant toutes les autres propriétés qui les limitent dans la réalité, et de la sorte les amplifie sous le regard jusqu'à remplir l'infini. La grandeur est obtenue ainsi par une violation de la loi naturelle qui veut que sur cette terre tout soit complexe et mélangé. A l'égard du monde moral, même système qu'à l'égard du monde physique. Comme il nous peint le type absolu de *l'horreur* ou de *la*

grace dans ses paysages, il nous peindra dans ses héros le type absolu de la vertu ou de l'intelligence, abstraction faite des mille élémens qui, dans l'être le plus vertueux ou le plus intelligent, se combinent avec sa qualité principale. — Du même coup, il s'efforcera de caractériser toute une classe d'hommes, toute une race, toute l'humanité; dans un seul jugement, il cherchera à condenser toute l'histoire et toute la philosophie. Sous ce rapport encore, il rappelle beaucoup le ton sentencieux de nos écrivains du dernier siècle et les axiomes ronflans des *montagnards* de tous les temps. Son style est tout-à-fait en harmonie avec cette prédilection pour les grandes généralisations. Il évite le mot propre et précis, tout ce qui accentuerait trop, tout ce qui mettrait sous nos yeux un objet dans ce qu'il a de particulier à lui seul, un sentiment dans ce qui en fait l'impression d'un homme et non d'un autre. Avec lui, en un mot, on n'est plus sur la terre, on n'est plus entouré de réalités. Le spécial et l'individuel sont anéantis; il ne reste devant l'esprit que les modèles généraux, les prototypes imaginaires des variétés individuelles.

De tout cela, que conclure? Que M. Bulwer est un poète de l'école classique. Si modernes que soient les matériaux de son poème et même de ses pensées, sa manière de les mettre en œuvre, sa poétique surtout, sont fort analogues au système de composition des Latins dans l'antiquité, des Français et des Italiens depuis la renaissance. L'art vers lequel il incline n'est nullement cet art naïf qui, de tout temps, a attiré les races germaniques, et qui n'est que l'expression sincère et fortement précisée des impressions et des conceptions de l'homme individuel. Loin de là, sa pente l'entraîne vers cet autre art, essentiellement systématique et habile, qui consiste à embellir le vrai (c'est-à-dire les idées que l'esprit s'en forme), à satisfaire, sans le fatiguer, le jugement en ne représentant que les élémens qu'il est habitué à percevoir dans les choses, mais à les grouper et à les disposer suivant d'autres lois que celles de la nature. Lui aussi, comme s'il avait du sang gallo-romain dans les veines, il trouve un charme secret à protester contre la réalité en cherchant à faire mieux qu'elle. Somme toute, il a beaucoup d'analogie avec Chateaubriand. Pour lui, le beau est toujours l'idéal, le doux mensonge, comme le grand style est toujours la diction d'apparat, le langage solennel, *l'expression* qui *n'exprime* pas seulement ce que l'on veut dire, qui traduit en même temps le désir de bien dire et le talent de dire autrement que tous ce que tous ont pu penser.

Cette poésie est-elle bien celle de l'avenir? Je ne le crois pas, et il me semble en tout cas que les symboles et la fable que M. Bulwer a voulu donner pour parure à la philosophie de nos jours n'étaient nullement faits pour lui servir de vêtement. Son poème, nous dit-il, a été

conçu il y a vingt ans, c'est-à-dire à l'époque du mouvement romantique. On était alors au plus fort de la réhabilitation du moyen-âge. A force de généraliser, de fixer la valeur absolue des choses, de décréter ce qui était le beau pour tous, le juste pour tous, le raisonnable pour tous, en un mot ce que tous devaient voir, penser et sentir, le XVIIIe siècle avait si bien réduit les individus à être uniquement des hommes en général, que c'était de toutes parts une véritable fureur pour échapper à ses axiomes et protester contre ses règles générales. En Allemagne, en Angleterre, en France, toutes les voix s'écriaient: Non, nous ne sommes pas seulement des hommes, nous sommes des Allemands, des Français, des Anglais, des chrétiens et des hommes du XIXe siècle. L'école historique de Savigny, les romans et les poèmes de Walter Scott et de Southey, les travaux de Niebuhr et de MM. Guizot et Thierry, furent autant de symptômes de cette réaction. Les historiens revinrent aux sources originales, et s'appliquèrent à faire ressortir dans les actes des anciennes générations les preuves et les manifestations de tout un système d'idées, d'instincts et de sentimens qui n'avaient rien de commun avec la raison de l'homme-type décrété tout d'une pièce. De son côté, la poésie se plut à prendre pour héros des Goths et des Vandales, à exhumer la littérature sanscrite, les *Niebelungen*, l'art du moyen-âge, comme autant de pièces justificatives contre les systèmes du XVIIIe siècle. Ce fut là une révolution fort sérieuse, beaucoup plus sérieuse qu'on ne l'a cru peut-être. Pour ma part, je serais tenté d'y voir un fait historique presque aussi important que le protestantisme. Le rationalisme de l'antiquité romaine, remis en honneur par la renaissance, venait de donner sa mesure, et l'Europe le traînait sur la claie. C'était le monde moderne qui, une fois encore, changeait de voie et reniait ses systèmes. Malheureusement, s'il devait sortir de ce mouvement des résultats sérieux, il en sortit aussi bien des enfantillages. Le moyen-âge devint une mode; on s'en fit des joujoux, surtout en Allemagne. Avec Tieck et Owerbeck, la littérature et la peinture rivalisèrent d'affectation pour imiter la gaucherie des maîtres primitifs, pour calquer, dans les vieilles légendes et les vieux tableaux, tout ce qu'ils avaient de plus suranné et de plus contraire au développement moderne. Bref, l'Allemagne se laissa égarer par sa gallophobie. Parce que l'ascétisme du moyen-âge, c'est-à-dire le catholicisme germanisé par les barbares, se rapprochait plus de sa manière de sentir que la philosophie et l'art classiques avec leur plan géométrique de l'univers, elle s'imagina qu'elle était mystique et féodale à la manière du XIIIe siècle, à peu près comme les premiers écrivains de la restauration se crurent, en France, d'ardens catholiques par haine pour les doctrines de la révolution.

Que le poème d'*Arthur* ait été inspiré par ce qu'il y avait de moins

viable dans cette réaction, cela me paraît évident. Si au moins il avait paru au moment de la fièvre générale, il aurait eu, jusqu'à un certain point, sa raison d'être, et il y eût probablement beaucoup gagné, car à cette époque les enthousiasmes du jour auraient dominé plus complétement le poète; son esprit se fût fait naïf aussi bien et en même temps que son imagination, et de la sorte la création de M. Bulwer aurait formé un tout homogène. Depuis lors, bien des années se sont écoulées : l'intelligence de l'écrivain a subi l'empire des circonstances; elle s'est laissé aller à de nouveaux sujets de réflexion. De sa conception première, M. Bulwer n'a guère conservé qu'une fable chevaleresque, et il se trouve qu'il a enveloppé les tristesses du XIXe siècle dans les rêveries et les badinages du moyen-âge. Cet antagonisme entre sa philosophie et ses symboles l'a forcément précipité dans tous les défauts du pastiche. Son héros a toute la raison de notre temps, et il se meut sans la moindre surprise au milieu d'un monde fantastique qui ne représente nullement les idées qu'un pareil homme eût pu se faire de la nature. Merlin n'est plus le sorcier du moyen-âge en rapport avec les esprits de ténèbres : c'est le sage vieillard, le voyant, l'emblème de la pensée, qui découvre les secrets impénétrables à l'œil du vulgaire, et cependant il invoque les génies et donne aux paladins d'Arthur des bagues et des anneaux enchantés pour leur servir de guide. Chaque personnage du poème semble ainsi un assemblage de fragmens empruntés à des êtres différens; ses actes ne sont pas la mise en œuvre de ses conceptions; ses instincts ne sont pas l'effet produit sur lui par les choses avec lesquelles il a commerce. L'écrivain lui-même, tel qu'il se reflète dans sa composition, ne semble pas être un seul homme. En le lisant, on est mal à l'aise, comme devant une grave intelligence qui déroge ou devant une gaieté qui ne sait pas être gaie. A chaque instant, on serait tenté de lui dire : Vous avez des pensées qui méritent d'être écoutées; prenez donc un langage sérieux pour exprimer des réflexions que les esprits sérieux peuvent seuls comprendre.

Étrange anomalie! à l'époque de la révolution romantique, comme en 1848, l'Angleterre seule, en Europe, paraît avoir conservé son sang-froid, et c'est en Angleterre qu'un homme de talent vient aujourd'hui sacrifier à des illusions dès long-temps oubliées, lorsque les esprits ont eu partout le temps de se calmer, lorsque, dans son pays surtout, ils sont plus que jamais entraînés vers de nouvelles régions. Dès le principe, je le répète, la question ne fut nulle part mieux posée que chez nos voisins. Bien que Walpole, Percy et Macpherson eussent des premiers tenté la réhabilitation du passé, le romantisme, sur le sol britannique, ne perdit jamais de vue son but pratique et positif. Tandis que l'Allemagne ne s'émancipait des règles classiques que pour s'asservir aux formes du moyen-âge, tandis que la France se passionnait

pour une croisade dirigée, après tout, contre elle, l'Angleterre se borna à réclamer la liberté du sens propre contre l'absolutisme de la raison commune. Dans la lutte qui s'engagea chez elle, il n'y eut en présence que le passé et l'avenir :—d'un côté, le XVIIIe siècle avec son radicalisme, son art classique, son culte des idées et des principes, en un mot le vieil idéalisme qui prétendait immobiliser les conceptions de l'intelligence, c'est-à-dire proscrire à la fois le progrès et l'originalité individuelle en définissant tout ce qu'il voyait dans l'univers et en disant : C'est là tout;—de l'autre côté, l'esprit nouveau, l'esprit de découverte et d'expérimentation, l'individualisme réclamant pour chacun le droit de voir par lui-même, d'avoir son goût à lui, de tirer ses idées de ses perceptions et d'aimer ce qui lui plaisait. Byron était alors dans sa gloire. On sait déjà qu'on s'était laissé éblouir par son talent. On a cru qu'il représentait l'avenir, et il n'était qu'un prolongement du passé, l'agonie plutôt de l'ancien rationalisme, qui ne croyait plus à ses premières illusions, mais qui ne pouvait encore les oublier ni se résigner à accepter la réalité telle qu'elle était. Maintenant il n'est plus guère possible d'en douter, l'avenir, au lieu d'être avec lui, était avec Wordsworth, avec les lakistes tant raillés, avec Walter Scott et le pauvre Keats, avec tous ceux enfin qui combattaient pour le vieux *naturalisme* germanique, qui, durant le moyen-âge, avait inoculé le mysticisme de saint Augustin dans les croyances catholiques, qui plus tard avait reparu dans la théorie protestante de la grace, plus tard encore dans Bacon, Bentham et Adam Smith. Quelles que soient les destinées réservées à l'esprit nouveau, au moins est-il certain qu'en ce moment l'Angleterre lui appartient corps et ame. — Au parlement, le règne des grands partis, l'époque des Chatham, des Burke et des Sheridan, a fait place à une politique toute pratique et toute dominée par les exigences des faits. L'industrie et la science vont à pleines voiles à la réalité; la littérature suit la même voie. L'instinct qui a remporté la victoire, c'est le besoin de toujours apprendre, de toujours expérimenter. Le dédain des théories est à son comble. La plupart des poètes marchent sur les traces de Wordsworth : comme Thackeray et Dickens, comme tous les peintres, ils sont réalistes et naïfs, spiritualistes et positifs. Qu'on ne s'étonne pas de trouver ces mots accouplés : les artistes naïfs sont-ils autre chose que des expérimentateurs qui observent sans cesse, s'approchent de tout ce qu'ils rencontrent et passent leur vie à étudier l'effet que produisent en eux les moindres particularités du monde réel, au lieu de la passer à se construire un idéal, en combinant de mille manières leurs conceptions, c'est-à-dire les interprétations données depuis long-temps par la raison à des perceptions traditionnelles? Tous les poètes anglais ne sont pas des lakistes, je le sais;

mais les plus spéculatifs d'entre eux, MM. Browning (1), Bailey, Reade, par exemple, n'en sont pas plus portés vers l'idéalisme que nous connaissons. Ils sont plus méditatifs que systématiques. Ils songent peu à juger, à décider comment le monde devrait être fait; ils cherchent plutôt à concevoir comment il est fait. De même que les anciens mystiques, ils sont portés à voir partout la Providence divine, à pressentir dans les lois de la création l'action incessante d'une volonté irrésistible et d'une intelligence infaillible devant lesquelles le sage ne peut que s'efforcer de comprendre, admirer et se soumettre. Leur philosophie, pour tout dire en un mot, n'est pas du rationalisme, mais du *supernaturalisme naturel*, suivant le mot de Carlyle, qui est leur père spirituel à tous.

Ainsi, en Angleterre, un des principaux résultats de la révolution romantique a été de détrôner la poésie intellectuelle, celle-là même à laquelle est revenu l'auteur du *Roi Arthur*, et en écrivant son poème allégorique, en exprimant des jugemens sous les emblèmes d'une légende, M. Bulwer me paraît s'être mis doublement en désaccord avec son époque. Il a emprunté à la nouvelle école ce qui était seulement un accident de ses débuts, une erreur de jeunesse, et, dans des formes déjà vieilles, et qu'elle-même a reniées, il a tenté de faire revivre l'esprit d'un idéalisme qu'elle a tué, je dirai plus, qui se refusait à subir un tel vêtement. La contradiction, du reste, est partout chez l'écrivain; elle est au fond même de sa nature. En lui se trouvent réunis les idées du Nord et le procédé intellectuel du Midi, ses goûts plutôt. Il sait ce qu'on ne peut apprendre qu'en regardant de près, en étudiant les réalités avec le culte instinctif que les Germains ont toujours eu pour la nature, et il a l'amour de l'absolu et de l'universel, comme ceux-là qui se contentent de regarder de loin et tiennent en grand dédain le réel. Son intelligence, sans doute, est à la hauteur du siècle : bien plus, il a de la verve, le secret d'émouvoir, le respect de la supériorité individuelle, le sentiment des joies et des douleurs comme de toutes les influences qui peuvent faire frémir les fibres passionnées de l'homme de nos jours; en un mot, il possède une grande partie des facultés instinctives dont la réunion pourrait faire d'un écrivain le poète de l'Angleterre moderne; mais en même temps qu'il se rattache ainsi par tant de points au développement des esprits les plus mûrs, l'art qui le séduit est toujours cet art épris de grossissement et d'exagération qui ne fascine guère que la jeunesse : l'âge où l'on se plaît à jeter le gant à la nécessité, et où l'on ne consulte que ses désirs sans s'inquiéter s'ils restent dans les limites du possible. — Bref, à toutes les qualités de M. Bulwer se joignent une tendance à généraliser et une préoccupation de

(1) Voyez sur Browning la *Revue* du 15 août 1847.

l'effet qui me paraissent l'avoir complétement éloigné des voies de l'avenir.

Si je ne me trompe, nous avons dépassé l'état moral où la poésie pouvait être le talent d'orner la vérité. En littérature comme en tout, il faut que le mensonge et l'adresse fassent place à la sincérité, et cela par la simple raison que les hommes ne se laissent plus prendre à ces artifices. Quand le lecteur est assez clairvoyant pour reconnaître le vrai sous l'idéal, la pensée sous sa parure, le poète qui vise à bien dire ou à corriger la réalité devient pour lui une sorte de prestidigitateur qui l'insulte presque en croyant pouvoir l'éblouir. L'empire des mots a beau être immense, on finira par déchirer le prestige derrière lequel se cache la présomption qui se croit capable de mieux faire que Dieu. Un jour viendra, je l'espère, où l'on emploiera une nouvelle méthode critique pour apprécier les divers systèmes poétiques ou philosophiques, et on s'apercevra alors que les uns comme les autres ne se divisent guère qu'en deux classes ou écoles, l'école idéaliste et l'école expérimentale, celle qui procède par synthèse et celle qui procède par analyse; — la première, qui traite l'art comme le radicalisme a voulu traiter la société, qui commence, de prime-saut, par concevoir ce que doit être la poésie en général ou telle composition en particulier, et qui, sa conception posée, se borne à en déduire les conséquences; — la seconde, qui suit une voie toute contraire, qui, au lieu de décider *à priori* à quelles conditions doivent satisfaire une bonne philosophie ou une bonne épopée, ne cesse d'étudier ce que les choses sont et peuvent être, d'observer quel effet elles peuvent produire sur une ame d'homme, d'amasser enfin jour par jour de nouvelles impressions et de nouvelles perceptions pour les laisser librement s'associer, se mettre d'accord et former ainsi sa conception, poème ou système philosophique. L'expérience a déjà démontré où conduisait la première de ces méthodes, quand on l'appliquait à l'organisation des sociétés : sans doute nous arriverons à reconnaître qu'appliquée à l'organisation d'une œuvre littéraire, elle n'aboutit qu'à immobiliser l'art et à mettre le beau théorique en contradiction avec le beau pratique, le don de plaire. Les regrets sont superflus; c'en est fait de la poétique de l'Arioste, c'en est fait même de celle d'Homère. La littérature ne peut être un badinage qu'aux époques où l'instinct dominant est le besoin de badiner. Le beau ne peut consister dans les grandes généralisations qu'aux époques où l'intelligence a seulement commerce avec les grands traits des choses. Si chacun des héros du vieil Homère est un type qui résume toute une catégorie d'êtres humains, c'est que ses yeux voyaient comme il a peint. Il a mis dans ses portraits tout ce qui l'avait frappé; il a été sincère : que nos poètes le soient comme lui. De tout temps, pour que

la poésie s'empare des ames, il faut qu'elle fasse entrer dans son image de l'univers tout ce qui, dans l'univers, a puissance d'agir d'une manière ou d'une autre sur les hommes auxquels elle s'adresse. L'admiration n'est que la joie de l'esprit qui s'écrie : Oui, c'est bien cela.

Un peu de réflexion avait éloigné l'art de la naïveté; beaucoup de réflexion l'y ramènera, je crois. Après les Grecs, qui ont chanté d'instinct, sont venus les Latins, qui se sont faits les législateurs du Parnasse, comme après l'enfance spontanée vient la jeunesse tout affirmative, qui croit que sa raison peut tout comprendre, et que hors de ce qu'elle comprend, il n'y a absolument plus rien. Grace à Dieu, les hommes, les races vieillissent; avec le temps, on finit par voir que l'on est impuissant à tout voir, que dans la poésie, par exemple (c'est-à-dire dans l'art d'émouvoir), il entre quelque chose de plus que tout ce que l'esprit peut percevoir, concevoir et réduire en recettes, quelque chose d'indéfinissable qui est précisément le don d'émouvoir, et que ce don-là, la nature seule en a le secret.

A vrai dire aussi, nous sommes bien vieux pour nous amuser du plus ou moins d'adresse avec lequel un homme est capable d'orner la vérité. Le moindre vers qui exprime sincèrement une émotion sincère est un renseignement psychologique digne d'intéresser les plus graves esprits. Tout ce qui nous aide à mieux connaître les sensations que nous pouvons éprouver ne nous fait-t-il pas avancer dans l'étude des seules données qui nous permettent de nous former une idée du monde et de nous-mêmes? Une ballade de Wordsworth, une strophe où il nous exprime son attendrissement à la vue d'une fleur, d'un idiot, peuvent nous ouvrir toute une longue perspective d'aperçus nouveaux, tandis qu'un poème formé de conceptions idéalisées ne nous apprend guère qu'une nouvelle manière de combiner ce que notre esprit avait déjà classé et catalogué de longue date. La raison est la science qui explique, coordonne et généralise les effets produits sur nous par les choses; que la poésie soit l'esprit d'aventure et de découverte : ce sont des émotions qu'elle nous doit, et non des raisonnemens.

J. MILSAND.

L'INDUSTRIE FRANÇAISE

DEPUIS LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER.

Au moment où l'industrie française, à peine échappée à d'épouvantables désastres, vient soumettre ses produits à l'épreuve d'une exposition solennelle, il importe que l'on sache dans quel état l'a laissée l'ébranlement si profond de 1848. En quelle proportion les forces productives du pays se sont-elles amoindries? Quels ont été les moyens mis en œuvre pour suppléer au mouvement régulier des transactions? Quelles perspectives se déploient aujourd'hui devant la production nationale? N'y a-t-il pas enfin quelques leçons fécondes à tirer des malheurs mêmes qui l'ont assaillie? Ce sont là autant de questions qu'on a trop négligées depuis le commencement de la crise industrielle et révolutionnaire, et qui appellent cependant la plus sérieuse attention des économistes.

Le gouvernement de juillet avait imprimé au développement industriel du pays une impulsion considérable. A travers toutes les péripéties de son histoire, sa politique intérieure atteste la constante préoccupation de diriger les activités individuelles vers la vaste arène de l'industrie. Le pouvoir voyait là un moyen pour détourner les esprits des traditions révolutionnaires, toujours si vivaces au sein de notre société. Décorations, éloges officiels, places honorifiques, large part à l'influence politique et aux avantages sociaux, il ne négligea rien de ce qui pouvait susciter des désirs, provoquer des efforts conformes à la pensée dont il était animé. Son initiative a-t-elle donné naissance à un mouvement factice et stérile, ou bien a-t-elle correspondu à un besoin réel du pays? Il n'est pas possible de méconnaître que la France a suivi son gouvernement dans la carrière industrielle avec un docile empressement. Je n'en voudrais pour preuve que l'attitude des manufacturiers et du public aux trois grandes expositions ouvertes à Paris, à cinq ans d'intervalle, en 1834, 1839 et 1844. Les fabricans s'y disputent de plus en plus l'espace et rivalisent pour accroître l'éclat de ces fêtes

nationales (1). Le public porte de son côté, sous les galeries où sont étalés les produits de nos fabriques, une curiosité et un intérêt qui l'associent étroitement aux destinées de l'institution. Cet accord persévérant, ces manifestations spontanées, cet élan des volontés, ne témoignent-ils pas assez haut que le pouvoir ne s'était pas trompé sur les dispositions véritables des esprits? Si ses vues n'avaient eu pour origine qu'un calcul intéressé, si un rapport intime ne les avait pas rattachées aux nécessités de l'époque, la France ne se serait point prêtée aussi complaisamment à une expérience arbitraire. Elle a répondu à l'appel qui la pressait, parce qu'elle sentait elle-même le besoin d'élargir la sphère de sa puissance économique.

L'excitation donnée à l'industrie impliquait de la part du gouvernement l'obligation de favoriser de tout son pouvoir l'écoulement de nos produits au dehors; elle nécessitait aussi les efforts actifs du commerce français pour exploiter les débouchés existans. Ces deux conditions, qui ont si puissamment contribué à la grandeur commerciale de l'Angleterre, se sont-elles également rencontrées dans notre pays? Le gouvernement de juillet, on ne saurait le nier sans injustice, avait eu le sentiment de son devoir envers l'industrie nationale. Une série d'actes très nombreux révèlent en lui la préoccupation d'assurer à nos fabriques des moyens d'écoulement. C'était là le but des missions en Perse et en Chine, des explorations entreprises sur les côtes de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, des tentatives un moment projetées sur un des îlots de l'archipel Soulou, des études approfondies exécutées sur la côte occidentale de Madagascar, de l'occupation des îles Marquises et de l'archipel de la Société. Pourquoi ces essais multipliés n'ont-ils pas produit les résultats qu'on paraissait en attendre? Le gouvernement fut gêné, il faut bien le dire, par des considérations inhérentes au système général de sa politique extérieure. En face d'un pays aussi ombrageux que la Grande-Bretagne, quand il s'agit de son commerce, il restreignit plus d'une fois le cercle de son action, ou renonça à des projets déjà conçus, dans la crainte d'ébranler une alliance qui formait le pivot de ses relations étrangères. Tout en signalant ces mécomptes, l'histoire reconnaîtra en dernière analyse que le gouvernement de juillet a été pour l'industrie un instituteur éclairé et un patron vigilant; mais, tandis qu'il travaillait avec une attentive sollicitude à l'éducation industrielle de la France, il n'accordait pas la même importance à son éducation commerciale.

C'était malheureusement dans cette infériorité de la France, sous le point de vue de l'éducation commerciale, que résidait pour notre industrie même une grande cause de faiblesse. Tandis que la production industrielle était en voie de progrès, le commerce français ne la secondait qu'imparfaitement : il ne mettait pas au service de nos fabriques cette ardeur persévérante, tout à la fois réfléchie et audacieuse, qui a si bien réussi aux négocians anglais et américains. Le gouvernement de 1830 n'avait-il aucun moyen d'arracher notre commerce à cette torpeur, de le stimuler, de le diriger, de lui donner sinon l'audace, au moins les lumières qui lui manquaient? Sans attribuer au rôle de l'état, en pareille matière, une influence exagérée, nous croyons que l'ignorance et la timi-

(1) Le nombre des exposans à l'exposition de 1834 était de 2,447; en 1839, de 3,281; en 1844, de 3,919.

dité, ces deux obstacles que rencontre depuis 1830 notre développement commercial, pouvaient être combattues plus efficacement qu'elles ne l'ont été.

Ainsi, prodigieux essor de l'industrie, tentatives répétées, mais généralement peu fructueuses, pour conquérir à nos produits de nouveaux marchés, langueur du commerce qui ne se sent pas suffisamment appuyé, tels sont les trois aspects principaux de la situation économique durant les dix-sept années antérieures à la dernière révolution.

L'état stationnaire de nos rapports commerciaux, en face d'une production croissante, était une source d'embarras qui menaçait de s'accroître chaque jour davantage; il y en avait une autre plus inquiétante peut-être dans l'indécision trop fréquente du pouvoir en face des problèmes qui naissaient journellement de l'état industriel. Que cette inaction eût pour origine la crainte de heurter tels ou tels intérêts, nous le reconnaissons avec empressement, et nous n'avons garde de blâmer en principe un sentiment qui s'accordait avec les idées de modération auxquelles la monarchie de juillet s'efforçait de rester fidèle. L'esprit d'accommodement et de conciliation est indispensable pour le gouvernement de sociétés aussi complexes que nos grandes sociétés modernes. Un pouvoir trop entier et trop raide aurait bientôt succombé devant les intérêts froissés. Quand on réfléchit à la diversité des volontés humaines, on comprend mieux encore combien il serait impossible, sans de continuelles transactions, de régler les rapports réciproques entre les hommes. L'idée de sacrifices mutuels en vue d'avantages communs est la raison même des sociétés. Est-ce à dire néanmoins qu'un gouvernement doive sans cesse subordonner ses déterminations au désir irréalisable de satisfaire à toutes les exigences particulières? Équilibrer les grandes forces, tenir compte des faits importans, et, en respectant tous les droits, ne pas arrêter à chaque instant sa marche devant des considérations personnelles, voilà son rôle et son devoir. La politique économique du dernier gouvernement était-elle d'accord avec ces principes? N'a-t-elle pas, au contraire, offert à diverses reprises le spectacle de tâtonnemens successifs qui laissaient les débats s'aigrir et donnaient aux difficultés le temps de s'amonceler? Trop souvent les moyens évasifs lui ont servi de refuge. Il ne suffisait pas d'ailleurs, pour assurer l'accomplissement du rôle social de l'industrie, de chercher à faire prévaloir parmi nous le goût du bien-être sur nos vieilles habitudes d'agitation. Comment diriger à l'intérieur tout le jeu du mécanisme économique de manière à éviter les frottemens, les chocs et les explosions? Que faire pour les intérêts des classes ouvrières, qui se soulevaient, à chaque instant, comme une mer orageuse menaçant d'envahir ses digues impuissantes? Questions capitales qu'il ne fallait pas abandonner aux partis extrêmes. Le gouvernement avait un peu, sous ce rapport, vécu au jour le jour, sans porter suffisamment ses regards au-delà des difficultés présentes.

Les conséquences de cette politique ne s'étaient pas produites tout entières avant 1848, et l'on pouvait croire qu'on avait le temps d'en prévenir la plus grande partie. Comme, il y a dix-huit ans, la plupart des industries étaient loin de leur développement normal, on avait pu long-temps susciter les spéculations et ajourner l'examen des problèmes économiques, sans rencontrer devant soi les obstacles que recélait l'avenir. Durant les temps qui précèdent

immédiatement la révolution de février, des circonstances fortuites avaient cependant compliqué la situation. Certaines industries souffraient par des raisons spéciales plus ou moins difficiles à déterminer et à combattre. Ainsi, nos fabriques de soieries façonnées avaient vu se resserrer leurs débouchés au dehors, en même temps que la consommation intérieure s'était portée de préférence sur d'autres articles. L'industrie des laines ressentait des embarras attribués, par les uns, aux excès de la production, et, par les autres, à l'élévation des droits d'entrée sur les laines étrangères. Dans le nord de la France, nos filatures de lin, encore à leur début, se plaignaient d'être étouffées par la concurrence extérieure. Une nombreuse classe de travailleurs était cruellement atteinte, dans quinze ou vingt départemens, par la substitution des moyens mécaniques à l'antique procédé de la filature à la main. Appelé, comme toutes les conquêtes de cette nature, à rendre d'incontestables services, ce nouveau triomphe de l'industrie n'en causait pas moins, pour le moment, une perturbation cruelle. Dans le tissage du coton s'accomplissait une épreuve analogue, par suite de l'abandon forcé des vieux métiers pour des appareils plus perfectionnés.

La crise de 1847, suite d'une mauvaise récolte, en obligeant la France à vivre sur son capital, avait amené une forte réduction dans la consommation intérieure et notablement étendu le malaise industriel. Quand le prix des objets de première nécessité augmente, chaque famille restreint ses dépenses et s'impose des privations. Si même on observe attentivement les lois qui président au mouvement des échanges, on reconnaît que la diminution des dépenses individuelles excède en général l'augmentation résultant du renchérissement des denrées. On espérait bien, vers la fin de 1847, que, grace à une excellente récolte, la consommation reprendrait son cours interrompu. Plus on avait souffert et plus on devait avoir soif de satisfactions et de jouissances. Une année d'abondance succédant à une année de disette serait inévitablement signalée par une reprise des spéculations industrielles. Laissée à son cours normal, l'année 1848 promettait d'améliorer l'état économique du pays, et la saison du printemps s'annonçait sous des auspices favorables, quand éclata la révolution de février. Cet événement inattendu, qui s'explique mieux par les circonstances économiques que par les raisons purement politiques, surprenait l'industrie française au milieu d'une gène et d'embarras trop réels. Forte et prospère, cette industrie n'aurait pu soutenir, sans plier, ce choc épouvantable; affaiblie déjà, minée sur quelques points par des causes durables ou passagères, occultes ou visibles, est-il étonnant que, malgré d'héroïques efforts, elle ait été un moment atterrée par la crise?

Tels étaient les traits principaux de la situation au moment où le gouvernement de juillet rentrait dans le domaine de l'histoire. L'industrie allait donc se trouver livrée à tous les hasards de l'imprévu, au sein d'une révolution où la témérité des hommes devait le disputer à la soudaineté des événemens; toutes les causes de faiblesse allaient être mises au grand jour. C'était une terrible et solennelle expérience. Aujourd'hui, bien que la crise dure encore, on peut croire qu'elle a traversé sa plus orageuse période. Le moment est donc venu de l'analyser. Si l'on veut qu'elle laisse derrière elle autre chose que des ruines, il faut interroger, sans hésitation comme sans faiblesse, une situation qui, au

milieu de conséquences déplorables, aura eu du moins cet avantage de mettre à nu quelques-uns des vices essentiels de notre situation économique.

I.

La crise de 1848 a débuté par un fait extraordinaire qui la distingue de toutes les crises antérieures, soit au dedans, soit au dehors. On avait toujours vu les perturbations industrielles éclater par le resserrement soudain de la circulation, par un renchérissement inattendu du capital. Après la révolution de février, au contraire, c'est le travail qui refuse le premier son concours à l'œuvre de la production. Les ouvriers se hâtent eux-mêmes de murer les portes de leurs ateliers abandonnés. Singulier et triste commentaire du décret sur le droit au travail! Des théories faites d'avance se trouvaient prêtes pour systématiser ce désordre. Maîtresses du pouvoir sans être maîtresses d'elles-mêmes, mises en contact avec la réalité après avoir été conçues dans un monde purement imaginaire, elles promettaient le bonheur aux ouvriers en préparant la misère publique. Par leurs appels passionnés à l'agitation, les chefs influens du socialisme commirent alors l'irréparable faute d'arrêter le mouvement industriel et de livrer la population laborieuse à une grève immense dont ils devaient être impuissans à prévenir les suites fatales. Quand même leurs doctrines, telles qu'ils les produisaient alors, n'eussent point été contraires aux lois du développement de l'activité humaine et du véritable progrès social, ces faits suffisaient pour amonceler devant leurs pas l'invincible obstacle des répugnances et de l'appauvrissement du pays. A mesure que les provocations remuaient davantage l'esprit des masses surexcitées déjà par la récente révolution, la crise économique débordait de plus en plus comme une lave brûlante. Ateliers industriels, établissemens de crédit, institutions de prévoyance, tout était emporté par cet indomptable torrent. Plus de confiance, plus de circulation, plus de mouvement. Les usines avaient éteint leurs feux, le fer refroidi languissait au pied de l'enclume, les métiers chômaient dans nos fabriques désertes, et la misère élevait chaque jour ses flots envahissans.

La tourmente grossit jusqu'aux élections de l'assemblée qui devait consacrer le nouveau régime social et politique. On espéra dès-lors plus de sécurité. Quelques fabriques tentèrent de se rouvrir, quelques opérations commerciales furent préparées. La journée du 15 mai arrêta bientôt cette reprise des affaires et livra de nouveau l'industrie à la plus complète inaction. C'était la troisième phase de la crise. On parut d'autant plus abattu qu'on avait un moment repris confiance. Cependant la société éprouve des besoins si nombreux et si pressans, qu'une inertie prolongée lui serait mortelle. Dès les premiers jours de juin, malgré l'état provisoire encore du pouvoir exécutif et l'incertitude de son action, les affaires semblaient déjà se relever un peu : des commandes assez importantes, venues de l'étranger, apportèrent à certaines fabriques un précieux soulagement; mais voilà que le sol tremble de nouveau sous nos pas, voilà que des nuages amoncelés crèvent au-dessus de nos têtes. La misère, fatiguée d'attendre, égarée par de funestes doctrines, s'insurge, dans son désespoir, sans se demander si, en se supposant un instant victorieuse, elle aurait un remède contre

ses propres souffrances. Les déplorables événemens de juin renouvelèrent toutes les défiances et renversèrent toutes les spéculations. Jamais même il n'avait été plus naturel de craindre que la torpeur ne se prolongeât indéfiniment. C'est l'honneur de l'autorité qui fut alors instituée d'avoir, par sa modération et sa droiture, abrégé ces momens de perplexité et d'engourdissement. L'industrie reprit assez vite une certaine activité. Ce mouvement se développa dans le cours des mois d'août et de septembre; mais on se mit ensuite à calculer les chances des prochaines élections présidentielles. Le mystère qu'enfermait l'urne immense où sept ou huit millions d'électeurs allaient déposer leur vote tint en suspens toutes les entreprises. Avec la constitution définitive du pouvoir exécutif, avec un choix consacré par une écla tante adhésion de l'opinion publique, a commencé une période de sécurité qui a mis fin aux soubresauts convulsifs de la population industrielle.

Chacune de ces violentes secousses s'était traduite par le même fait : le ralentissement de la fabrication; mais toutes les industries n'avaient pas été également atteintes. La différence du mal, qui tient tantôt à la nature des produits, tantôt à certaines circonstances locales, donne lieu à des réflexions utiles sur l'état des diverses branches de notre fabrication.

La France manufacturière peut se diviser en cinq grandes zones. Dans la zone septentrionale, qui comprend onze départemens, se trouve accumulée la plus grande partie de nos richesses industrielles. Cette zone est avantageusement située pour le travail manufacturier. Le voisinage de la mer, une grande voie fluviale qui la rattache à Paris, de nombreux canaux, des facilités particulières pour se procurer l'aliment aujourd'hui indispensable des fabriques, la houille, expliquent suffisamment sa destinée et son importance. Outre les grandes métropoles de Lille et de Rouen, qui emploient chacune près de cent mille ouvriers dans le rayon de leur circonscription, il y a ici de nombreuses cités dont le nom éveille le souvenir de quelque production spéciale et figure avec éclat dans les annales de l'industrie. — La zone orientale présente, sur plusieurs points, un mouvement qui rappelle celui du nord de la France. Mulhouse, Troyes, Reims, Sainte-Marie-aux-Mines, Rive-de-Gier, Saint-Étienne, Saint-Chamond, Tarare et la grande cité lyonnaise rivalisent avec les vastes fabriques de la Flandre et de la Normandie. Cependant les tendances industrielles ne sont point là aussi générales : l'activité se partage entre des applications plus diverses; les manufactures ne germent déjà plus ici comme un produit naturel du sol. — Moins industrielle que les départemens de l'est, la zone méridionale conserve néanmoins quelques riches et belles fabrications. Le Rhône et la Loire n'absorbent pas toute l'industrie séricicole. Nîmes et les Cévennes se distinguent par des spécialités qui leur sont propres; mais, sous cet heureux climat du midi, le travail n'a plus le rude caractère de la région septentrionale. — Baignée sur une étendue de côtes d'environ 6 degrés par l'Océan Atlantique, traversée par la Loire, la Gironde et par une multitude d'autres rivières, la France occidentale s'occupe beaucoup moins d'industrie que de l'exploitation du commerce maritime. — A la zone centrale se rattache tout le rayon de la fabrique parisienne, qui la couronne magnifiquement vers le nord. Quand on descend ensuite au sud pour entrer dans le centre proprement dit de la France, on rencontre un pays de montagnes parsemé de riches vallées et de plaines incultes, et où

les manufactures sont peu nombreuses. Les intérêts agricoles ou parfois les intérêts du petit commerce y dominent toute autre influence. Les départemens de la Corrèze, du Cantal et de la Haute-Loire terminent, du côté du midi, par un demi-cercle pauvre et déshérité, cette zone, où resplendissent, à l'extrémité opposée, tant d'industries somptueuses, tant d'arts délicats, tant de richesses amoncelées.

Pour se rendre compte des coups que l'industrie française a reçus en 1848, il faut se reporter au moment où la crise sévissait avec le plus de rigueur dans les principales fabriques de chaque région. On peut alors toucher le mal du doigt et asseoir sur la base solide des faits une appréciation générale. En commençant par le département du Nord, qui mérite bien cette préférence, quels ont été les effets de la tourmente sur les plus importantes industries locales, la filature et le tissage du coton, du lin et de la laine? La filature du coton compte à Lille trente-quatre établissemens considérables, dont le capital en bâtimens et matériel ne saurait être évalué à moins de 7 ou 8 millions de francs. La fabrication des tulles y occupe en outre deux cent quatre-vingt-quinze métiers, qui ont coûté plus de 1,300,000 francs. La production de ces deux industries durant la crise descend de plus de moitié au-dessous du chiffre des années précédentes. La réduction se mesure encore sur une échelle plus large pour la filature du lin, qui possède ici quarante-neuf établissemens, employant cent huit mille broches, dix mille ouvriers, et roule sur un capital d'au moins 20 millions pour le matériel seulement. Les commandes militaires ont seules entretenu quelque activité dans les ateliers d'Armentières et d'Halluin. Récemment introduite chez nous, la filature du lin fléchissait, il est vrai, avant même la révolution de février, sous la concurrence étrangère.

Tourcoing et Roubaix sont, dans le nord, les siéges principaux de l'industrie lainière. Remarquable par ses ateliers pour le peignage des laines et la filature des laines cardées, ainsi que par quelques manufactures d'étoffes et de tapis, la ville de Tourcoing se recommande encore comme un vaste marché où se pressent les laines françaises et étrangères. Sur douze mille travailleurs que les fabriques y occupaient, huit mille environ ont été presque entièrement privés d'ouvrage. Roubaix a vu ses magasins s'encombrer des élégans tissus de laine auxquels cette ville doit sa fortune et sa rapide renommée (1). La fabrication s'y est ralentie, durant les mois de mars, avril et mai, d'un tiers sur la fabrication de 1847, et la consommation a diminué des deux tiers.

Les diverses industries du département du Pas-de-Calais, envisagées d'un point de vue général, paraissent un peu moins cruellement frappées. La fabrication des huiles, à laquelle concourent plus de cent quatre-vingts usines dans les arrondissemens d'Arras et de Béthune, bien qu'atteinte par la subite dépréciation de la graine d'œillette et du colza à un moment où les approvisionnemens venaient d'être faits aux anciens cours, a traversé le plus fort de la crise avec beaucoup de fermeté, et a conservé la plus grande partie de ses ouvriers. Il n'en a pas été de même de douze ateliers de construction de machines et de

(1) La laine emploie à Roubaix trente mille ouvriers, et donne lieu à une production annuelle de 25 millions de francs. La filature et le tissage du coton y ont aussi de l'importance et occupent seize mille ouvriers, qui produisent pour 5 millions de marchandises.

fonderie qui existaient à Arras ou à Béthune : presque tous ont été contraints de suspendre leurs travaux; mais le plus considérable était en liquidation avant la chute du dernier gouvernement.

Atteintes déjà par la redoutable rivalité des tulles, la fabrication de la dentelle et celle des toiles de batiste succombent sous une baisse de 25 pour 100. Les ateliers de bonneterie de l'arrondissement de Boulogne, dont le siége principal est à Hesdin, réduisent des deux tiers leur production accoutumée. La superbe filature de lin de Capécure, fondée en 1836, qui était à la tête de huit mille broches et occupait près de dix-huit cents ouvriers, vainement secourue par le conseil municipal de Boulogne, par la chambre de commerce, par les banques locales, cède enfin à la tempête après une lutte désespérée. A Calais et Saint-Pierre-lez-Calais, la même industrie, partagée entre trois établissemens, livrant par an au commerce pour 2 millions de produits, ne réalise pas une seule vente du 24 février au 15 avril 1848, et finit aussi par licencier les quinze cents ouvriers qu'elle faisait vivre. Dans le département de la Somme, l'arrondissement d'Abbeville excepté, la filature du coton, de la laine et du lin, les velours de coton, les tissus de laine pure et mélangée, la bonneterie de laine et de coton dite de Santerre et les toiles dites de Picardie, fournissaient du travail à environ cent quarante-deux mille ouvriers. Celles de ces fabrications qui s'adressent aux classes riches, telles que les tissus de laine, et dont les dessins varient à chaque saison, ont été condamnées à une inertie complète; les autres ont restreint leur mouvement dans la proportion d'un tiers. L'état de l'arrondissement d'Abbeville se dessine sous des traits particuliers : là s'exerce dans les campagnes une industrie curieuse et traditionnelle, celle de la serrurerie appelée *serrurerie de Picardie*, dont les produits montent à près de 4 millions de francs, et qui transforme les cantons de Moyenneville, de Gamaches, de Saint-Valéry et d'Ault en une sorte de vaste atelier. Il n'est pas une chaumière qui n'ait ses feux et ses étaux. Les articles fabriqués se vendent habituellement au fur et à mesure de la confection; grossièrement travaillés, ils perdraient bientôt en magasin une forte partie de leur valeur. Après la révolution de février, plus de commandes et par conséquent plus de travail. Poussés hors de chez eux par la misère, les serruriers des campagnes se répandaient pour mendier dans les cantons voisins, et présentaient aux regards une image de la malheureuse Irlande.

Des démonstrations violentes avaient éteint un moment dans la Seine-Inférieure les dernières lueurs d'une activité industrielle à peu près égale, en temps ordinaire, à celle du département du Nord. A Rouen et aux environs, la filature, le tissage, l'impression et la teinture du coton fournissent à la consommation intérieure et à l'exportation une masse de produits divers évalués à plus de 250 millions de francs. Deux cent soixante-dix filatures, trente-deux établissemens de tissage, quarante-trois fabriques d'indiennes, soixante-quinze teintureries, alimentent un nombre considérable de fonderies, de tanneries, de corroieries, de fabriques de produits chimiques, d'ateliers pour la construction des machines, pour le blanchiment et l'apprêt des étoffes. La filature, le tissage et la teinture de la laine rivalisent à Rouen, à Darnetal, et surtout à Elbeuf, avec l'industrie cotonnière. Si l'on excepte la période heureusement fort courte où le désordre matériel avait anéanti toute production, les indiennes ont été à Rouen moins péniblement affectées que les rouenneries proprement dites. Les in-

diennes se sont assez facilement placées durant l'été, grace au bas prix de cet article. Plus maltraités peut-être encore que les rouenneries, les beaux tissus d'Elbeuf ont tout-à-fait manqué de demandes. Des nombreux ouvriers que cette fabrique entretient, et dont quatorze mille au moins résident dans la ville, à peine quelques centaines ont pu continuer à travailler. Dans les autres départemens de la Normandie qui s'associent plus ou moins au mouvement industriel de la Seine-Inférieure, les mêmes causes ont amené des effets analogues. A Louviers, dont les magasins étaient déjà encombrés depuis plusieurs années faute de débouchés au dehors, les manufactures ont fléchi sous la ruine du crédit et du commerce intérieur. Il est impossible d'évaluer à moins d'un tiers le ralentissement de la production dans le ressort de Bernay, où la fabrication des rubans de fil de lin et de coton occupait neuf mille ouvriers, celle des toiles quatre mille, et les filatures de lin, de coton et de laine, environ deux mille. Par un singulier contraste, à Pont-Audemer, les fabriques de coton et de lin, partout si rigoureusement éprouvées, souffrent moins que l'industrie traditionnelle des cuirs, qui semblait assise sur de plus solides fondemens. Les dentelles de Caen employaient, en 1847, plus de cinquante mille personnes, c'est-à-dire plus d'un huitième de la population de tout le Calvados. Il faut avoir visité les faubourgs de Caen et les communes environnantes pour se faire une idée des ressources que ce travail offre à la classe laborieuse. Des milliers de femmes y trouvent leur seul moyen d'existence. Après la révolution de février, les facteurs, ne recevant plus de demandes du commerce parisien, suspendirent aussitôt leurs opérations. L'industrie de Caen et de Falaise, la bonneterie, qui s'écoule en très grande partie dans le pays même, a gardé au contraire son marché à peu près intact. A Lisieux, la fabrique des toiles de lin dites cretonnes, et celle des serges appelées *frocs*, sont, comme les cuirs à Pont-Audemer et la bonneterie à Caen et à Falaise, attachées au sol depuis des siècles. Quarante à cinquante mille pièces de toile estimées 9 millions de francs, cent mille pièces de frocs d'une valeur à peu près égale, sortent annuellement des ateliers de ce district. Souvent les bras ont fait défaut aux besoins de la fabrique, et, durant les années précédentes, on avait été obligé d'en demander à la Belgique et à l'Angleterre. Au mois de mars 1848, les ouvriers étrangers sont presque tous partis, et ceux du pays ont à peine conservé la moitié de leur besogne habituelle. Dans les districts industriels de l'Orne, à Alençon, à Condé-sur-Noireau, à la Ferté-Macé, à l'Aigle, à Tinchebray, à Vimoutiers, à Flers, la fabrication des dentelles, des toiles, des draps communs, de la tréfilerie, des épingles, la filature et le tissage du coton, etc., sont tombées de plus de moitié au-dessous du chiffre des années précédentes. Le département de la Manche, qui ferme vers l'ouest la région septentrionale de la France, n'offre presque plus aucun vestige d'activité manufacturière; mais la chaîne des grands phénomènes économiques engendrés par la crise se renoue dans les trois derniers départemens de la même zone, l'Aisne, les Ardennes et l'Oise.

L'importante cité de Saint-Quentin se distinguait par les industries les plus diverses. Avant 1848, douze filatures de coton, armées de quatre-vingt-treize mille broches, produisaient chaque année cinq cent mille kilogrammes de coton filé d'une valeur de 3 millions de francs. Long-temps restreinte et stationnaire, la filature de la laine y avait pris tout à coup un essor prodigieux. La production des ateliers de la ville ou de ceux des villages voisins, Guise, Ribemont, Saint-

Michel et Fourmies, était parvenue au chiffre de six cent mille kilogrammes, estimés environ 7 millions. Pas un seul écheveau ne sortait de l'arrondissement. Les ateliers de tissage, où s'agitait incessamment une population de trente mille individus, suffisaient à la consommation des filatures. Perdant du terrain depuis quelques années devant la redoutable concurrence de l'Alsace, le tissage du coton était encore pratiqué, à la veille de la révolution de février, par quarante mille ouvriers. Quinze mille femmes de tout âge, divisées en d'assez nombreuses catégories, se consacraient à la broderie sur tulle et sur mousseline. Ajoutez à ces industries principales les établissemens de grillage, de blanchisserie et d'apprêt, qui donnent la dernière préparation aux tissus, et d'importans ateliers pour la construction des machines, et vous aurez une idée des immenses intérêts accumulés dans cette ville, naguère encore assez peu connue. Nous citerions difficilement un autre district que la crise ait plus rudement frappé. Durant les mois de mars et d'avril, presque tous les ateliers ont cessé leurs travaux. En considérant dans leur ensemble les dix derniers mois de 1848, l'activité habituelle s'est ralentie environ des deux tiers. Dans les Ardennes, l'industrie sedanaise n'a pas interrompu aussi complétement le cours de sa fabrication. Les manufactures de draps, célèbres dans le monde entier, et les ateliers métallurgiques de Sedan avaient en magasin, au mois de février 1848, une masse de matières premières qui ont alimenté le travail au milieu de la stagnation des affaires et de la dépréciation des valeurs. Nous voyons, au contraire, à Réthel, le peignage, la filature et le tissage de la laine, privés d'une pareille ressource, entrer en chômage presque dès le commencement de la secousse. Dans l'Oise, l'industrie de la laine filée, dont tous les produits sont ici des articles de luxe, reçoit un coup terrible qui prive de toute ressource les ouvriers des campagnes employés pour la confection des mérinos, des cachemires, etc. Quelques articles plus communs, la poterie, la faïencerie, la tabletterie, conservent seuls leur personnel presque complet.

Dans l'est de la France, où les grands centres industriels sont moins rapprochés les uns des autres, on n'a pas éprouvé aussi continuellement ce saisissement intérieur que provoquait l'uniforme désolation des départemens septentrionaux; mais, si on entre dans les villes de fabrique, on y retrouve des impressions également attristantes. Ainsi voilà la ville de Reims obligée de fermer pendant les mois de mars, avril et mai, les magnifiques filatures de laine dont elle était si justement fière. Des ateliers communaux, triste imitation de nos ateliers nationaux, absorbent en quelques semaines un emprunt extraordinaire de 400,000 francs. Sans une commande de 1,500,000 francs de mérinos arrivée de New-York au moment où toutes les ressources étaient épuisées, il aurait fallu désespérer de la situation. A Troyes, qui renferme d'assez importantes filatures de coton, dont les produits sont destinés à la fabrication locale de la bonneterie, de la ganterie, des tricots circulaires, tous les tissus de coton fabriqués pendant l'hiver de 1847-1848 attendaient les ventes du printemps et de l'été, quand éclata la révolution. Au lieu de se vider comme d'habitude, les fabriques sont restées pleines, et les filatures, manquant de commandes nouvelles, se sont mises aussitôt en chômage. Dans la Moselle, les établissemens métallurgiques, les fabriques de peluche de soie pour la chapellerie, les faïenceries de Sarreguemines et de Longwy, les verreries de Saint-Louis, de Gœtzen-

bruck et de Forbach, les tanneries de Sierek, n'ont pas fléchi sous l'encombrement des magasins; mais les matières premières ont fait défaut à la main-d'œuvre, et la ruine du crédit n'a permis aucune acquisition nouvelle. La broderie de Nancy a été frappée tout à coup d'une telle dépréciation, que les ouvrières vouées à ce travail n'y trouvaient pas toutes un misérable gain de 25 centimes par jour.

La filature du coton, dans le département du Haut-Rhin, ne comptait pas avant février moins de sept cent quarante mille broches et dix-huit mille ouvriers. Centre de ce grand mouvement et capitale industrielle des six départemens groupés à l'extrémité orientale de la France, Mulhouse arrête, pendant plusieurs mois, le plus grand nombre de ses métiers et diminue de moitié la durée du travail dans les ateliers qui restent encore ouverts. Réduits, en temps ordinaire, à des bénéfices presque imperceptibles sur chaque mètre de leurs calicots, compensant la faiblesse des profits par l'énorme quantité des ventes, les manufacturiers de cette ville industrieuse ne pouvaient pas supporter un abaissement soudain des prix joint à un notable amoindrissement des affaires. Dans le voisinage de Mulhouse, à Sainte-Marie-aux-Mines, la filature et le tissage du coton teint ont résisté un peu mieux à l'orage, et, comme les indiennes de Rouen, les produits de cette fabrique ont joui d'une certaine vogue pendant l'été dernier. Les manufactures de draps, les ateliers pour la bonneterie de laine, la filature, le tissage et la teinture du coton, qui emploient onze à quinze mille ouvriers dans le Bas-Rhin; les forges de Niederbronn, les fabriques de grosse quincaillerie de Molsheim et de Zornhoff, les usines pour les constructions mécaniques d'Illkirch et de Strasbourg, qui en occupent à peu près six mille, perdent, à dater du mois de mars 1848, presque tous leurs débouchés et restreignent de moitié le jeu de leurs forces productives. Les usines métallurgiques de la Haute-Marne, frappées déjà par diverses circonstances inhérentes à la fabrication au bois, n'ont pas cependant supporté sans énergie les terribles épreuves de l'année dernière, et elles en sortent moins épuisées qu'on n'aurait pu le craindre. Les manufactures et les ateliers de tout genre étant à peu près fermés, la construction des chemins de fer suspendue, il serait inutile de dire que la production est restée fort au-dessous du chiffre habituel de 16 à 17 millions de francs, qu'elle atteint annuellement, et qui forme le dixième ou le douzième de toutes les fontes françaises. Voici un fait très significatif d'après lequel on pourra juger de l'état de l'industrie métallurgique en 1848 : à la célèbre foire de Besançon, dite foire de *l'Ascension*, où se vendent ordinairement des milliers de tonnes de fer, il n'en a pas été placé une seule.

Les autres industries de la Haute-Marne, la ganterie de Chaumont, qui distribue chaque année 7 à 800,000 francs de salaire entre deux ou trois mille ouvriers, la coutellerie à bon marché de Langres et de Nogent-le-Roi, dont les produits dépassent 5 millions de francs, ont été condamnées à une inaction partielle équivalant pour elles à la perte de la moitié de leurs moyens d'action. Sans parler des cent cinquante fromageries, fabriquant douze cent mille kilogrammes de fromage par an, le Jura offre à nos regards, dans l'arrondissement de Saint-Claude, les industries les plus diverses disséminées dans les campagnes. A part les papeteries de Saint-Claude et de Lessard, et une filature de coton, on ne rencontre point ici d'ouvriers agglomérés en ateliers. C'est au sein de la fa-

mille, auprès du foyer domestique, que travaillent isolément des tabletiers, des lapidaires, des monteurs de lunettes, des horlogers, des boisseliers, des fabricans de meubles communs, etc. La fabrication de la tabletterie a été réduite des deux tiers, la taille des pierres d'un tiers, et toutes les autres industries d'environ moitié. Si le nombre des transactions sur les fromages n'a presque pas faibli, les prix sont tombés de 35 pour 100.

Par sa situation géographique, le département du Rhône se rattache naturellement au faisceau des départemens de l'est, mais sa principale industrie appartient à la zone méridionale. Tout le monde connaît l'organisation particulière de la fabrique lyonnaise; tout le monde sait que les métiers y fonctionnent exclusivement sur commandes. Par conséquent pas d'encombrement, mais aussi pas de production anticipée; le travail y attend que le commerce le sollicite. A chaque moment d'arrêt dans les demandes correspond le chômage immédiat des métiers. Entre toutes les villes de France, Lyon devait ressentir plus douloureusement le contre-coup d'une crise qui pesait de préférence sur les produits de luxe. Presque nulle à l'intérieur en 1848, la consommation des soieries était contrariée au dehors par l'état agité d'une grande partie de l'Europe. Pendant plusieurs mois, la population ouvrière n'a pas eu d'autre travail que les écharpes et les drapeaux commandés par le gouvernement provisoire. Suspendue entre la vie et la mort, horriblement gênée dans le présent, plus inquiète que jamais sur l'écoulement futur de ses produits, l'industrie lyonnaise a été plus cruellement frappée qu'aucune autre par la crise industrielle. Vouée comme Lyon à la confection d'articles de luxe, la petite ville de Tarare est renommée par ses brodés pour meubles et ses mousselines unies et façonnées. Dans les campagnes environnantes, plus de quarante mille personnes prennent part au tissage des mousselines. Forte et résolue, cette fabrique s'est efforcée d'affronter la tempête, mais enfin les ressources se sont épuisées, et il a fallu céder à la loi commune. La production ne paraît pas toutefois avoir décru de plus de moitié. Bien moins ancien dans l'arène industrielle, le département de la Loire ne reste point aujourd'hui fort en arrière de celui du Rhône. La cité si prodigieusement agrandie de Saint-Étienne, dont Saint-Chamond est comme le satellite, réunit le contraste de deux industries fort différentes : les rubans, le velours et la passementerie figurent à côté du rude travail des métaux. 110 à 120 millions de produits, quatre-vingt à quatre-vingt-cinq mille ouvriers, tels sont les chiffres principaux de la statistique locale. Ces nombres fléchissent au moins des deux tiers pendant la crise. La perturbation est à peu près égale dans les usines de Rive-de-Gier. Pour ne citer que l'industrie du verre, sur quarante-quatre fours, trente-sept étaient allumés au mois de janvier 1848: vingt-sept se sont successivement éteints, et sur deux mille ouvriers quinze cents ont manqué de travail.

Dans la région méridionale de la France, la brillante industrie qui efface ici toutes les autres, l'industrie séricicole, a été cruellement affectée par la tourmente dans les différentes opérations qui la constituent. A Nîmes, où les ateliers pour la fabrication des tissus de soie et de bourre de soie, réunis aux *ouvraisons*, n'occupent pas moins de vingt-cinq à trente mille ouvriers, les prix des étoffes ayant baissé de 40 pour 100, les travaux ont été complétement suspendus. Les cocons se vendaient avec peine à un tiers au-dessous de leur valeur ordinaire. Plus forte peut-être encore à Montpellier et à Ganges, la chute

des prix a ruiné les filatures, les ouvraisons et les fabriques de bas de soie. La même cause atteint les ateliers de moulinage et de tissage de la ville d'Avignon et contraint plusieurs maisons de commerce à suspendre leurs paiemens. A Valence, où le produit des filatures montait, dans les années prospères, à la somme de 17 millions de francs, les propriétaires de magnaneries, ne trouvant pas à vendre leurs cocons, les ont fait filer eux-mêmes à l'aide de petits appareils domestiques imparfaits et coûteux. L'industrie déclinait ainsi du rang où l'avaient portée les progrès antérieurs.

L'importance des grands établissemens du Gard et de l'Aveyron, quelques usines isolées à Vienne, à Toulon, etc., classent l'industrie métallurgique du midi immédiatement après l'industrie séricicole. Les causes du ralentissement des travaux sont ici les mêmes que dans la Haute-Marne, et se traduisent en bloc par une réduction de moitié de la masse des produits. Épars dans divers départemens, quelques ateliers pour la filature et le tissage des laines ne sont pas sans influence sur le caractère et la richesse des districts où ils sont établis. Les principales fabriques existent à Vienne, Carcassonne, Chalabre, Limoux, Bayonne, Rodez, Saint-Geniez, Castres, Mende, Montpellier, Clermont-l'Hérault. Quelques-unes de ces fabriques, qui reçoivent des commandes du gouvernement, ont aisément traversé la crise; d'autres, qui exportent une partie de leurs produits, n'ont reçu presque aucune demande du commerce extérieur. Le plus grand nombre, qui se consacrent exclusivement à la consommation locale, ont manqué, par suite de la gêne générale, des débouchés qu'ils rencontraient à leur porte dans les besoins usuels de la population. A cette inaction des métiers à tisser correspond une baisse effrayante dans le prix des laines, qui entraîne immédiatement un résultat très fâcheux pour l'avenir, la diminution des troupeaux. Les fabriques de gants à Grenoble et à Milhau, la préparation des cuirs entreprise dans cette dernière ville sur une échelle très étendue, le tissage des toiles de chanvre et de lin à Voiron, et surtout les savonneries et les huileries de Marseille, méritent encore de prendre place dans le relevé des forces manufacturières de la zone méridionale. Si on en excepte la tannerie, la chamoiserie, la mégisserie de Milhau, qui ont conservé leur personnel presque intact, et les industries propres à la ville de Marseille, dont les souffrances n'ont pas aussi fortement paralysé le mouvement habituel, le travail a subi partout une réduction de la moitié ou des deux tiers.

Dans la région occidentale, deux villes, Cholet et Mayenne, méritent à peu près seules le nom de villes de fabrique. A Cholet, dont les métiers tenaient leur solde près de quatre-vingt mille personnes à l'époque où le lin se filait exclusivement au fuseau, les filatures se sont mises en chômage dès le commencement de la crise; le tissage a été suspendu pendant plusieurs mois, tandis que l'industrie du coton et de la laine perdait seulement la moitié de son activite. A Mayenne, les filatures de coton, les fabriques de calicots, de toiles grises en fil de lin et de quelques articles de fantaisie, ont manqué complétement la saison d'été, et l'inertie des ateliers a duré plusieurs mois à l'époque même où le travail est ordinairement le plus actif. La fabrication la plus importante des départemens de l'ouest est disséminée sur la surface d'une partie des anciennes provinces de la Bretagne et du Maine. Les noms de Quintin, Saint-Brieuc, Rennes, Morlaix, Laval, Mamers, disent assez qu'il s'agit de cette industrie des

toiles si profondément bouleversée déjà par la révolution accomplie dans son sein. Une baisse énorme et instantanée qui s'est manifestée aussitôt après notre dernière révolution a paralysé au moins la moitié des métiers. Quelques industries particulières à certaines localités animent et diversifient un peu le tableau monotone de l'industrie des départemens occidentaux. Ainsi la papeterie d'Angoulême, célèbre depuis quatre siècles, livre au commerce pour 6 millions de papier par an; les filatures de lin et de chanvre d'Angers mettent en œuvre les superbes produits des vallées de la Loire; la ganterie de Niort garde son ancienne réputation en face de la concurrence des gants en laine et en cachemire. Faillite, liquidation, ou tout au moins pertes considérables et inertie partielle, tel a été le sort des maisons consacrées à ces industries secondaires.

Le centre proprement dit de la France, en laissant de côté pour un moment le brillant rayon de la capitale, renferme des fabrications un peu plus nombreuses. L'industrie textile y est représentée par les étoffes de soie, la passementerie, les tapis et les draps de Tours, la tapisserie d'Aubusson et de Felletin, les draps communs, mais solides, de Châteauroux, les toiles et les tissus de laine de Romorantin, les flanelles et les droguets de Limoges. L'industrie métallurgique y figure par les grands établissemens de la Nièvre, la coutellerie de Clermont-Ferrand et de Thiers. Les porcelaines de Limoges, la poterie de Tours, les porcelaines et faïences de l'Allier et de Seine-et-Marne, occupent une place plus ou moins importante dans le tableau de nos arts céramiques. Durant la crise, les soieries de Tours, qui sont surtout destinées aux ameublemens de luxe, conservent à peine quelques métiers en activité. Les fabriques séculaires des tapis d'Aubusson sont contraintes, par l'anéantissement du crédit et des ventes, de renvoyer les trois mille ouvriers qu'elles renfermaient. Grace à la nature spéciale de ses produits, à la destination qu'ils reçoivent, Châteauroux résiste un peu mieux au bouleversement industriel. La ville de Romorantin fabriquait sept mille cinq cents mètres de drap par semaine, elle en fabrique à peine trois mille. Les vastes usines de la Nièvre, Imphy, Fourchambault, etc., qui roulent sur des capitaux considérables, et dont les frais généraux ne diminuent presque pas quand le travail s'amoindrit, éprouvent des pertes proportionnées à une baisse d'environ moitié dans la masse de leurs transactions. La coutellerie de Thiers et de Clermont-Ferrand ne fournit pas du travail à quatre mille ouvriers au lieu de vingt mille. Les vingt-quatre manufactures de porcelaine existant à Limoges, et comptant en bloc trente-sept fours et trois cents meules, avaient, à l'exception de quatre fabriques seulement, malgré l'aide empressée du conseil municipal, fermé leurs fours au mois de mai 1848. Sans ressentir une aussi forte perturbation, les autres établissemens céramiques de la région centrale ont resserré leur production au moins d'un tiers.

Quant au cercle de Paris, on sait que la fabrication manufacturière y a pris, depuis 1815 et surtout depuis 1830, un prodigieux essor. Capitale des arts et des lettres, Paris est devenu une grande métropole industrielle. Sa banlieue et ses faubourgs forment autour d'elle comme une ceinture d'usines, de manufactures et d'ateliers de tout genre. Ses plus riches quartiers, comme ses environs les plus délicieux, n'ont pas toujours résisté avec succès à ces envahissemens de la plus grande puissance de l'époque. En 1847, les fabriques possédant un moteur mécanique ou ayant plus de vingt ouvriers réunis en atelier atteignaient,

dans le département de la Seine, le chiffre de trois cent dix-huit. Elles employaient environ trente mille ouvriers, hommes, femmes ou enfans. Un personnel infiniment plus nombreux est attaché aux établissemens placés en dehors de ces conditions. L'industrie parisienne proprement dite, c'est-à-dire l'ébénisterie, les bronzes, la bijouterie fausse, la papeterie, la tabletterie, et vingt fabrications d'articles de fantaisie et de goût, enveloppe dans son immense réseau plus de soixante mille familles ouvrières. Nous n'avons pas besoin d'insister ici sur les effets de la crise par rapport à la population laborieuse ou à la production industrielle. Ces effets lamentables, on ne les connaît que trop : ils sont écrits dans l'histoire de l'année 1848 en des traits qui s'effaceront difficilement de notre mémoire. Rappelons seulement que, si toutes les industries ont chômé, si les filatures, les teintureries, les ateliers pour la construction des machines, etc., sont tombés, au moins un moment, dans une inaction absolue, ce sont encore les articles dits de Paris qui ont été le plus cruellement décimés. En l'absence de relevés officiels qu'il n'est pas possible de dresser, et en attendant les résultats d'une investigation à laquelle la chambre de commerce se livre avec une patience digne d'encouragement, nous avons interrogé les hommes qui connaissent le mieux l'état économique de notre grande cité. D'après les renseignemens recueillis, nous croyons pouvoir évaluer le ralentissement de l'industrie appelée parisienne aux neuf dixièmes pour les ventes et aux sept dixièmes pour la production. Les pertes des autres fabrications, relativement à leur activité durant les années précédentes, ne seraient au contraire que des deux tiers sur la vente et d'un peu plus de moitié sur le chiffre des produits.

Si, reprenant en bloc tous les documens accumulés, nous envisageons maintenant, dans son ensemble, l'état industriel du pays durant la crise, nous ne croyons pas pouvoir être taxé de pessimisme en évaluant l'amoindrissement total de la fabrication à la moitié du chiffre normal. Or, la production manufacturière est estimée à 2 milliards par an, dans lesquels les quatre industries textiles du coton, de la laine, de la soie et du lin entrent pour à peu près 1,600 millions. La perte de notre grande industrie nationale serait donc d'environ 850 millions pour dix mois. Quelle a été la part des travailleurs dans cet immense désastre? Les fabriques françaises n'occupent pas moins de deux millions d'ouvriers. Les salaires peuvent être évalués en moyenne à 1 fr. 25 cent. par jour, en tenant compte des femmes et des enfans, ce qui donne pour deux millions d'ouvriers et deux cent cinquante jours ouvrables, en dix mois, une somme de 625 millions. Si le travail a été réduit de moitié, les salaires ont éprouvé une égale diminution : les ouvriers de l'industrie ont donc perdu au moins 312,500,000 francs.

Qui pourrait remuer tous ces chiffres d'une main froide et insensible? Comment ne pas songer, hélas! à toutes les misères, à toutes les larmes que la crise révolutionnaire a coûtées, à tant d'existences grandes ou modestes, fondées sur le travail, qu'elle a subitement renversées? Si pénible que soit l'amoindrissement de la richesse nationale, on est encore plus touché des souffrances dont la classe la plus nombreuse a été la principale victime. En face de ce débordement de maux, le gouvernement n'est pas sans doute resté immobile et inactif. Qu'a-t-il fait? Que devait-il faire?

II.

Des projets fort divers ont été présentés pour conjurer les effets de la crise industrielle; on les a vus surgir par milliers. Le mouvement qui agitait tant d'esprits a-t-il révélé quelques nouvelles mesures susceptibles de porter remède aux maux signalés? Quand on prend connaissance de ces propositions innombrables, on demeure stupéfait que d'une pareille fermentation n'aient pas jailli plus d'idées justes et fécondes. Notre dessein n'est pas de suivre, dans leurs mille détails, ces élucubrations où éclate le plus souvent tant d'inexpérience. Quelques combinaisons plus réfléchies sont seules dignes d'examen; on peut aisément les ramener à des termes simples et clairs. Pour relever l'industrie de son abattement, pour ranimer les transactions évanouies, on a conseillé au gouvernement de prêter de l'argent aux manufacturiers, d'ouvrir des crédits, de faire des commandes sur une grande échelle, d'allouer des primes à la sortie des produits, de créer des compagnies ou des comptoirs d'exportation. Tous ces moyens supposent l'aide active du trésor public. Le défaut commun de ces mesures, c'est de s'adresser à l'état, comme s'il avait des ressources inépuisables, sans se demander auparavant ce qu'il peut. Viennent ensuite des avantages et des inconvéniens inhérens à la nature de chaque système.

Les prêts directs permettent de donner au travail un aliment immédiat; mais voilà que l'état se transforme aussitôt en banquier : il est obligé de faire un choix entre les emprunteurs qui sollicitent son appui, d'entrer dans l'examen des situations individuelles. C'est là une tâche difficile qui conduit nécessairement à des exclusions arbitraires. Aussi les prêts ne profitent-ils pas à l'industrie en général; ils ne servent qu'à quelques industriels, quand les autres sont sacrifiés. Cet inconvénient diminue, si les avances sont faites sur dépôt de marchandises à tous ceux qui ont des produits en magasin; mais alors les valeurs données en garantie appauvrissent singulièrement le capital de l'emprunteur. Si le système des prêts peut s'adapter utilement à certaines circonstances particulières, il est mauvais comme mesure générale.

Les établissemens de crédit ont, sur les avances directes, cet important avantage, qu'on peut combiner l'aide de l'état avec des élémens tirés du sein même du corps industriel. Subventions du trésor, souscriptions des fabricans, peuvent ici se fortifier et s'étendre pour le bien général. Contribuant à son propre relèvement, l'industrie puise dans cet effort une salutaire confiance en elle-même. S'il fallait compléter l'action des établissemens de crédit par une aide plus directe, mieux vaudrait encore le secours donné au moyen de commandes que le système des avances en argent. Les commandes permettent aussi de ranimer immédiatement le travail dans telle ou telle fabrication, sans que l'industrie s'accoutume autant à se reposer sur le bras qui la soutient. L'état grève, il est vrai, le présent; mais, si les dépenses sont bien dirigées, il retrouve plus tard, dans un accroissement de son matériel, la compensation de ses sacrifices. Tout en anticipant ainsi sur les besoins futurs, il est libre d'ailleurs de proportionner l'assistance aux moyens dont il dispose. Son action est plus gênée et plus incertaine quand les effets des mesures proposées, au lieu de se restreindre à l'intérieur du pays, débordent par-delà les frontières nationales. Ainsi, pour

les primes si souvent proposées comme moyen d'encourager les exportations, il y a une grave question préliminaire à résoudre avant de prendre un parti : les gouvernemens étrangers n'auraient-ils pas la volonté et les moyens de rendre vaines les dispositions adoptées? Rien de plus facile pour eux; s'ils veulent maintenir les choses sur le pied actuel, il suffit d'élever les droits d'entrée d'une somme équivalente à la prime de sortie. Ce mode d'encouragement tourne presque toujours, comme l'expérience l'a démontré, au préjudice de la nation qui l'emploie. Il est rare, en effet, quand la prime cesse, que l'augmentation du droit d'entrée dont elle a été la cause cesse entièrement avec elle. On a vu des cas où la surtaxe était intégralement maintenue. En admettant, au surplus, que la prime suive librement son cours, elle appauvrit le trésor national au profit des consommateurs étrangers. C'est un cadeau qui diminue pour eux le prix des produits en une proportion égale à son chiffre. Expédient chanceux, la prime reste donc, en thèse générale, un mauvais calcul. Si, dans une situation tout-à-fait extraordinaire, un gouvernement est contraint d'y recourir pour désencombrer le marché et rendre un peu de mouvement au corps industriel, l'application du système doit être courte, restreinte et calculée soigneusement sur les dispositions présumées des autres peuples.

Les primes reconnues insuffisantes pour réveiller le commerce extérieur de son engourdissement, aurait-on pu recourir avec plus d'avantages à la création de compagnies privilégiées recevant des subventions du gouvernement et qui se seraient chargées d'exporter les produits français? Les partisans de cette idée ne manquaient pas de représenter le triste état où sont réduites nos exportations. Tous ceux qui ont visité les grands marchés du monde ont reconnu l'infériorité de notre commerce : personne ne conteste ce mal; mais à quelle cause faut-il l'attribuer? Ici commencent de profondes dissidences qui réagissent naturellement sur le choix des remèdes à mettre en usage.

Notre commerce extérieur manque d'organisation; voilà le premier fait dont l'esprit est frappé. La France ne compte qu'un très petit nombre d'exportateurs dignes de ce nom, c'est-à-dire qui spéculent à l'aide d'un capital assez considérable pour pouvoir attendre les retours. Les affaires se traitent généralement à crédit par l'intermédiaire de pacotilleurs dont la solvabilité douteuse, subissant la loi des fabricans, n'obtient guère que des marchandises de rebut. Jamais notre industrie ne prend un intérêt direct dans les opérations lointaines. Combien ce système, où tout roule à peu près sur le frêle pivot de la pacotille, diffère de la constitution du commerce extérieur de la Grande-Bretagne! Toujours prêts à s'intéresser dans les spéculations commerciales, les manufacturiers anglais sont à la fois fabricans et exportateurs. Ils sentent dès-lors combien il est important pour eux de s'enquérir du goût des différens peuples, et ils approprient leurs produits à des destinations qu'ils connaissent (1). Les armateurs, de leur côté, ne sont pas seulement, comme chez nous, des voituriers qui transportent une caisse de marchandises à un prix convenu; ils ont encore un large intérêt au succès de l'entreprise. L'armement et la fabrique se prêtent ainsi un

(1) De nombreux exemples que nous croyons inutile de citer établissent surabondamment à quel point nos manufacturiers négligent de se tenir au courant des convenances étrangères.

appui mutuel, et de cette alliance dérive une garantie pour la loyauté des expéditions. Entièrement privé de ces énergiques ressorts, est-il étonnant que le commerce français ait vu sa sphère se restreindre chaque jour de plus en plus? Il y a des parages où il ne pénètre plus sous le pavillon national. Combien avons-nous de navires par an dans les mers de la Chine? combien envoyons-nous de produits dans ce monde immense de l'extrême Orient où s'ouvrent de si vastes marchés? Quand nous y paraissons, c'est pour y étaler notre impuissance. A Canton, par exemple, les affaires pour les laines seulement montent à 30 millions de francs environ par an; nous ne figurons pas dans ce chiffre énorme pour 1 million en dix années (1 million sur 300 millions!). Tous ces faits ont été, durant la dernière crise, habilement commentés par les partisans des compagnies d'exportation. Si l'industrie privée, disaient-ils, est aussi évidemment inhabile à s'aider elle-même, il faut bien venir à son secours ou se résigner au complet anéantissement des exportations françaises.

Quelque spécieux que soit ce raisonnement, il ne s'ensuit pas que la création de compagnies privilégiées fût le vrai moyen d'attirer l'industrie vers les opérations du commerce extérieur. D'abord, au point de vue des nécessités du moment, on objectait avec succès l'évidente inefficacité du remède. Quand l'organisation des compagnies serait-elle terminée? quand leur influence se ferait-elle sentir? L'industrie particulière n'aurait-elle pas depuis long-temps succombé, lorsqu'on se trouverait prêt à lui porter secours? On aurait seulement embarrassé les finances de l'état dans des projets chimériques. Au point de vue de l'avenir et de l'esprit de notre droit public actuel, l'institution projetée prêtait également aux plus sérieuses critiques. Renversant immédiatement les opérations existantes, elle aurait rendu impossible tout effort individuel. Quelle maison aurait pu entrer en concurrence avec une société soutenue par les capitaux du gouvernement, et rejetant en définitive sur le trésor public le fardeau des pertes éprouvées? Que l'association dût être un élément de force et d'activité, que ce fût même le seul moyen de salut, pas de doute possible, à une condition cependant, c'est que l'association ne serait pas fondée sur le monopole et ne s'alimenterait pas de priviléges. Alliance entre le fabricant et l'exportateur, telle est la première tendance qu'il importe d'encourager, et dont une société privilégiée étoufferait le germe.

Si on voulait suivre jusqu'au bout le raisonnement des adversaires des compagnies d'exportation, on toucherait bientôt à la grande querelle de la protection et du libre échange. On verrait que notre système de douanes est accusé de la décadence du commerce extérieur. Comment notre marine pourrait-elle exporter nos marchandises, s'écrie-t-on, si elle n'a pas de fret pour le retour, et si elle est obligée de faire peser sur les articles expédiés de France les dépenses du voyage tout entier? Est-il possible que nos exportateurs entreprennent de négocier avec tel ou tel peuple dont il leur est défendu de recevoir les produits en échange des nôtres? Voilà comment on se trouvait poussé malgré soi sur le brûlant terrain d'anciennes discussions qu'on était convenu d'ajourner. Au milieu des ravages de la crise, avant de songer à régler les futures destinées du commerce, il fallait pourvoir aux pressantes nécessités du moment. A ce point de vue, les compagnies étaient aisément mises hors de cause. Protectionistes et libres échangistes conservaient intacts leurs argumens et leur position respective.

D'une réalisation moins malaisée, les comptoirs d'exportation étaient de véritables banques de prêts sur dépôts de marchandises qui ne paraissaient pas non plus de nature à renouer la chaîne des transactions interrompues. Je n'entends pas dire que nos armateurs, même dans les momens les plus favorables, trouvent à un prix modéré les capitaux dont ils ont besoin. A 5 ou 6 pour 100 d'intérêt s'ajoutent 2 et demi pour 100 sur les valeurs exportées que les prêteurs ont pris l'habitude de stipuler à leur profit. S'il s'agit des rares opérations au-delà du cap de Bonne-Espérance, les lettres de crédit ne peuvent se négocier qu'à Londres, et toujours moyennant de nouvelles remises : frais écrasans, dont un allégement quelconque serait un bienfait pour notre marine marchande. Pourtant, en 1848, la cherté des capitaux n'était pas la cause de la désolation des ports; l'inertie absolue des affaires dérivait principalement de l'état du marché intérieur et de la situation des colonies. Quelle aurait été l'influence de quelques banques spéciales sur ces invincibles obstacles?

Le gouvernement écarta en masse tous les plans relatifs à des compagnies et à des comptoirs d'exportation. Il recourut, au contraire, aux systèmes des prêts directs, des commandes, des établissemens de crédit et des primes. Comment a-t-il usé de ces moyens de soulagement et quels résultats en a-t-il obtenus?

L'aide de l'état, sous forme de prêts, n'a été accordée qu'à deux industries parisiennes, celle des meubles et celle des bronzes, et aux associations formées soit entre ouvriers, soit entre patrons et ouvriers. Outre les inconvéniens inhérens à ce mode d'assistance, il y avait une raison décisive d'en écarter l'emploi, au moins sur une grande échelle. Était-il possible de subvenir, avec l'argent du trésor, aux immenses besoins auxquels la crise avait donné naissance? Toutes les ressources dont le gouvernement pouvait disposer n'auraient pas suffi pour combler le gouffre. Alléguer l'exemple de 1830 et des 30 millions avancés alors au commerce, c'était méconnaître la profonde différence de deux crises, dont la dernière tient beaucoup plus à une perturbation sociale qu'à une révolution politique. Des deux industries particulières auxquelles le décret du 1er septembre 1848 affectait 600,000 francs (400,000 francs pour les meubles, 200,000 fr. pour les bronzes), une seule, celle des meubles, a pu largement profiter du crédit. Les conditions dans lesquelles elle s'exerce répondaient beaucoup mieux que celles de l'industrie des bronzes aux intentions du décret, qui avait en vue les petits fabricans travaillant en chambre avec un ou deux compagnons ou apprentis (1). Le montant des prêts obtenus par les ébénistes s'élevait, au 31 mars 1849, à la somme d'environ 160,000 francs, répartie entre deux cent soixante à deux cent quatre-vingts déposans, sur cinq cent vingt-sept dépôts. Il n'avait été alloué sur le crédit des bronzes qu'environ 18,000 francs à vingt déposans, sur vingt à vingt-cinq dépôts.

On connaît les objections qu'a suscitées le principe consacré par le décret du 5 juillet 1848 relatif aux associations ouvrières. En ménageant aux ateliers exploités par ces associations certains avantages spéciaux, on plaçait dans des conditions défavorables les établissemens de même nature appartenant soit à

(1) La répartition des prêts a été confiée à une commission de sept membres, et l'intérêt de ces prêts fixé à un centime par jour (3 fr. 65 cent. pour 100 par an), auquel s'ajoute un droit d'emmagasinage de 2 1/2 pour 100.

un seul chef, soit à des sociétés commerciales; on s'exposait aussi à des mécomptes par suite des vices inhérens à une exploitation en commun. Ces considérations ne manquaient pas de gravité : elles se rattachaient toutefois un peu trop visiblement à la politique qui répugne à toute innovation. N'étaient-elles pas dominées, d'ailleurs, par une nécessité provenant de la disposition même des esprits? Reculer alors devant un essai eût été d'une souveraine imprudence. Accomplie avec intelligence et loyauté, l'expérience doit porter, au contraire, avec elle les plus utiles enseignemens. Au commencement du mois de mars dernier, il avait été statué sur près de trois cent cinquante demandes par le conseil chargé de la répartition du crédit des 3 millions. Plus de quarante associations avaient obtenu des avances, dont le chiffre variait de 5,000 à 250,000 francs, et dont le total montait à un peu plus de 2 millions.

Le gouvernement provisoire avait eu recours au système des commandes pour venir en aide à l'industrie lyonnaise. Justement ému de l'état de la ville de Lyon, il avait commandé à la fabrication des soieries quarante-trois mille drapeaux et cent trente mille écharpes. Cette opération, qui a motivé depuis un crédit de 6,700,000 francs, aurait pu être combinée de manière à porter sur des articles d'une utilité moins contestable. Si les quarante-trois mille drapeaux peuvent être distribués aux gardes nationales et aux communes, que faire des cent trente mille écharpes? A quel usage peut-on employer des milliers de mètres d'étoffe tissée aux trois couleurs? Coûteuse et stérile au point de vue économique, la commande a du moins atteint son but principal: elle a procuré un soulagement réel à la population ouvrière de la seconde ville de France, et évité peut-être de grands malheurs.

De tous les moyens mis en œuvre pour ranimer le travail, les établissemens de crédit ont pris la plus forte part aux encouragemens de l'état. C'est par l'intermédiaire des comptoirs d'escompte que le trésor a principalement prêté son appui aux intérêts industriels et commerciaux. Dès les premiers jours de la révolution de février, il avait été décidé qu'il serait établi dans toutes les places où les affaires avaient de l'importance un comptoir national d'escompte alimenté par le concours de l'état, des villes et d'associés souscripteurs, et destiné à mettre le crédit à la portée des différentes branches de la production. En présence du trouble considérable survenu dans le crédit privé, il était naturel et politique de chercher des moyens de soulagement dans l'union de forces diverses isolément insuffisantes. Un comptoir d'escompte fut immédiatement formé à Paris au capital de 20 millions. L'état et la ville, qui avaient souscrit chacun pour un tiers de ce capital, renonçaient à participer aux bénéfices de l'établissement, et garantissaient jusqu'à concurrence de leur mise les pertes qui pourraient résulter des opérations. Le comptoir de Paris a reçu, en outre, un prêt de 3 millions. Il avait escompté, jusqu'au 15 février dernier, cent mille billets montant à près de 79 millions, et reçu à l'encaissement sur place et du dehors des effets de commerce pour une somme trois fois plus forte. Pour satisfaire à des besoins analogues, soixante-sept comptoirs ont été établis dans les départemens. Le capital total de ces comptoirs s'élève à 109,249,500 fr.; le tiers souscrit par l'état est conséquemment de 36,416,500 fr., sans parler d'une subvention additionnelle d'environ 7 millions. Le chiffre des escomptes directs était de 385 millions de francs au 15 février 1849, et les encaissemens reçus sur place et

du dehors, d'environ 800 millions. Les comptoirs qui ont pris la part la plus forte à ce mouvement sont ceux de Marseille, Nantes, Bordeaux, Mulhouse, Lille, Le Hâvre et Rouen. Une même condition avait été partout imposée à l'escompte : pour être admises, les valeurs devaient être revêtues de deux signatures au moins. On s'aperçut bien vite qu'à Paris cette condition rendait les comptoirs inabordables aux petits commerçans et aux petits industriels, qui avaient pour tout moyen de crédit un actif immobilisé entre leurs mains. Quatorze sous comptoirs, institués avec les ressources propres des industries qu'ils concernaient (1), eurent pour mission d'étendre les facilités du crédit. Étrangers eux-mêmes aux opérations de l'escompte, simples intermédiaires, les sous-comptoirs recevaient des sûretés diverses par voie de nantissement sur marchandises, titres et autres valeurs, et se portaient ensuite garans auprès des comptoirs nationaux.

Les magasins généraux complètent l'ensemble des mesures extraordinaires destinées à remplacer le crédit éteint et la circulation paralysée. Placés sous la surveillance de l'autorité, ces établissemens recevaient en dépôt les matières premières et les objets fabriqués dont la crise empêchait la vente. Des récépissés extraits de registres à souche, transférant la propriété des dépôts et transmissibles par endossement, étaient remis aux déposans et formaient entre leurs mains une véritable monnaie de papier ayant sa représentation en nature (2). Les quatre magasins généraux de Paris et ceux établis dans cinquante et une villes des départemens avaient reçu, au commencement de décembre dernier, des marchandises expertisées à une valeur d'environ 70 millions. Mulhouse, Le Hâvre, Nantes, Strasbourg, méritent d'être cités au nombre des places dans lesquelles les magasins ont rendu le plus de services.

Sans l'aide donnée par l'état sous la forme d'un crédit artificiel, l'industrie et le commerce seraient tombés dans une faillite à peu près générale; pas une affaire n'eût été possible. Comptoirs, sous-comptoirs, magasins publics, voilà les pivots autour desquels ont roulé toutes les opérations commerciales. A l'influence de ces établissemens s'est joint le puissant concours de la Banque de France. Si les conditions rigoureuses de son escompte en interdisaient l'accès à l'immense majorité des industriels, la Banque était du moins la source où se ravivaient incessamment les forces des comptoirs nationaux. Cette grande institution a ouvert en outre d'importans crédits à des industries spéciales : les usines métallurgiques des départemens, le commerce des métaux et la fabrication des cuirs à Paris ont largement participé à ces avances (3).

Tous ces moyens de soulagement agissaient sur les intérêts industriels et sur le commerce à l'intérieur de la France. On y joignit des primes pour stimuler l'exportation de certains produits entassés dans les fabriques. Par un arrêté du

(1) Il faut excepter de cette règle le sous-comptoir des entrepreneurs du bâtiment, qui avait reçu dans l'origine une destination spéciale, et qui a obtenu de l'état pour trois années un prêt gratuit de 500,000 fr., indépendamment d'une garantie de 4,500,000 fr.

(2) La Banque de France a été autorisée à accepter les récépissés en remplacement de la troisième signature, et les comptoirs nationaux ont pu les admettre en remplacement de la seconde.

(3) La Banque de France n'a pas perdu de vue ses propres intérêts. La fusion des banques locales, convoitée depuis si long-temps, a été le prix principal de son concours après la révolution de février.

10 juin, dont la légalité a été contestée, les *drawbacks* (1) déjà existans ont été relevés de 50 pour 100 jusqu'au 31 décembre 1848; durant le même espace de temps, les tissus de soie et de fleuret, les tissus de lin et de chanvre de fabrication française ont joui, à la sortie, d'une prime de 4 et demi pour 100 de la valeur. En temps ordinaire, les objections dont l'arrêté de juin a été assailli sous le rapport de la légalité auraient dû peut-être soulever des scrupules sérieux; mais, dans un moment où la limite des attributions de chaque pouvoir n'était pas encore fort nettement dessinée, en présence de nécessités impérieuses, nous ne pensons pas qu'il y eût un grand intérêt à scruter trop sévèrement les articles de lois sur lesquels le gouvernement avait basé sa décision. Sagement calculé, l'expédient était restreint d'ailleurs dans d'assez étroites limites. Si on envisage les résultats obtenus, on doit reconnaître qu'il a amené un mouvement sensible dans les exportations. Les tissus de soie et les fils et tissus de laine se partagent à peu près par moitié les sommes payées pour primes temporaires et *drawback* additionnel. Les autres industries admises à jouir du même avantage n'y participent guère qu'en des proportions comparativement insignifiantes. Les primes temporaires de 4 et demi pour 100 sont montées en bloc à 2,191,015 fr. environ, ce qui suppose des exportations pour une somme de 48,689,222 francs. Le total de la dépense, en y comprenant le *drawback* additionnel, arrive à 4,578,000 fr. (2). Sans l'élan donné au commerce par cet appât exceptionnel, on peut hardiment affirmer, en prenant pour base la diminution même qui s'est manifestée malgré la prime, que les deux tiers au moins des exportations privilégiées auraient fait défaut à nos manufactures.

A ces subventions abondantes accordées par le trésor à l'industrie et au commerce, à titre de prêts directs, commandes extraordinaires, avances aux établissemens de crédit, primes et *drawbacks*, il faut ajouter encore les commandes faites sur le budget courant et qui n'ont pas exigé de fonds spéciaux (3); il faut ajouter les efforts des départemens et des villes. Toutes les ressources disponibles absorbées, l'avenir a été grevé soit pour soutenir certaines fabrications locales, soit pour donner du pain à la population ouvrière. Les bureaux de bienfaisance ont vu s'accroître immensément le cercle de leur clientèle par les progrès de la misère publique. L'industrie, de son côté, a tiré de son sein d'énergiques moyens de résistance. Dans un grand nombre de places commerciales, nous voyons les négocians former des associations pour se prêter un secours mutuel, pour favoriser l'écoulement des fabriques ou pour soutenir le crédit.

(1) Le drawback est la restitution du droit payé à l'entrée des matières premières.

(2) Les primes n'étant pas définitivement liquidées pour le dernier trimestre de 1848 au moment où ces chiffres sont recueillis, l'évaluation en a été faite par approximation.

(3) Nous ne devons pas compter ici les 20 ou 24 millions dépensés pour les ateliers nationaux, dont l'organisation a été si funeste à l'industrie. Nous omettons également les 50 millions votés pour les colons de l'Algérie, qui doivent, dans l'avenir, procurer au pays une large compensation pour les sacrifices actuels; ce secours profitait à la population laborieuse et non à l'industrie proprement dite. Il en faut dire autant de certaines allocations à des genres de travaux étrangers à l'ordre industriel, par exemple, les 200,000 francs votés pour les beaux-arts, 100,000 francs pour les lettres, 680,000 francs pour les théâtres, etc., etc.

Comment s'expliquer que des efforts aussi divers, des sacrifices aussi considérables, n'aient pas produit en définitive des résultats plus significatifs? Considérez ce qu'elle a coûté, et l'œuvre paraît immense; comparez au contraire les effets obtenus aux exigences de la situation, et vous resterez stupéfait de la prodigieuse insuffisance des moyens mis en œuvre. C'est que les remèdes employés agissaient seulement sur les conséquences sans remonter à la cause même du mal. Faut-il reprocher aux pouvoirs éphémères qui se sont succédé après le 24 février de n'avoir pas exercé d'action sur les principes élémentaires du désordre industriel? Incertains eux-mêmes de leur lendemain, qu'auraient-ils pu opposer aux incertitudes qui glaçaient la confiance? En gagnant du temps par de simples palliatifs, ils léguaient à leurs successeurs la tâche plus haute de substituer aux expédiens d'un jour les mesures générales qui embrassent l'avenir et replacent la société dans les voies normales de son développement. Comment le gouvernement actuel pourra-t-il suffire à cette grande mission? quels sont les élémens qu'il doit chercher à contenir? quels sont ceux dont il doit favoriser l'influence au sein de notre système économique? C'est demander quelle est la politique industrielle la plus propre à réparer les désastres d'où nous sortons à peine.

III.

Parmi les causes qui ont provoqué les cruelles convulsions économiques des dix derniers mois de l'année 1848, celles qui tenaient à l'ébranlement politique et à l'état provisoire de l'autorité ont perdu de leur influence. Malgré l'attitude violente des partis extrêmes, le pays veut l'ordre, non cet ordre trompeur qui aboutit à une périlleuse immobilité, mais l'ordre qu'engendre le jeu régulier des institutions et d'où naissent à la fois la sécurité et le progrès. Ce sont des conditions meilleures pour l'industrie que celles de l'année dernière. Nos manufactures en ont déjà profité. Dès le mois de janvier, le mouvement s'est fait sentir; les travaux ont été repris à peu près sur tous les points. Nos grandes fabrications ont paru animées d'une vie nouvelle. Lyon a reçu d'importantes commandes de l'étranger et surtout de l'Amérique; Rouen, Lille, Roubaix, Mulhouse, Sainte-Marie-aux-Mines, etc., stimulées par le retour de la confiance et les demandes du commerce, se sont activement préparées aux ventes du printemps et de l'été. Cette activité renaissante, que de fatales circonstances viennent de ralentir, avait été d'autant plus sensible, que la pensée en opposait naturellement le contraste à la désolante inertie de nos fabriques il y a un an. Elle s'était encore accrue par les efforts de nos manufacturiers pour figurer dignement à l'exposition quinquennale, où ils se sont empressés d'accourir (1). Par malheur il reste

(1) Le nombre des exposans dépasse, cette année, de plus d'un dixième celui de 1844. Des produits ont été envoyés de tous nos grands centres industriels. Le département du Nord compte cent dix-neuf exposans, celui de la Seine-Inférieure cent dix-sept, le Rhône cent, la Loire trente-huit, le Haut-Rhin trente-cinq : dans la Seine, le nombre s'en élèv à environ trois mille. Quatre départemens, l'Ariége, la Corse, les Landes et le Lot, ne figurent point à l'exposition. L'Algérie, au contraire, y brille par des produits qui prouvent la fécondité de son sol. Nous ne citons pas le nombre élevé des exposans en 1849 comme un indice de l'état de l'industrie : impérieusement obligés d'écouler leurs pro-

encore des raisons d'inquiétude et de trouble qui survivent au bouleversement politique. Un mauvais germe, couvé depuis long-temps et éclos sous l'atmosphère embrasée de la révolution, agit comme un fâcheux dissolvant au sein du corps industriel. C'est là un mal plus grand que l'immobilité temporaire des métiers, et qui oblige à rappeler quelques vérités fondamentales.

Considérée dans son essence même, l'industrie est un moyen de rapprochement et d'union. Plus elle étend ses triomphes sur le monde matériel, et plus les hommes sentent le besoin qu'ils ont les uns des autres. Rien de plus juste que de réprouver, au nom de ces idées, les institutions arbitraires qui tendent à diviser les élémens de la société industrielle et sèment ainsi la défiance et l'hostilité; mais partir de là pour nier que l'industrie ait besoin du concours de forces différentes ayant chacune ses conditions essentielles, c'est méconnaître les exigences complexes de la production. Les théories qui attaquent soit de front, soit par des voies détournées, l'existence même d'un élément aussi nécessaire que le capital, aboutissent forcément à la ruine de l'industrie. Est-il d'ailleurs une preuve plus convaincante de la nécessité de cet élément, sous une forme ou sous une autre, que l'évidente stérilité des combinaisons inventées pour suppléer à son absence? Au sein de ces régimes imaginaires, le travail, qu'on s'imaginait favoriser, s'allanguit bientôt, faute d'un stimulant énergique. Au lieu de chercher seulement à contenir l'abus de l'influence du capital, on a, par une synthèse imprudente, éteint un des principes indispensables à la vie industrielle.

On peut s'étonner qu'il faille discuter sérieusement une erreur aussi palpable, qui attaque bien moins encore les existences établies que les intérêts de la civilisation universelle, et qui anéantit l'industrie, c'est-à-dire un des meilleurs moyens d'atteindre au but suprême de toute société, la participation du plus grand nombre aux avantages sociaux. On se demande comment une telle erreur a pu faire assez de progrès pour causer quelque inquiétude au gouvernement actuel. La réponse est facile : c'est que, fils du XVIII[e] siècle et de la révolution française, nous sommes pétris de leurs enseignemens, qui peuvent se résumer en un mot : l'égalité. Nous portons de plus au dedans de nous-mêmes un désir très naturel et très légitime, quand il est contenu comme tous nos instincts ont besoin de l'être : le désir d'améliorer notre sort. Les doctrines qui ébranlent l'ordre social, en cherchant à dissoudre les élémens du corps industriel, font appel à ces deux sentimens. Elles les irritent, elles les égarent et y puisent une force incalculable. S'adressant généralement à des hommes dont l'intelligence n'est pas assez exercée pour distinguer les fausses conséquences d'une idée de ses corollaires légitimes, elles réussissent sans peine, en promettant le bonheur, à éblouir les yeux et à entraîner les esprits. L'ordre social échappera sans aucun doute aux coups dont il est assailli. Toutes les pages de l'histoire nous l'enseignent : les épreuves successives, même les plus douloureuses, que l'humanité traverse, profitent en définitive au triomphe de la vérité; mais quelle digue la société peut-

duits, les fabricans n'ont pas voulu perdre une occasion de publicité ou en laisser le bénéfice à quelques-uns d'entre eux : telle est la principale raison de l'empressement qu'ils ont montré; mais, il faut le dire à leur honneur, ils ne sont pas restés au-dessous de leur renommée.

elle opposer au torrent? Si les grands principes qui forment sa base sont éternellement vrais, quelle en sera l'égide et la sauvegarde? Comment abréger les temps difficiles et hâter le jour du triomphe? Faut-il heurter de front les deux idées qui sont à la racine des utopies contemporaines? Ce serait s'exposer soi-même à sortir des voies de la justice et prêter à ses adversaires de nouveaux moyens de séduction. Le pouvoir social dispose d'une arme plus infaillible; sur le terrain de ceux qui l'attaquent, il sera bien plus fort qu'eux quand il voudra résolûment user de sa force. Ils y portent des rêves; il peut y porter des réalités. Son action intelligente peut développer efficacement les conditions du bien-être, soit dans l'ordre moral, soit dans l'ordre matériel. C'est donc en dernière analyse dans les sentimens invoqués pour la renverser que la société trouvera son affermissement, car elle a seule les moyens de les satisfaire dans toute la limite du juste et du possible.

L'exemple du gouvernement de juillet doit nous éclairer sur certaines exigences qu'il avait méconnues et nous prémunir contre les fautes dans lesquelles il était tombé. Rien n'avait été essayé pour ralentir le mouvement qui poussait l'industrie à s'agglomérer dans les grands centres de population où la vie est si incertaine et la misère si fréquente. Des études récentes ont nettement mis en saillie l'urgente nécessité de favoriser sous ce rapport, dans l'intérêt des familles ouvrières et de la moralité publique, l'éparpillement des manufactures (1). Après les expériences que nous avons traversées, il serait en outre impardonnable de s'abandonner aux exagérations du système manufacturier. En stimulant la production au-delà des justes bornes, on augmente les vicissitudes inhérentes à la vie industrielle, on grossit les mauvaises chances de cette vaste loterie où tant d'existences sont intéressées. Depuis une année, l'excès a été cruellement réprimé; l'*over-production*, comme disent les Anglais, a disparu dans un abîme. Les établissemens créés dans des conditions défavorables, qui vivaient d'une vie factice, sont anéantis. S'il était permis de chercher une consolation aux calamités qui nous ont atteints, nous la verrions dans un fait incontestable, c'est que la tempête a nettoyé la voie et laissé la place libre pour une production appropriée aux véritables besoins. Il devient plus facile dès-lors de modérer et de guider le mouvement de l'industrie; mais à cette mission correspond la tâche de porter notre éducation commerciale, trop long-temps négligée, au niveau de notre éducation industrielle.

Cette œuvre, dont l'importance est aujourd'hui parfaitement appréciée, entraîne-t-elle pour le gouvernement l'obligation de se substituer aux entreprises individuelles ou de subventionner des compagnies? Assurément non; nous avons vu les inconvéniens indissolublement attachés à ces modes factices de ranimer la vie commerciale. Nécessairement complexe comme les grands intérêts qu'elle concerne, l'action du pouvoir sur le commerce suppose d'abord que tous les services qui tendent à mettre le pays en communication avec les autres peuples seront organisés en vue de garantir la rapidité et la sécurité des relations. Ainsi, en Angleterre, les postes, les grandes lignes de paquebots transatlantiques, les canaux, les chemins de fer, etc., répondent visiblement à un mouve-

(1) Voyez le rapport sur *les Classes ouvrières en France pendant l'année* 1848 par M. A. Blanqui, 2 vol. in-18, chez Firmin Didot.

ment d'expansion du dedans au dehors. Chez nous, tout semble avoir été calculé, au contraire, en vue d'une concentration perpétuelle. Avons-nous essayé, par hasard, d'échapper à cette tendance, les tentatives ont été promptement abandonnées. On avait fait beaucoup de bruit, par exemple, au sujet d'un certain nombre de lignes de paquebots qui devaient rattacher aux deux Amériques nos grands ports de commerce; un des services tant promis était parvenu à s'établir: nous n'avons pas à juger ici la constitution particulière de la compagnie qui l'exploitait; mais, au point de vue de nos relations commerciales, il est très fâcheux d'avoir échoué dans la réalisation d'une pensée que l'avenir promettait de féconder. Divers projets avaient été mis en avant pour relier aux lignes des paquebots anglais de l'Inde Orientale l'île de la Réunion et nos possessions du canal Mozambique; on aurait pu porter ainsi dans les parages de Madagascar, où les traités consacrent nos droits, un principe d'activité commerciale et un élément de civilisation: tous les plans se sont évanouis par défaut de résolution dans le gouvernement, de hardiesse dans le commerce. Nous ne pouvons pas sans doute aspirer, sous le rapport des moyens d'expansion à l'extérieur, à une assimilation complète avec la Grande-Bretagne, dont nous séparent de nombreuses différences; il est indispensable cependant de nous inspirer de sa pensée autant que le permet notre situation particulière. Nos voisins nous présentent encore d'autres exemples utiles à consulter. Le commerce britannique tire, comme on sait, une force incalculable de son intime union avec l'industrie manufacturière. Si le gouvernement français n'est pas libre d'introduire tout d'un coup parmi nos fabricans l'habitude de s'intéresser dans les exportations, il dispose néanmoins d'une influence assez grande pour ménager peu à peu un résultat aussi désirable. Dans ses relations quotidiennes avec l'industrie, par l'intermédiaire d'institutions spéciales, il peut mettre en saillie les avantages d'un rapprochement et d'une alliance entre les manufacturiers et les armateurs. Le jour où les forces isolées se seront réunies en un même faisceau, le jour où nos fabricans prendront un intérêt direct dans les expéditions lointaines, le commerce extérieur de la France aura une base solide sur laquelle il pourra s'organiser et s'étendre.

Le gouvernement doit, en outre, au commerce, tous les renseignemens susceptibles d'éclairer sa marche. Par les agens qu'il entretient au dehors, par les missions confiées à notre marine, il reçoit chaque jour de nombreuses informations qui lui donnent le moyen de constater les besoins, les goûts des différens peuples, l'importance des divers marchés, et de mettre incessamment sous les yeux de nos négocians l'état réel et mobile du monde commercial. Depuis plusieurs années, divers documens de ce genre ont été mis en lumière; mais, malgré tout le soin avec lequel l'œuvre a été commencée, il n'était pas possible d'atteindre immédiatement au but. Il faut un temps plus long et des efforts patiens pour que le commerce français sorte enfin de l'ignorance où il a été long-temps laissé.

L'actif concours de la diplomatie peut aussi faciliter son développement et aider puissamment à ses progrès. C'est dire qu'en restant fidèle aux autres devoirs qui lui sont imposés, la politique extérieure de la France doit s'inspirer sans cesse des besoins du commerce et s'efforcer, par des traités spéciaux, d'élargir ses débouchés. Trop de dispositions exclusives, tristes débris d'un autre temps,

trop de mesures vexatoires et onéreuses existent encore dans les législations étrangères. C'est faute de les avoir bien connues que nous avons, dans des conventions déjà anciennes, joué visiblement un rôle de dupes. Chaque jour, d'ailleurs, quelques circonstances particulières poussent tel ou tel gouvernement étranger à adopter certaine mesure qui nous ferme un marché et se résout en une perte immédiate pour nos commerçans et pour nos manufacturiers; il appartient à la diplomatie de prévoir et de prévenir des coups aussi funestes. Quand elle se sera bien pénétrée des grands intérêts économiques confiés à sa vigilance, nous ne la verrons pas, comme cela est arrivé plus d'une fois, ignorer jusqu'au dernier moment les dispositions qui nous atteignaient, et se borner alors forcément à de tardives et stériles représentations. L'histoire de nos traités de commerce et de navigation et de nos conventions postales depuis trente années établit clairement que nos envoyés à l'extérieur ont manqué trop souvent d'informations exactes sur les détails des législations étrangères, de connaissances pratiques dans les questions qui intéressent le plus le commerce national, et de cette habileté prévoyante et décidée qui triomphe des difficultés en sachant tout d'abord en pénétrer le caractère et en mesurer l'étendue. Faut-il rappeler, par exemple, comment, après avoir, sous la vaine promesse d'une réciprocité de traitement, ouvert nos portes aux vaisseaux anglais, notre marine marchande a rencontré des obstacles imprévus et insurmontables dans les exigences fiscales d'institutions particulières ou dans des priviléges locaux consacrés par des lois vieillies? Faut-il dire qu'en réglant les conditions du régime postal avec le même pays, nous admettions les journaux anglais sous un droit analogue à celui de nos feuilles quotidiennes, tandis que certaines de nos publications périodiques restaient assujetties à une taxe dix fois plus élevée? Pour les colonies anglaises, les Indes Orientales par exemple, le traitement réservé à la France est encore plus sévère; variant suivant les villes, le droit perçu équivaut à une prohibition complète. Quand nous avons traité avec la Belgique pour le même objet, nous avons reçu les journaux belges moyennant la taxe postale imposée aux journaux français, et nos feuilles périodiques, en franchissant la frontière, se sont vues assujetties à un droit supplémentaire de timbre qui double les frais de poste. Combien de fois notre gouvernement n'a-t-il pas été assailli des plaintes légitimes de l'imprimerie et de la librairie nationales contre l'audacieuse piraterie des contrefacteurs belges! Qu'a-t-on essayé pour combattre ou pour atténuer une atteinte aussi audacieuse à la propriété intellectuelle? Nos exportations de livres se sont abaissées de plus en plus; notre librairie a été réduite aux abois. Ce que nous disons là d'une industrie, nous pourrions le dire de beaucoup d'autres. La diplomatie ne s'est point assez préoccupée des intérêts économiques du pays. Elle a aujourd'hui devant elle une œuvre immense qu'il n'est plus possible d'ajourner. Pour l'accomplir, elle peut prendre exemple sur la diplomatie britannique. Les agens anglais se font remarquer dans tous les pays par une rare perspicacité à pressentir les difficultés qui pourraient nuire aux intérêts commerciaux de leur nation et par une indomptable ténacité à les combattre. Ils ont derrière eux une longue tradition d'efforts dont ils poursuivent fidèlement le cours ininterrompu. Ils obéissent aussi à ce que nos voisins appellent *la pression du dehors*. L'impérieuse nécessité d'ouvrir des marchés aux produits nationaux est, de l'autre côté du détroit, une de ces vérités incontestées qui se résument

en un sentiment populaire. Chacun comprend à merveille qu'une fois que l'industrie suffit aux exigences qu'elle est appelée à satisfaire au dedans, son développement et sa prospérité sont subordonnés à l'état du commerce extérieur. Production et exportation sont alors deux idées essentiellement corrélatives l'une de l'autre. La masse des produits dépasse-t-elle les demandes de l'étranger, les catastrophes économiques deviennent aussitôt imminentes. Si le gouvernement anglais ne parvient pas toujours à équilibrer les deux termes, c'est là du moins l'invariable tendance de sa politique.

En France, nous marchons depuis long-temps au hasard, sans avoir un système déterminé et conforme à notre situation spéciale. Il faut remonter au-delà de 1789, jusqu'à l'ancienne monarchie, pour retrouver des intentions vraiment systématiques; c'est, du reste, une tâche difficile que de tracer la ligne où nous devons entrer et de marquer ainsi le point de départ d'une tradition nouvelle. Tant qu'on n'aura pas résolu ce problème, en tenant compte tout à la fois de l'état de nos fabriques, de notre amoindrissement colonial et des nécessités politiques, il faut s'attendre à des oscillations fréquentes, et, en définitive, à dépenser beaucoup d'argent et de soins, sans qu'il en résulte des facilités nouvelles pour l'écoulement de nos produits. L'industrie ne serait qu'un moyen de richesse, comme on a long-temps pu le croire, qu'on devrait déjà se préoccuper de sa destinée; mais elle a un plus noble rôle à remplir dans la société : elle est, avant tout, un puissant agent de civilisation. Le vaste champ ouvert au travail forme une arène où les peuples exercent leur génie divers pour le bien général des hommes, et où les conquêtes réalisées deviennent un fonds commun, source certaine de nouveaux progrès. La France y brillera toujours, nous l'espérons, par une initiative hardie, ingénieuse, que distinguent un goût délicat et un vif sentiment de l'harmonie des formes. Affaiblie par une crise sans exemple dans l'histoire, notre industrie porte en elle une force vitale qui l'a soutenue durant l'épreuve et qui lui conserve encore sa glorieuse mission. Il dépendra de la politique destinée à gouverner ses mouvemens au dedans et au dehors d'élargir et de féconder ses efforts infatigables. Pour cela, c'est notre dernier vœu, il faut avant tout que les pouvoirs publics soient maîtres enfin de consacrer aux progrès pratiques et aux améliorations sociales une attention et des soins que les violences des factions ont absorbés jusqu'à ce jour dans une stérile défensive.

A. Audiganne.

UNE

EXPÉDITION AMÉRICAINE

DANS

LES DÉSERTS DU NOUVEAU-MEXIQUE.

Narrative of the Texan Santa-Fé Expedition, by G. Wilkins Kendall. [1]

Ce serait une curieuse histoire à faire que celle des conquêtes pacifiques auxquelles les États-Unis doivent la plupart de leurs agrandissemens. Les annales de l'ancien continent sont là pour constater que l'occupation de la moindre province a coûté à chacune des puissances européennes plus de temps, plus d'hommes et plus d'argent que les États-Unis n'en ont dépensé pour s'assimiler d'immenses territoires. L'action habilement dirigée du commerce leur a suffi pour accomplir ce que d'autres pays ne savent faire qu'à grand'peine et par la force des armes. Il ne leur a fallu que rarement en appeler à l'*ultima ratio* du canon pour achever ce qu'avaient commencé leurs pionniers, leurs défricheurs et leurs marchands. On sait comment l'indépendance du

(1) 2 vol. in-8°, London, Wiley et Putnam.

Texas, proclamée d'abord par les colons américains, est venue donner à la métropole un état de plus. Quant à la Californie et au Nouveau-Mexique, il était difficile de réaliser à moins de frais deux plus importantes acquisitions. C'est que partout, au Texas, au Nouveau-Mexique, dans la Californie, les caravanes de l'Union américaine avaient frayé la voie à ses soldats. Quand la conquête politique commençait, la conquête commerciale était déjà faite, et le succès de l'une assurait toujours le succès de l'autre.

J'ai sous les yeux le récit détaillé de l'une de ces expéditions aventureuses qui devait donner une immense province, le Nouveau-Mexique, à la jeune république du Texas. A peine établie, celle-ci aspirait à s'agrandir. On était en 1841. Le Texas réclamait comme sa frontière occidentale le Rio-Colorado; c'est sur l'un de ses affluens que se trouve située Santa-Fé, capitale du Nouveau-Mexique : le Nouveau-Mexique était ainsi dans les limites et sous la juridiction, géographiquement parlant, de la république texienne. Le Texas faisait valoir encore, à l'appui de sa demande, les sympathies des populations établies en-deçà de la Rivière-Rouge, qui ne cherchaient qu'une occasion de secouer le joug mexicain, et surtout d'échapper à la tyrannique domination du général Armijo, gouverneur de l'état. Le moment était favorable. En Europe, on eût envoyé quelques régimens; en Amérique, on préféra envoyer une caravane. Ce fut donc avec l'espoir de profiter d'un soulèvement des Nouveaux-Mexicains, ou, tout au moins, d'assurer au commerce texien un nouveau débouché, que le général président du Texas, Mirabeau Lamar, organisa l'expédition de Santa-Fé. Cette expédition devait ouvrir entre le Texas et Santa-Fé une route plus directe que celle de Saint-Louis et du Missouri. C'était une tâche difficile, car les déserts qui séparent le Texas de Santa-Fé étaient à cette époque complétement inexplorés.

Bien que le but avoué de l'expédition fût purement commercial, on lui donna une escorte militaire destinée à la protéger dans son passage à travers les terrains de chasse des Comanches et des Caïguas, ennemis implacables des Mexicains et des Texiens. Trois cents hommes à cheval furent désignés pour accompagner la caravane. Un général d'une bravoure et d'une prudence éprouvées, le général Mac Leod, fut choisi par le gouvernement texien pour commander l'expédition. Ce choix n'était pas seulement justifié par l'importance des résultats politiques et commerciaux qu'on espérait obtenir à Santa-Fé : c'était aussi un acte de courtoisie diplomatique envers l'état du Nouveau-Mexique, dont un général était gouverneur. Grace au caractère dont il était revêtu, le chef de la caravane texienne pouvait au besoin se transformer en négociateur. La prudence la plus vulgaire légitimait ces précautions; cependant la malveillance y trouva un ample prétexte à

commentaires. On fit courir le bruit que la caravane texienne avait pour mission de conquérir le Nouveau-Mexique à main armée, d'y porter peut-être l'incendie, le pillage et la destruction. Ces bruits, dont l'exagération semblait suffisamment démontrée par le petit nombre des voyageurs et par leur incommode équipement, ne laissèrent pas de trouver quelque créance; ils se propagèrent avec une rapidité funeste et amenèrent peut-être les désastres au milieu desquels la tentative hardie des explorateurs texiens vint échouer. D'autres causes encore contribuèrent à disperser la caravane. Toutefois, pour avoir été malheureuse, l'expédition de Santa-Fé ne devait point rester complétement stérile, et le zèle des intrépides voyageurs peut revendiquer une grande part dans les événemens dont le Nouveau-Mexique a plus tard été le théâtre.

C'est à M. Wilkins Kendall que nous devons le récit de cette aventureuse campagne. Avant de nous occuper du voyageur, nous adresserons quelques reproches à l'écrivain. Malgré leur prétention de parler anglais plus purement que les Anglais eux-mêmes, les écrivains américains (si l'on excepte Washington Irving et Cooper) sont fort loin d'égaler, pour la pureté comme pour l'éclat du style, les écrivains de la mère-patrie. De nombreux idiotismes et un je ne sais quoi de raide dans la construction des phrases font aussitôt distinguer les premiers des seconds. M. Kendall est Américain, et il ne faut que lire quelques pages de son récit pour s'en apercevoir. La composition du livre laisse à désirer comme le style. La réalité fournissait au narrateur de précieux élémens qu'on regrette de ne pas voir mieux employés. M. Kendall s'étend avec complaisance sur des personnages, sur des faits insignifians, tandis qu'il est avare de détails sur les acteurs principaux de l'expédition. Ce défaut tient sans doute à ce que l'auteur a noté ses impressions à mesure qu'il les ressentait; il a oublié que des notes quotidiennes ne sont que les matériaux épars d'une composition et non la composition même. M. Kendall a peut-être cédé aussi, dans le cours de son récit, à l'attrait de certains détails personnels. Quoi qu'il en soit, et malgré ces imperfections, sa relation a obtenu en Angleterre et en Amérique un grand succès de curiosité. De tels récits peuvent être regardés comme des révélations précieuses sur la politique commerciale des États-Unis. En effet, que les caravanes américaines soient exclusivement composées d'aventuriers ou d'émigrans réunis à la voix de quelque chasseur du désert; qu'elles aient pour but quelque gigantesque entreprise particulière, comme celle d'Astor, exécutée au commencement de ce siècle (1); qu'elles s'organisent sous les

(1) Washington Irving a décrit dans son *Astoria* les excursions aux Montagnes Rocheuses entreprises aux frais d'un négociant de New-York, M. Astor, pour fonder un vaste établissement commercial dans l'Orégon.

auspices d'une compagnie de négocians, ou qu'enfin, comme la caravane de Santa-Fé, elles doivent leur origine à la sollicitude même du gouvernement, les résultats de ces expéditions ne sauraient trouver aucun pays indifférent. C'est toujours une étape plus éloignée, un jalon plus avancé dans les déserts au profit de la civilisation. Si le livre de M. Kendall a obtenu le succès que nous avons constaté, c'est qu'en dépit de longueurs et de négligences regrettables, il donne sur les caravanes américaines d'exacts et utiles renseignemens auxquels ne manque ni l'intérêt politique, ni même, à certains égards, l'intérêt romanesque.

Que l'on se figure des déserts immenses, inconnus, coupés de précipices, de ravins et de forêts sans issue, habités ou plutôt parcourus sans cesse par des guerriers sauvages, ennemis acharnés de la race blanche : c'est à travers ces déserts qu'il faut pousser, en suivant le cours du soleil, trois ou quatre cents chariots lourdement chargés. Je n'indique là pourtant qu'une partie des obstacles qui attendent une caravane américaine dans les prairies. Restent la soif, les maladies, de funestes erreurs de route, et parfois la trahison. Combien d'épisodes curieux, combien de dévouemens obscurs, de prouesses ignorées, ont eu le ciel et la savane pour seuls témoins! Ces caravanes ont aussi leurs traditions, leurs légendes mystérieuses; les vieux chasseurs s'entretiennent autour des foyers, pendant les haltes, du *coursier blanc des prairies*, que nul cavalier ne peut joindre, si bien monté qu'il soit. Ils racontent encore la tradition de l'Indien Pawnie, qui, au retour d'une lointaine expédition de chasse, trouve le camp de sa tribu abandonné, et sa jeune maîtresse restée en l'attendant sur le seuil de sa hutte, la seule demeurée debout. Le visage de la jeune femme est bien pâle, mais c'est que son cœur est bien triste. Tous deux se mettent en route pour rejoindre la tribu, dont le camp n'est pas loin. Au bout d'une heure de marche silencieuse, les deux jeunes amans aperçoivent la fumée des *wigwams*, mais il n'est pas convenable que la vierge pawnie rentre avec son fiancé dans son village. L'Indien l'y précède; là, il apprend que sa maîtresse est morte depuis deux jours. Le guerrier vole aussitôt à l'endroit où il a laissé sa fiancée; la nuit est venue, et, sur la pierre où elle était naguère assise, le Pawnie ne retrouve plus que le paquet qu'il avait confié à la jeune fille. La plainte lugubre du vent dans les cotonniers répond seule aux gémissemens du guerrier indien.

Tels sont les récits, les souvenirs du désert. Cette vie nomade du marchand, du pionnier américain, a un charme qui se devine même à travers les plus incomplètes descriptions. C'est ce charme que nous voudrions essayer de rendre, en suivant M. Kendall à travers les dramatiques incidens de son pèlerinage.

I.

M. Kendall commence par nous apprendre quels motifs l'ont décidé à partager les fatigues et les dangers de l'expédition texienne. Les prairies à l'ouest de Saint-Louis, les terrains de chasse des Pawnies et des Osages, avaient été décrits par M. A. Murray; M. Fields avait raconté un voyage à Santa-Fé, et Washington Irving une excursion au fort Gibson. M. Kendall cherchait pour sa plume un sujet nouveau : il avait par-dessus tout un violent désir de parcourir les régions exclusivement habitées par les Indiens nomades, de prendre sa part des chasses au bison et des *sports* grandioses de la vie des frontières. Un autre motif qui détermina M. Kendall, et qu'un Français ne comprendra guère, fut le dérangement de sa santé. En Amérique, les émotions d'un voyage dans les prairies sont regardées comme un puissant moyen thérapeutique; chez nous, un malade qui affronterait de si rudes épreuves nous paraîtrait courir à la mort plutôt qu'à la guérison.

M. Kendall était donc à la Nouvelle-Orléans, attendant avec impatience qu'une occasion s'offrît pour réaliser ses projets de voyage, quand il rencontra un des chefs de la caravane texienne, le major Howard, faisant des achats de marchandises pour l'expédition de Santa-Fé. Le plan de l'expédition s'accordait merveilleusement avec les vues de M. Kendall. La caravane devait suivre, je l'ai dit, pour se rendre du Texas à Santa-Fé, une route entièrement nouvelle. Son itinéraire la conduisait sur les terrains de chasse des Comanches et des Caïguas, où devaient abonder le bison, l'ours, l'élan et le daim. On prévoyait des dangers, des privations de toute espèce; on redoutait des fatigues qui semblaient devoir briser dix fois les santés les plus robustes. C'était autant qu'il en fallait pour décider un Américain préoccupé du soin de sa convalescence. M. Kendall eut bien vite pris son parti; il se promit qu'il ferait route avec la caravane texienne, et il courut arrêter son passage à bord d'un navire en partance pour Galveston.

A Galveston, un compagnon se joint à M. Kendall. C'est un jeune homme affecté d'une surdité passagère, et qui, comme le hardi touriste, s'est mis en tête de recourir à la panacée américaine, un voyage dans le désert. Le lendemain, les deux malades sont rendus à Houston. Quoique le rendez-vous soit fixé à Austin, les préparatifs de départ mettent déjà tout en mouvement à Houston même. Une compagnie de volontaires a mis en réquisition forcée tous les selliers, les carrossiers et les forgerons de l'endroit. Ces trois corps de métiers sont occupés jour et nuit à réparer les selles, les harnais, les carabines et les chariots. L'expédition projetée est le sujet de toutes les conversations. Des

groupes nombreux se forment autour des chasseurs et des vieux aventuriers. On écoute d'une oreille avide des relations de chasses aux bisons, de combats avec les tribus sauvages des déserts de l'ouest, de rencontres avec les ours ou les serpens à sonnettes, et mille autres histoires merveilleuses que les Bas-de-Cuir des frontières ont toujours en réserve dans leur mémoire.

En trois jours, M. Kendall a fait tous ses préparatifs de voyage; il est armé, monté, équipé, puis il se met en route pour Austin. A vingt milles de cette bourgade, il est reçu dans une habitation où s'offre à lui un terrible exemple des mauvais traitemens auxquels un touriste imprudent est exposé dans les prairies. Un des membres de la famille qui l'accueille porte sur son crâne le témoignage ineffaçable de la férocité des Indiens nomades. A la suite d'une escarmouche avec ces sauvages, il a été laissé pour mort, puis scalpé, et sa chevelure orne, à l'heure qu'il est, les mocassins ou le calumet de quelque dandy comanche. Une telle rencontre est de mauvais augure au début de l'excursion que projette M. Kendall. L'intrépide voyageur n'en poursuit pas moins son chemin : l'intérêt de sa santé ne lui permet sans doute pas d'hésiter.

A Austin, un voyageur anglais, M. Falconner, attire aussi l'attention du touriste américain. M. Falconner a toutes les qualités, il n'a aucun des défauts du caractère anglais, et M. Kendall ne tarde pas à lier connaissance avec lui. Le gentleman anglais possède au plus haut degré l'esprit de précaution particulier à ses compatriotes. Outre le fusil à deux coups qu'il porte en route sur ses épaules, il est chargé de tout un assortiment d'ustensiles qui pendent en festons à sa ceinture ou à la selle de sa mule. Il est armé, comme de toutes pièces, d'un jambon, d'une théière, d'une demi-douzaine de tasses, d'un sac de biscuit, d'une gourde, d'une paire de pistolets, de livres et d'instrumens scientifiques. Puis, pour qu'aucune préoccupation fâcheuse ne vienne troubler ses rêveries de voyageur, M. Falconner a pris à gages un chasseur texien, qui n'a d'autre devoir à remplir auprès de lui que de le retrouver, dans le cas où il viendrait à s'égarer dans le désert. Tom Hancock (c'est le nom du *garde du corps* du touriste anglais) est lui-même un type curieux, qui n'a rien à envier aux plus piquantes créations des romanciers. C'est un homme de cinq pieds huit pouces environ, mais que sa taille voûtée et son allure nonchalante font paraître plus petit; rien ne laisse deviner chez lui la vigueur et la force de résistance dont ses muscles sont réellement doués. Ses membres, dépourvus de toute symétrie, paraissent, pour ainsi dire, disloqués. Son œil est si enfoncé sous les sourcils, qu'on n'en peut deviner la couleur. C'est là Tom Hancock au repos; mais à l'occasion, quand il redresse sa haute taille, quand la commotion électrique du danger vient

galvaniser ses muscles, le Texien apparaît sous son véritable jour : son œil brille d'un éclat inusité, et aucun objet ne sera trop petit, trop éloigné pour sa vue perçante; aucune trace ne lui échappera; l'animal qui l'a laissée, la direction qu'il a suivie, la date enfin où l'empreinte a été tracée, ce seront autant d'énigmes que déchiffrera, comme en se jouant, sa merveilleuse sagacité. Dans la stratégie des bois, des frontières ou des prairies, Hancock est passé maître comme dans la tactique du chasseur. Il peut circonvenir et prendre un Indien dans ses propres piéges. Il peut se coller plus étroitement au sol, ramper plus loin, se rendre plus invisible que personne au gibier qu'il poursuit, à l'ennemi dont il veut surprendre le camp; en un mot, c'est un guide inappréciable pour l'approvisionnement d'une caravane, un batteur d'estrade sans égal. Hancock ne peut plus compter ses rencontres soit avec les Mexicains, soit avec les Indiens, et chaque fois il s'est signalé par quelque exploit qui a défrayé pendant long-temps les conversations de ses camarades; il a été prisonnier chez les Comanches, mais il leur a échappé aussitôt. Jamais pourtant Hancock ne fait la moindre allusion à ces innombrables prouesses : il est aussi modeste que vaillant. Tel est le portrait que M. Kendall trace de Tom Hancock, un de ces hardis aventuriers nourris dans la solitude des bois et des prairies, dont les jours s'écoulent au milieu de dangers sans cesse renaissans, et qui s'endorment chaque soir bercés par les hurlemens des loups et les plaintes de l'oiseau de nuit. M. Falconner, on le voit, avait eu la main heureuse.

Trois autres personnages méritent encore de fixer notre attention parmi les nombreux compagnons de M. Kendall. Le premier est un Mexicain du nom de Carlos, natif de Taos, dans le Nouveau-Mexique, ancien trappeur dans les déserts que l'expédition va traverser, puis courrier pendant plusieurs années entre Austin et San-Antonio. Le second est un capitaine des dragons texiens de l'escorte, W. P. Lewis. Le troisième enfin est M. Howland de New-Bedfort, état de Massachussets. C'est une de ces nobles natures, un de ces hommes d'élite qui ne font en général que de courts pèlerinages ici-bas, comme si la vieillesse était une peine expiatoire que la Providence inflige à l'homme. Brave et fidèle autant que personne, il unit à ces grandes qualités une douceur de mœurs qui le fait chérir de tout le monde. Le Mexicain Carlos par son ignorance présomptueuse, l'officier de dragons Lewis par sa pusillanimité, deviendront plus tard les mauvais génies de l'expédition texienne. Le caractère du pauvre Howland ne se démentira pas, et cet homme intrépide, à l'heure du danger, saura pousser l'abnégation jusqu'à l'héroïsme.

Un mois s'était écoulé depuis que tous les voyageurs et leur escorte d'artillerie et de dragons s'étaient réunis à Austin. Le corps principal

campait, en attendant le départ, à vingt milles au-delà d'Austin. Enfin, le 18 juin 1841, la caravane se met en mouvement. L'un des commissaires texiens, don José Antonio Navarro, placé, comme M. Kendall, dans l'impossibilité de supporter les fatigues de la marche, monte avec lui dans un char-à-bancs que le président Lamar met à leur disposition, et tous deux suivent la longue file de chariots qui commence à rouler lentement à travers les prairies. Une avant-garde de deux compagnies de dragons précède les chariots; après eux s'avance en mugissant, sous la surveillance de ses gardiens, un troupeau de bœufs destinés à la nourriture des voyageurs; trois compagnies d'artillerie et de cavalerie ferment la marche et traînent après elles une pièce de canon. Jamais peut-être, depuis la découverte de l'Amérique, pareille entreprise n'avait été essayée. Quand on entreprit le premier voyage de caravane, aujourd'hui si facile, entre Saint-Louis et Santa-Fé, chaque endroit, chaque accident de terrain, chaque détour avait été depuis longues années étudié et parcouru; dans la nouvelle expédition texienne, c'était l'audace qui s'en remettait au hasard.

A quelques milles du premier campement, la caravane dit adieu aux derniers établissemens pour suivre vers le nord-ouest une route qui devait se prolonger au-delà de toute prévision. Nous ne suivrons pas sa marche lente à travers les mille obstacles des prairies sans fin. Les chasses aux bisons qui les parcourent en troupeaux serrés avec le bruit de l'ouragan, les ravins à franchir, les rivières à passer sur des ponts de troncs d'arbres abattus et réunis à la hâte, sont l'occupation sans cesse renaissante des jours qui suivent le départ. Les légendes du désert, les plaisanteries grivoises des vétérans des prairies, les travaux des forgerons et des ouvriers de toute sorte qui réparent les chariots endommagés, sont les récréations des haltes. De longues journées de fatigue, de courtes nuits de sommeil, se succèdent. La faim, la soif et les dangers ne sont encore que des prévisions; les vivres abondent; les chairs des bisons tombés sous la balle des chasseurs sont, à l'exception des morceaux les plus délicats, abandonnées aux vautours des prairies, et nulle trace d'Indiens n'a encore été signalée; en un mot, aucune catastrophe n'est venue assombrir les esprits, aucune privation n'a abattu les forces des voyageurs. Les hôtes les plus dangereux de ces déserts n'ont été jusqu'alors que les serpens à sonnettes, qui, par certains vents glacés du nord, pendant la nuit, viennent de temps à autre chercher, inoffensifs, un abri sous la tente ou sous le manteau des dormeurs.

Cependant, parmi les scènes qui marquent les premiers pas de la caravane dans le désert, il en est une qu'il convient de signaler. Souvent, sans motif apparent, les bêtes de somme ou de selle sont prises, au milieu de ces solitudes, d'une terreur panique qui amène les plus tristes désordres. Parfois, au moment où le calme le plus profond

règne dans le camp, un arbre mort qui craque sous la brise, le croassement d'un corbeau, le mugissement lointain d'un bison, suffisent à répandre une alarme folle qui se propage de l'animal à l'homme et produit un mouvement d'inexprimable confusion. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de se faire une idée d'une de ces *estampidas* (1). On voit d'abord les chevaux dresser les oreilles, aspirer par leurs naseaux dilatés la terreur qui semble souffler d'un point de l'horizon à l'autre, puis décrire en trottant de larges cercles autour du camp. La peur se communique, comme l'électricité, des chevaux aux bœufs; les hennissemens et les mugissemens se confondent; bientôt le sol tremble sous le pied des animaux effrayés, qui n'entendent plus la voix de leurs maîtres, et qui prennent avec fureur une course désordonnée, soit vers le camp, dont ils fouleront les tentes, au risque de se briser eux-mêmes contre les chariots, soit vers l'immensité des plaines, où ils ne tardent pas à disparaître au milieu d'un tourbillon de poussière. Malheur alors au cavalier négligent qui n'a pas entravé ou attaché sa monture, comme au conducteur de chariots qui n'a pas fortement assujetti ses bœufs, car nulle puissance humaine ne peut arrêter leur élan indomptable : le cavalier ne retrouvera plus son cheval, le bouvier perdra ses bœufs sans espoir de les rattraper jamais. Il faut se résigner à continuer à pied une route de plusieurs centaines de milles, à abandonner ceux des chariots qui ont perdu leur attelage. Une *estampida* est certes un accident des plus redoutables dans le cours d'un long voyage comme celui des prairies.

Dans une de ces paniques, la philosophie de M. Falconner, le voyageur anglais, est mise à une rude épreuve. Son cheval, bien que d'une égalité d'humeur remarquable, ne peut résister à la contagion de la peur, et, pour comble de disgrace, au moment où l'alarme gagne le camp, il n'a pu être déchargé que de la plus petite partie de son bagage scientifique et culinaire. M. Falconner assiste d'un œil effaré au naufrage de sa cargaison. Les octans et les baromètres jonchent le sol, la théière et la casserole battent bruyamment les flancs du cheval, et ne font que redoubler sa terreur. Enfin, tout ce tumulte s'apaise, les bêtes de somme sont maîtrisées après mille efforts, et M. Falconner n'a plus qu'à recharger ce qui lui reste de son bagage, tout en constatant douloureusement que son thermomètre marque cent degrés au-dessus de zéro, et que son baromètre s'est livré aux plus étranges écarts.

Ces *estampidas* avaient été, je l'ai dit, les seuls incidens qui eussent assombri les premières marches de la caravane. A l'exception d'un jour et d'une nuit où l'eau manqua, et où les voyageurs purent pressentir les angoisses de la soif, tout s'était borné aux fatigues inséparables d'une

(1) Mot espagnol qui veut dire course folle.

pareille entreprise, fatigues sous le poids desquelles l'Américain ne fléchit jamais. Le 14 juillet, près d'un mois après le départ d'Austin, la caravane avait fait halte sous l'ombre d'une ceinture de chênes qui bordait une vallée dans laquelle serpente un fleuve aux eaux saumâtres, le Brasos. Là, pour la première fois, les aventuriers contemplèrent un terrible spectacle, l'incendie d'une prairie, sans pouvoir reconnaître si l'accident était fortuit ou bien causé par la main de l'homme. Des nuages d'une fumée noire obscurcissaient le ciel; au milieu de ces spirales épaisses, la flamme dardait des lueurs sinistres qui s'épandaient partout comme un torrent débordé. Les hautes herbes desséchées pétillaient en s'enflammant avec la rapidité de la foudre. Le vent roulait de droite et de gauche ces vagues de flamme que rien ne pouvait arrêter, et qu'on voyait envahir en un clin d'œil la crête des collines les plus élevées. De tous les fléaux des prairies, celui qu'on nomme *fléau de feu* est le plus redoutable; autant vaudrait essayer d'entraver la marée montante; un changement de vent peut pousser contre vous une mort inévitable, ou consumer au loin, sur un espace de plusieurs milles, la surface végétale des terrains que vous allez parcourir. Heureusement pour la caravane, l'incendie suivait son cours vers la gauche et laissait intactes les prairies situées sur la route qu'on se proposait de suivre. Pendant toute la nuit, une traînée de flamme balaya la prairie en éclairant l'horizon de lueurs rougeâtres, et, le matin suivant, la colonne de feu escaladait encore la chaîne des collines qui séparent la prairie des bas-fonds où coule le Brasos.

Cet incendie semble être pour la caravane un fâcheux présage. Dès ce moment, en effet, commence pour les malheureux voyageurs une série de désastres. L'eau devient plus rare. Un vieux capitaine de la compagnie des batteurs d'estrade, M. Caldwell, chargé d'explorer la route en avant des chariots, de choisir les endroits les plus favorables pour les diriger et de rechercher les traces des Indiens, se replie sur le gros du convoi pour annoncer qu'on vient de découvrir un campement de sauvages qui ne semble abandonné que depuis quelques heures. Plus loin, on a trouvé le crâne d'un homme blanc tout récemment égorgé. Enfin, il est évident que la caravane est arrivée au centre des tribus hostiles, et on redouble de précautions le jour comme la nuit. Des ordres sévères sont donnés pour prévenir toute surprise. C'est ainsi qu'on atteint la lisière d'immenses forêts bien connues des trappeurs et des chasseurs américains sous la dénomination devenue célèbre de *cross timbers* (1). Ces forêts s'étendent du nord au sud et de l'est à l'ouest, sur une largeur qui n'est guère moindre de quarante à cinquante milles. Elles occupent un sol crevassé et montueux sur lequel

(1) Forêts transversales.

rampe une sous-végétation presque inextricable de bruyères et de buissons épineux. A peine, au milieu des profonds ravins qui coupent en tous sens le terrain aride, rencontre-t-on çà et là une étroite clairière. Partout l'herbe est desséchée, le feuillage jauni. Des troncs brûlés ou noircis par les feux des chasseurs indiens s'élèvent de tous côtés en attristant les yeux, tandis que leurs branches charbonnées et les buissons aux pointes aiguës déchirent les chairs des hommes et des animaux.

La traversée de ces immenses forêts qui séparent les hautes prairies des prairies basses dure quinze jours. Sur les bords de la rivière de Noland, un conseil est tenu entre les officiers et les chefs de l'expédition. La marche a été si lente, qu'on sent impérieusement le besoin de faire des journées plus longues. On est à la veille d'entrer dans une contrée plus accidentée; il devient nécessaire d'alléger les chariots. C'est une mesure de salut commun. A cet effet, on fera comme dans les gros temps en mer : on se débarrassera de l'excédant de la cargaison. Des provisions considérables de bœuf séché, dont une partie se gâtait faute de consommation, sont destinées d'abord à être abandonnées; puis on se résout aussi à sacrifier les bagages inutiles, les tentes, par exemple, qui n'appartiennent qu'à un petit nombre de voyageurs privilégiés, et auxquelles les propriétaires renoncent pour ne pas exciter le mécontentement de leurs compagnons. Officiers, commissaires, marchands et soldats se privent de ces abris portatifs si utiles dans le désert. La tente de l'hôpital est seule exceptée d'un auto-da-fé général qui ne laisse plus aux voyageurs d'autre ressource contre le brouillard, la froidure, la pluie ou l'ardeur du soleil, que leurs couvertures et leurs manteaux. On prend hauteur pour la première fois depuis le départ d'Austin. Un mois de route n'a permis de franchir encore que deux cents milles, et il en reste encore environ cinq cents dans la direction du nord-ouest jusqu'à Santa-Fé.

Rien ne ressemble à l'océan comme les immenses prairies qui couvrent cette partie de l'Amérique. Comme sur l'océan, l'œil n'aperçoit partout que le même horizon. Le chasseur des prairies a aussi quelque point de ressemblance avec le matelot : la même erreur de route peut perdre le bâtiment qui navigue dans une mer inconnue et le chasseur qui parcourt pour la première fois des prairies inexplorées. La caravane avait dû se préoccuper vivement des malheurs que de pareilles déviations pouvaient attirer sur elle : en suivant les bords de la Rivière-Rouge, elle ne courait aucun danger de s'égarer. Il fut donc décidé qu'aussitôt qu'on aurait atteint cette rivière, on ne s'en écarterait plus; mais l'impatience même où l'on était d'arriver au cours d'eau désigné causa une déplorable méprise. Quelques formes de collines que de vieux chasseurs croyaient reconnaître firent prendre pour la Rivière-Rouge une rivière sans nom. La caravane allait dès-lors courir

à sa perte, semblable au navire désemparé qui fait fausse route, et dont l'équipage confond avec une côte semée d'écueils le port qui doit l'abriter.

II.

Les traces d'Indiens se multipliaient sur le passage des Texiens. Ces traces étaient fraîches, et les chasseurs sauvages qui les avaient laissées ne devaient pas être loin. L'apparition soudaine d'une troupe de chiens maigres et affamés vint donner aux présomptions des batteurs d'estrade un caractère de certitude. Ces chiens appartenaient sans nul doute à quelque peuplade sauvage. Comment avaient-ils surmonté leur répugnance instinctive pour venir chercher un asile parmi les blancs? C'était une question à laquelle l'événement se chargea presque aussitôt de répondre.

Un ruisseau ayant été signalé par un des batteurs d'estrade, la confusion se met dans les rangs des voyageurs. Les mieux montés des cavaliers prennent les devans au galop. Les conducteurs de chariots veulent les imiter en poussant le pas de leurs bœufs, et la longue caravane est bientôt dispersée en corps isolés, les uns invisibles aux autres, sur toute l'immense étendue des prairies. M. Kendall, le commissaire Navarro, un Irlandais, M. Fitzgerald, s'étaient trouvés tout à coup séparés de leurs compagnons. Les rideaux de cuir du petit wagon qui les portait masquaient la vue à droite et à gauche, et ne laissaient voir, au milieu des longues ondulations des prairies, que la toile blanchâtre des chariots lointains. Tout à coup un bison emporté par une course furieuse, la langue pendante, les flancs haletans, dépassa la voiture des trois voyageurs. Don José Navarro écarta le rideau, et, se rejetant précipitamment dans l'intérieur du wagon, la consternation peinte sur le visage : — Les Indiens! les Indiens! cria-t-il, et le commissaire alarmé chercha précipitamment son *rifle* au fond de la voiture. A peine avait-il prononcé ces mots, qu'un cavalier indien, à son tour, dépassa les voyageurs. Le sauvage était monté sur un bai de taille moyenne, mais plein de fougue et de vigueur. Il était armé d'une longue lance à laquelle de nombreuses chevelures se balançaient en guise de banderole. Un arc et un carquois battaient ses épaules; l'air, que fendait sa course impétueuse, gonflait son manteau de peau de daim autour de ses reins, tandis que ses cheveux noirs, que ne pouvait contenir une bandelette jaune, flottaient en longues tresses sur ses épaules. Les voyageurs cherchaient en vain cependant à dégager leurs carabines des bagages qui encombraient la voiture, quand un second cavalier, penché sur l'encolure de son cheval, les talons attachés aux flancs de sa monture, passa à son tour si près du wagon, que

les sabots de son coursier lançaient jusque sur les rideaux de cuir les cailloux arrachés au sol. Un troisième cavalier succéda aux deux autres. Par une inexplicable singularité, chacun des trois Indiens, dans l'impétuosité de leur course, semblait dédaigner de jeter un regard sur la voiture des voyageurs. Acharnées après leur proie comme des loups affamés à la poursuite d'un daim, les trois effrayantes apparitions avaient passé comme autant d'éclairs, sans que les voyageurs, restés seuls loin des leurs, eussent pu mettre la main sur leurs armes. Le bison et ses trois persécuteurs n'étaient déjà plus que des points à peine visibles à l'horizon de la prairie, quand M. Kendall et ses compagnons saisirent leurs carabines : ils s'applaudirent de n'avoir plus d'ennemis devant eux, car aucune de leurs armes n'était chargée. Quelques instans d'une course rapide permirent heureusement au wagon d'atteindre le campement où régnait une confusion complète. Tandis que les cavaliers les mieux montés s'étaient élancés à la poursuite des Indiens, d'autres chasseurs s'étaient emparés du gibier que les sauvages poursuivaient avec tant d'ardeur. A côté du lieu de halte choisi par la caravane, près d'un cours d'eau ombragé de grands arbres, s'élevait un camp indien précipitamment abandonné. La famine l'avait visité, à en juger par les os soigneusement rongés d'animaux immondes, tels que des fouines et des serpens, et l'aspect lamentable d'une vingtaine de chiens aux flancs caves et décharnés que la faiblesse avait empêchés de suivre leurs maîtres; les moins exténués avaient seuls pu venir chercher asile auprès des Américains. Les cavaliers sauvages qui poursuivaient le bison appartenaient sans nul doute à la tribu affamée dont le camp était désert, et la faim seule qui déchirait leurs entrailles avait fait taire leur crainte ou leur curiosité à l'aspect si nouveau pour ces barbares d'une voiture ou d'une caravane de *Visages-Pâles*.

La caravane ne fit halte en ce lieu que pour un instant. Les officiers donnèrent l'ordre de se remettre en marche, et quelques détachemens reçurent mission de battre la campagne dans l'espoir de capturer quelque guide indien, car on n'était pas encore certain d'être sur la bonne route. Malheureusement toutes les recherches furent vaines, et l'expédition dut continuer sa marche pour ainsi dire à l'aventure.

C'est au milieu de ces pénibles préoccupations que le rôle du Mexicain Carlos, l'un des principaux personnages de cette relation, commence à se mieux dessiner. Du haut d'une éminence apparaît sur la droite et dans la direction du nord une ceinture d'arbres épais, parallèle à la route, et qu'on hésite à reconnaître pour les bois qui bordent la Rivière-Rouge. Le Mexicain, attaché simplement jusqu'alors à une des compagnies de l'escorte, apprend aux officiers qu'il a souvent dressé ses trappes en aval et en amont de la Rivière-Rouge, qu'il en connaît parfaitement tous les traits distinctifs, et que partout aux alentours

il retrouve ces traits conformes à ses souvenirs. Les allégations de Carlos paraissent si plausibles, sa connaissance du pays si positive, qu'il passe immédiatement de l'escorte dans le détachement des batteurs d'estrade. A des doutes prudens succède pour la caravane une confiance aveugle.

A la halte suivante, les batteurs d'estrade purent rapporter des nouvelles d'une grande importance. Ils avaient eu une conférence de quelques instans avec un corps de guerriers indiens en nombre égal au leur. Tous étaient bien armés, quelques-uns avaient des carabines, d'autres étaient montés sur de puissans et forts chevaux américains évidemment volés. C'étaient de vigoureux et athlétiques sauvages orgueilleusement campés sur leurs montures éprouvées, l'air hostile, le regard menaçant. La maigreur et la détresse des chevaux des *Visages-Pâles* n'avaient pas échappé à ces pénétrans observateurs, et de la conscience de leur supériorité naissaient leur audace et leur insolence. Aucun d'eux n'avait pu échanger un mot d'anglais avec les batteurs d'estrade; mais plusieurs d'entre ces Indiens avaient ramassé çà et là dans leurs courses errantes quelques bribes d'espagnol, et Carlos, à l'aide du dialecte comanche, semblable au leur, avait pu converser tant bien que mal avec les guerriers nomades. Leurs réponses avaient été si arrogantes, que le capitaine Caldwell, vieux Texien rompu aux ruses perfides des sauvages, avait donné l'ordre à ses hommes d'apprêter leurs armes, et à cet ordre donné en anglais les Indiens avaient répondu par une manœuvre de nature à prouver qu'ils entendaient mieux cette langue qu'ils ne désiraient le laisser voir. Il y avait là, outre Tom Hancock et le vieux capitaine Caldwell, dont les cheveux avaient grisonné dans les guerres indiennes, quelques batailleurs des prairies qui se plaignaient *in petto* de ces conférences, et les trouvaient à la fois trop longues et trop pacifiques; mais les ordres du commandant en chef de l'expédition, le général Mac-Leod, étaient péremptoires. Le général voulait gagner par la douceur l'amitié des peuplades disséminées sur son chemin pour ouvrir une route affranchie de dangers aux caravanes de son pays. Il fallut se conformer aux instructions reçues, et le capitaine Caldwell fit prier les guerriers indiens d'attendre l'arrivée du chef de l'expédition. Quelques sentencieuses et laconiques paroles furent échangées entre les Indiens dans la langue de leur peuplade; puis, après avoir appris aux blancs le nom de la tribu à laquelle ils appartenaient et leur avoir donné la nouvelle qu'un parti de deux cents Comanches battait la campagne non loin de là, ils promirent de revenir avant la nuit, et s'éloignèrent au petit galop sans vouloir attendre davantage.

Tom Hancock et un autre batteur d'estrade éprouvé furent envoyés sur leurs traces; ils revinrent au bout d'une heure sans les avoir revus; seulement ils apportaient la nouvelle qu'à cinq milles de là, dans la di-

rection du nord, ils avaient trouvé un village considérable qu'il serait nécessaire de traverser dans toute sa longueur, car il n'y avait pas d'autre route pour les chariots. Après une courte consultation, les officiers détachèrent cinquante cavaliers des mieux montés avec un drapeau de paix pour porter aux habitans du village indien des paroles de conciliation et d'amitié : M. Kendall, que près de trois mois de fatigues avaient refait complétement, dit adieu à son wagon, et prit rang avec son cheval parmi les hommes de l'avant-garde; mais les éclaireurs indiens avaient donné l'alarme, et le village était désert : la tribu tout entière s'était éloignée, et les ambassadeurs ne purent que constater l'heureux et pittoresque emplacement de ce hameau indien. Les feux brûlaient encore dans les foyers abandonnés, ainsi que dans la loge du conseil où la fuite avait été résolue. Après avoir campé la nuit près du village, l'expédition reprend sa marche, toujours en longeant la rivière qu'on suppose être la Rivière-Rouge.

Fatigué d'une longue inaction, M. Kendall se félicitait de s'être joint aux éclaireurs qui précédaient la colonne. Sans s'astreindre à la marche lente et monotone des bœufs qui traînent les chariots, les batteurs d'estrade ont toute liberté d'allures. Le désert s'ouvre devant eux, et ils sont les premiers à interroger l'immensité des prairies, à sonder les dangers qu'elles recèlent. C'est la proue qui fend les vagues pour ouvrir la route au navire. De vives descriptions se succèdent sous la plume de M. Kendall. Là c'est une halte à l'ombre des cotonniers, ou sur les bords d'un ruisseau dont les eaux limpides gardent, sous la chaleur du jour, une fraîcheur éternelle, grace à des arches de verdure entremêlées d'inextricables guirlandes de vigne vierge. Le héron blanc, l'oiseau de la solitude, se tient immobile le long de ces cours d'eau, où le daim, qui vient d'échapper haletant au loup des prairies, court rafraîchir ses flancs baignés de sueur, où le cheval sauvage, l'œil inquiet, les naseaux fumans, vient étancher sa soif. Plus loin, ce sont d'immenses solitudes dont le vent courbe les hautes herbes et que sillonnent les bisons effrayés ou les rapides coursiers des éclaireurs indiens.

Cependant la marche se continue à travers mille obstacles. Carlos le Mexicain est devenu le guide de la caravane. On arrive sur les bords d'une rivière où l'on cherche vainement un gué. Carlos déclare que c'est la rivière Utau, le long de laquelle il a souvent tendu ses piéges; que ces parages lui sont connus comme les lieux où s'est écoulée son enfance. La confiance du guide se communique encore une fois aux voyageurs. On espère arriver bientôt aux premiers établissemens du Nouveau-Mexique. La joie est bruyante, car personne ne se doute que cinq cents milles restent encore à franchir au milieu d'affreux déserts, et que la faim, la soif, les Indiens menacent de près l'expédition.

Un soir, la caravane a fait halte non loin d'un ruisseau qu'ombragent

des cotonniers et des saules. Des loups et des chouettes mêlent leurs hurlemens lugubres à la plainte monotone du torrent. Tout à coup un signal d'alarme retentit, la terre tremble sous les pas des animaux. Ces hurlemens prolongés ont provoqué dans le camp une de ces paniques dont j'ai déjà décrit les redoutables effets. Les bœufs encore accouplés prennent la fuite. M. Kendall n'a que le temps d'escalader un arbre pour éviter un choc qu'aucun pouvoir humain ne saurait prévenir; en un clin d'œil, les bêtes de somme ont disparu, et c'en eût été fait de l'expédition tout entière, si, le lendemain matin, on n'eût, par miracle, retrouvé les animaux encore groupés non loin du camp. On se perd en conjectures sur les causes de cette panique soudaine, mais les vétérans de l'expédition l'attribuent à quelque ruse perfide des Indiens dont les voix ont imité les hurlemens des loups et les sifflemens des oiseaux de nuit.

Parmi les accidens de la vie du désert, il en est un plus terrible encore que l'*estampida*. Le voyageur qui se sépare pour quelques instans de ses compagnons court risque souvent de perdre complétement leur trace : rien ne peut servir à l'orienter dans ces plaines aux ondulations monotones. C'est en vain qu'il se fatigue à courir dans toutes les directions : l'écho seul répond à ses cris d'alarme; il s'arrête alors dans l'immobilité du désespoir. Mille visions surgissent autour de lui; un bloc de pierre, un tronc d'arbre, prennent des formes menaçantes et semblent autant de mystérieux ennemis. Le malheureux se résigne, il s'assied et attend la mort. Il pense aux compagnons qu'il a laissés et qu'il ne retrouvera plus. Le soleil semble descendre avec une effrayante rapidité; la nuit paraît, non pas s'épaissir graduellement, mais tomber tout à coup. Plus d'espoir alors : les ténèbres ont envahi les dernières lignes de l'horizon. Partout l'obscurité, partout la solitude : position terrible dans laquelle il faut s'être trouvé une fois en sa vie pour en bien comprendre toute l'horreur.

Égaré un jour à la poursuite d'un chevreuil, M. Kendall veut rejoindre la colonne en marche; pour la première fois depuis une heure il cherche à s'orienter, mais un horizon inconnu l'entoure; les ondulations des prairies n'ont plus la forme qu'il se rappelle. Il pousse son cheval vers la plus élevée de ces vagues de terrain; là comme tout à l'heure, aucun souvenir ne peut l'aider : il est complétement égaré. Le soleil est au milieu du ciel; comment distinguer le nord du midi? En pareil cas, il n'y a pas à se dissimuler qu'on est face à face avec les plus terribles chances du désert. Sans oser s'écarter d'un étroit rayon, de peur de mettre plus de distance encore entre la caravane et lui, M. Kendall monte de nouveau sur une éminence et cherche à distinguer la toile des chariots de la caravane. Il n'aperçoit que les trombes de poussière que le vent soulève. Non loin de là, un loup solitaire re-

gagne sa tanière, des serpens sifflent entre les jambes de son cheval; partout c'est la solitude dans sa morne tranquillité. Le voyageur met un instant pied à terre et reste immobile; mais bientôt, cédant à une impatience fiévreuse, il reprend sa course sans but, il pousse son cheval au hasard. Une heure s'écoule. Il est arrivé sur la pente d'une vallée profonde. A quelques centaines de pieds au-dessous de lui, serpente une longue ligne de chariots : c'est la caravane. Le naufragé qui sent ses forces s'épuiser en luttant contre les vagues peut seul, à l'aspect d'une voile, éprouver l'inexprimable joie qui s'empare de M. Kendall; mais le talus est escarpé, et il cherche vainement, à travers les rochers, un sentier pour descendre. Après mille efforts, il atteint une plate-forme adossée à des rochers crevassés. Au-delà de cette plateforme, la pente est si rapide, que le cheval et le cavalier hésitent à s'y lancer. Tout à coup, dans une des fissures du roc au-dessus de la tête de M. Kendall, un bruit confus se fait entendre, semblable à celui de cailloux froissés les uns contre les autres, ou bien encore à celui de feuilles sèches ou de broussailles foulées aux pieds; une odeur nauséabonde s'échappe en même temps de cette fissure, et un sifflement aigu retentit, suivi de l'apparition d'un serpent à sonnettes qui se déroule comme une liane énorme le long des flancs du rocher. Le reptile n'est que le précurseur de toute une tribu de serpens dont le faisceau visqueux se déroule, et qui tapissent par centaines, horrible et vivante végétation, le talus rocailleux au milieu duquel s'ouvre leur caverne. Le cheval et le cavalier n'hésitent plus, et roulent ensemble plutôt qu'ils ne descendent jusqu'au niveau de la plaine. Un temps de galop les porte tous deux jusqu'aux chariots de la caravane, que M. Kendall se promet bien de ne plus jamais perdre de vue.

III.

Ce ne sont là encore que de légères émotions. La faim n'est pas dans le camp, mais les privations ont commencé à se faire sentir à des hommes fatigués d'une longue route. Les commissaires de l'expédition, toujours persuadés, d'après les affirmations du guide mexicain, qu'on ne devait être qu'à soixante-dix ou quatre-vingts milles de la ville de San-Miguel, résolurent d'envoyer en avant trois parlementaires qui auraient à chercher des vivres frais et à pressentir en même temps l'accueil que réservaient les Mexicains à l'expédition américaine. MM. Howland, Baker et Rosenburry furent désignés pour cette mission. M. Howland avait déjà passé quelques années à Santa-Fé, où il était connu des principaux habitans : c'était un homme à la fois intelligent, prudent et brave, en un mot celui qu'il fallait en pareil cas.

Les parlementaires emportaient des vivres pour trois jours, et, comme on avait à redouter les attaques de nombreuses tribus d'Indiens hostiles, ils devaient se cacher durant le jour et ne marcher que la nuit. Dans l'après-midi, M. Howland et ses malheureux compagnons se mirent en route; on ne devait pas les revoir.

Le lendemain de cette séparation, la colonne reprit sa marche, toujours sous la direction de Carlos. Le 13 du mois d'août fut pour elle un de ces jours néfastes dont le souvenir reste long-temps gravé dans la mémoire. La nuit précédente, on avait campé dans un endroit où l'eau avait manqué aux bêtes de somme et aux bœufs destinés à servir de nourriture. Le peu d'eau que les hommes avaient pu se procurer, d'une qualité détestable, n'avait servi qu'à irriter la soif. On était arrivé à un endroit des prairies d'où l'on apercevait au loin les sommités bleuâtres de hautes montagnes. Carlos avait été le premier à les découvrir, et les avait désignés sous le nom de *los Cuervos* (les Corbeaux). D'après son dire, la Rivière-Rouge s'ouvrait un passage à travers ces trois montagnes. Cette assertion trouva un seul contradicteur : c'était le vieux capitaine des éclaireurs, Caldwell, qui prétendait que le cours d'eau qu'on avait suivi depuis le village des Indiens était le Wichita et non la Rivière-Rouge. Chacun tressaillit à cette affirmation du vieux batteur d'estrade; mais telle était la confiance qu'on plaçait dans les assertions de Carlos, que le capitaine finit par être seul de son avis.

On marchait toujours. De petits détachemens avaient été envoyés de tous côtés à la recherche d'une source ou d'un ruisseau, car les chevaux, les mules et les bœufs n'avançaient plus qu'avec peine, dévorés par la soif. Enfin, dans l'après-midi, la colonne atteignit, après d'incroyables fatigues, une vallée couverte de cèdres desséchés et qui longeait un précipice immense. On s'était arrêté pour creuser le sol, dans l'espoir de faire jaillir quelque source d'eau fraîche, quand une explosion semblable à celle d'une pièce d'artillerie vint interrompre les travaux d'excavation. La détonation avait été entendue dans la direction du camp au-dessus duquel s'élevait un dais de fumée noire. — Une attaque d'Indiens! — Tel fut aussitôt le cri général. Ce n'étaient pas les Indiens pourtant : c'était un incendie qui avait éclaté sur les hauteurs voisines de la vallée et qui gagnait l'épaisse forêt de cèdres au milieu de laquelle on se trouvait. Il fallait se hâter de chercher un abri dans les plaines que l'incendie ne menaçait pas, et où une partie de la caravane était déjà campée. La petite troupe avec laquelle marchait M. Kendall redoubla d'efforts pour sortir de la vallée; mais les flammes interceptaient tous les passages. Partout l'incendie dévorait les arbres, qui craquaient sous le feu avec un bruit terrible; les troncs enflammés roulaient de tous côtés; on était comme entouré d'un cercle infranchissable. La nuit vint, et la terrible lueur de l'incendie

remplaça la clarté du soleil. Les cèdres allumés, les tourbillons de flammes qui gagnaient toute l'étendue de la prairie, envoyaient des gerbes éblouissantes jusqu'aux extrémités de l'horizon. De sourds et terribles retentissemens sortaient des cavernes, des gouffres béans, illuminés tout à coup jusque dans leurs profondeurs. Cependant, vers neuf heures, M. Kendall put gagner les hauteurs qui dominent la vallée, et le premier visage de connaissance qu'il rencontra fut celui de M. Falconner, à peine vêtu des débris noircis d'une couverture. Il était de garde à l'ouest du camp pour surveiller l'incendie que les efforts des hommes, aidés par le vent, avaient pu arrêter de ce côté. Il indiqua à M. Kendall l'endroit où il trouverait ses chariots. Un spectacle bien sombre attendait M. Kendall. Ses compagnons, assis sur les débris arrachés aux wagons en flammes, étaient livrés à toutes les angoisses de la faim, de la soif et du désespoir. Personne ne parlait, mais chacun fixait les yeux sur la nappe de feu qui continuait de dévorer la prairie au nord, au sud et à l'est. Après une nuit d'angoisse, le jour vint éclairer un désert de cendres, sur lequel planaient d'épais nuages de fumée. Deux wagons avaient été brûlés, et dans l'un de ces chariots l'explosion d'une quantité considérable de cartouches avait produit le bruit qui avait fait croire à une attaque des Indiens.

La caravane reprit sa marche, mais la soif des voyageurs n'était pas apaisée, et chaque heure la rendait plus insupportable. Pour comble de maux, les hauteurs qu'on avait signalées sous le nom des *Cuervos*, devenues plus visibles, n'avaient aucune ressemblance avec les montagnes décrites par le guide mexicain, et cependant personne ne doutait encore de sa fidélité. Un autre jour s'écoule; puis, un soir, on chercha vainement Carlos; il avait disparu et ne revint plus.

Sans guide, sans vivres, sans eau, la caravane reprit sa marche jusqu'au 17 août 1841. Ce jour-là, un parti d'explorateurs, le capitaine Caldwell en tête, fut détaché avec ordre de ne revenir qu'après avoir trouvé la Rivière-Rouge. Leur absence ne dura que quelques jours, et bientôt le capitaine revint avec la nouvelle qu'ils avaient rencontré une rivière qu'ils croyaient bien cette fois être la Rivière-Rouge, ou l'un de ses principaux affluens. Pendant la nuit suivante, les Indiens vinrent jusque dans le camp enlever plusieurs chevaux de choix. Ce n'était là qu'un prélude à des attaques plus sérieuses. Le lendemain, en effet, on fut averti qu'une troupe d'Indiens donnait la chasse à quelques hommes de la caravane partis en avant pour chercher de l'eau. Le bruit lointain de la fusillade ne tarda pas à confirmer cette fâcheuse nouvelle. Cinquante cavaliers s'élancèrent aussitôt au secours de leurs compagnons menacés; mais ils arrivèrent trop tard, l'œuvre de sang s'était accomplie. Cinq cadavres, parmi lesquels se trouvait celui du lieutenant Hull, étaient étendus sur le sol rougi de sang, éventrés,

scalpés et horriblement mutilés. Cependant, à en juger par les traces encore fraîches du combat, les Américains avaient dû vendre chèrement leur vie. Le lieutenant Hull n'était pas tombé avant le trentième coup de lance; et quant à un homme vigoureux, nommé Mayby, dont le cadavre était près du sien, le canon brisé d'une carabine que sa main serrait encore avec force disait assez qu'après l'avoir déchargée, il avait résisté jusqu'au bout. Le cœur de l'un des cinq autres avait été arraché de ses entrailles, et, si les Indiens n'avaient pas été forcés de fuir, tous les cadavres auraient sans doute subi cette dernière mutilation.

Un détachement d'hommes armés eut mission de procéder à l'ensevelissement de ces tristes dépouilles, tandis que le corps principal reprenait sa marche vers le Quintufue qu'on disait être un des affluens de la rivière de Palo-Duro (le bois dur). Là, les hommes purent enfin apaiser largement la soif qui les dévorait depuis quelques jours, et le soir un conseil solennel fut tenu entre les officiers. Les circonstances étaient critiques. La caravane était égarée sans guide dans un pays inconnu. Les provisions, presque insuffisantes jusqu'alors, étaient épuisées; déjà depuis quelques jours, chaque bœuf abattu pour les besoins de l'expédition était dévoré, cuir, entrailles et sang. Des peuplades ennemies entouraient les Américains, toujours prêtes à égorger les détachemens qui s'éloignaient pour chasser du corps principal, et les prairies devenaient de plus en plus impraticables aux chariots. Dans cette conjoncture, il fut décidé qu'un parti de cent hommes s'avancerait jusqu'au Nouveau-Mexique, soit près de Santa-Fé ou du Rio-Grande, soit encore près du chemin tracé par les caravanes de Saint-Louis. Une fois arrivés là, ces hommes devaient revenir sur leurs pas avec des vivres frais pour ceux de leurs compagnons restés en arrière. M. Kendall accompagna ce détachement, placé sous les ordres du capitaine Sutton.

La troupe avait à traverser le pays tout entier des Indiens Caïguas, les meurtriers du lieutenant Hull. Dans l'après-midi du dernier jour d'août, elle se mit en route. On marchait silencieusement et en bon ordre. Sur tous ces visages amaigris et animés par la fièvre, on lisait la même expression de souffrance et de résignation virile. Les Texiens traversaient une plaine immense sans arbres et sans buissons. Au bout de quelques heures de marche, on aperçut cependant une tache noirâtre qui se détachait vivement sur la morne uniformité du désert, et les yeux exercés des chasseurs eurent bientôt reconnu un bison endormi. Pour ces hommes livrés depuis plusieurs jours aux angoisses de la famine, une pareille capture était précieuse; mais, pour atteindre l'animal, il fallait franchir une énorme distance, et cela sans donner l'éveil au bison. Qui oserait se charger d'une aussi difficile mission? Tom Hancock fut seul jugé digne de la mener à bien. Quatre autres chas-

seurs, ceux dont les chevaux étaient les plus agiles, furent désignés pour le seconder. Les cavaliers commencèrent par alléger leurs chevaux du poids qui pouvait ralentir leur course; puis, se débarrassant de leurs chapeaux, la tête entourée d'un mouchoir pour la garantir de l'ardeur du soleil, tous furent prêts pour cette chasse d'un intérêt suprême.

Au-delà de l'animal assoupi, la prairie s'élevait en pente douce. Tom Hancock commença de s'avancer en rampant, après avoir pris l'avantage du vent, du côté du buffle : à peine apercevait-on le corps du chasseur au-dessus des touffes d'herbes ou des taupinières qui jonchaient la prairie; mais, quoiqu'il fût familiarisé avec toutes les ruses de chasse qui pouvaient assurer son succès, Tom cessa de ramper à cent cinquante mètres environ de sa proie. Sa carabine s'éleva parallèlement au sol, puis il fit feu. Il était convenu que les cavaliers resteraient inactifs jusqu'après le second coup. Le buffle blessé, mais légèrement, se leva en bondissant, étira ses membres, roula sa queue à droite et à gauche, et se recoucha. Tom Hancock, sans se redresser, rechargea tranquillement sa carabine et fit feu pour la seconde fois. L'animal, plus grièvement blessé, bondit de nouveau sur ses jarrets, et, à l'aspect des cavaliers, fit volte-face et s'éloigna d'un pas pesant. Alors la chasse commença plus sérieusement. M. Kendall, mieux monté que ses trois associés, ne tarda pas à les devancer, à gagner du terrain sur l'animal poursuivi; mais, à l'aspect effrayant de cette masse énorme, dont les yeux brillaient comme deux globes de feu à travers les touffes d'une épaisse crinière, le cheval, épouvanté, se déroba sous le cavalier, au lieu d'avancer. Il ne se décida qu'après avoir senti l'éperon labourer ses flancs, et s'élança vers le buffle au point d'effleurer presque ses cornes. Trois ou quatre fois le chasseur répéta cette manœuvre, et chaque fois une blessure arrachait un gémissement au bison; l'animal cependant tenait toujours tête au chasseur, et il fallut qu'un des compagnons de M. Kendall le remplaçât pour mettre fin à la lutte, en couchant à terre le bison, qui cette fois ne se releva plus.

La joie était au camp; malheureusement dans tout le voisinage il n'y avait pas un arbre, pas une racine qui pût fournir le bois nécessaire pour cuire le bison, et les chasseurs, affamés comme des loups, se virent forcés de reprendre leur marche, la chair saignante suspendue aux arçons. La nuit venait, et les angoisses de la faim eurent raison des dernières et naturelles répugnances des voyageurs. Ils réunirent la fiente des buffles disséminée sur la prairie; mais ce combustible, excellent à l'état de sécheresse, est détestable quand la pluie l'a détrempé. Enfin, on alluma tant bien que mal un feu languissant; les chasseurs dévoraient à belles dents une viande enfumée et à peine cuite. Pour la première fois depuis l'arrivée des cavaliers dans la grande prairie, les loups hurlaient la nuit dans leur voisinage. — C'est bon signe, dit

Hancock, les loups ne hurlent que près des établissemens, et demain nous rencontrerons des blancs, des Indiens, ou la limite de la prairie.

Le lendemain matin, M. Kendall et ses compagnons reprennent au point du jour leur marche à travers les prairies. Les premiers animaux qu'ils rencontrent, après avoir franchi péniblement un espace de plusieurs milles, sont des chevaux sauvages, réunis en troupeaux et galopant avec une impétueuse ardeur dans ces plaines sans limites. Persuadés que ce troupeau s'est échappé de quelque *hacienda* mexicaine, ils arborent au bout d'un fusil un mouchoir blanc, signal de détresse auquel malheureusement aucun autre signal ne répond. La troupe vagabonde des chevaux indomptés décrit curieusement à l'entour des voyageurs égarés de larges cercles au galop; puis on les voit s'arrêter un moment, dresser les oreilles, secouer leurs crinières flottantes, et, reprenant leur course folle, se perdre bientôt dans l'immensité des savanes comme une troupe de dauphins dans l'immensité de la mer. Et cependant ce troupeau était bien, comme on le sut plus tard, une *cavallada* privée; des Mexicains se tenaient à quelque distance, invisibles, mais non sans voir les voyageurs en détresse, dont les mouvemens leur avaient paru suspects.

Plusieurs jours de marche succèdent à celui qui a été marqué par cet incident. La faim tourmente les entrailles des voyageurs, réduits à serrer de plus en plus autour de leurs flancs leur ceinture de cuir, ou à chercher dans un sommeil plein d'anxiété l'oubli des tortures du jour. Le peu de gibier qui se montre disparaît hors de la portée des carabines; les chiens des prairies, race singulière qui se creuse des terriers et vit en république, se cachent aussi, à l'approche des voyageurs, dans leurs demeures souterraines. Les eaux profondes des rivières ne laissent apercevoir aucun de leurs hôtes; la terre et l'eau se montrent impitoyables. Un jour pourtant, au moment où le désespoir va achever l'œuvre de la faim, où les voyageurs affaiblis ne marchent plus qu'à de longues distances les uns des autres, les prairies changent d'aspect. C'est d'abord un horizon de montagnes d'azur, puis une échappée de plaines aux bouquets d'arbres disséminés, aux ruisseaux limpides et murmurans. Une halte a lieu sur les bords de l'un de ces ruisseaux, au coucher du soleil. L'azur du ciel paraît plus beau ce jour-là que les autres jours, et le couchant n'a jamais éclairé de teintes plus douces la cime des montagnes lointaines. Les saumons bondissent dans les eaux murmurantes qui coulent entre des rives ombragées; les ramiers chantent au haut des arbres leur chanson du soir; de longues files de dindons sauvages font retentir l'air du bruit de leurs grandes ailes. Un jour se passe dans ce lieu charmant, un jour de chasse et de pêche abondantes, et à ce jour succède une nuit de sommeil tranquille; puis le soleil du matin éclaire au loin la fumée d'un

camp de bergers mexicains, qui, avertis par les aboiemens de leurs chiens, accourent au-devant des voyageurs.

Le premier moment de terreur passé (car les bergers n'avaient pu voir sans effroi ces hommes pâles, amaigris, semblables à des spectres), ce fut de leur part une suite de questions empressées. Depuis des mois, les bergers étaient éloignés des établissemens, et ils ne pouvaient donner aux Américains aucun renseignement relatif aux dispositions politiques du Nouveau-Mexique. Ils avaient passé tout ce temps à faire des échanges avec les Caïguas, et le hasard avait voulu qu'ils fussent dans leur village quand les meurtriers du lieutenant Hull et de ses compagnons y étaient revenus, rapportant les cadavres de onze de leurs guerriers frappés dans ce triste combat. Les Américains apprirent aussi que la ville de San-Miguel, qu'ils croyaient si voisine, était encore à quatre-vingts milles de là, et qu'il fallait, avant d'y arriver, traverser un petit village appelé Anton-Chico.

Après avoir chargé trois de ces Mexicains de porter de leurs nouvelles au général Mac-Leod, commandant de la caravane, resté en arrière avec le gros de l'expédition, les principaux officiers du détachement auquel appartenait M. Kendall résolurent d'envoyer aux autorités de San-Miguel le capitaine Lewis et M. G. Van-Ness, secrétaire des commissaires de l'expédition. Comme complément aux instructions verbales dont ils étaient chargés, ces officiers emportèrent avec eux des proclamations en anglais et en espagnol, pour instruire les habitans qu'une caravane de Texiens approchait de leur pays avec les plus pacifiques intentions. M. Kendall et deux autres voyageurs se joignirent aux deux envoyés, MM. Lewis et Van-Ness; ils se mirent en route pour Anton-Chico le 14 septembre, treize jours après s'être séparés du gros de l'expédition texienne. La caravane se trouvait ainsi partagée en plusieurs troupes. On n'a pas oublié que MM. Howland, Baker et Rosenburry avaient d'abord été détachés en parlementaires avec une escorte; de son côté, M. Kendall, après avoir fait partie du détachement de cent hommes envoyé pour reconnaître la route, laissait ceux-ci sur les bords du Rio-Gallinas pour se rendre avec MM. Lewis et Van-Ness à San-Miguel. Enfin, le dernier corps, resté sous les ordres du général Mac-Leod, était en arrière avec les chariots. C'est M. Kendall que nous allons suivre, et c'est avec lui que nous assisterons aux derniers incidens de la campagne.

IV.

Une demi-journée de route suffit aux cinq cavaliers pour gagner Anton-Chico, dont la population est de deux cents habitans environ. A l'entrée du village, un Mexicain à la tournure suspecte, monté sur

un magnifique cheval noir et armé d'un fusil à deux coups, d'une énorme rapière et d'une lance, passa près des envoyés, et sembla surveiller leurs mouvemens. Rejoint par un autre cavalier armé et monté de même, il s'éloigna brusquement avec cet homme. Cette rencontre parut de triste augure. Bientôt tout fut en mouvement dans le village à l'aspect des cinq étrangers, qu'on accueillit cependant avec un sentiment qui tenait le milieu entre la frayeur et la curiosité. Surmontant leur défiance, les Américains entrèrent dans la plus apparente des maisons du village. Dans ces hameaux exposés chaque jour aux invasions des Indiens, les habitations ressemblent à des prisons; elles n'ont pas de fenêtres, et des portes massives en défendent l'entrée. Ce fut en proie aux plus tristes pressentimens que les voyageurs prirent un maigre repas, qu'on leur fit payer un prix exorbitant, puis ils se disposèrent à quitter le village; mais les obstacles de la route les décidèrent à rétrograder jusqu'à Anton-Chico et à solliciter de nouveau l'entrée de la maison qui les avait déjà reçus.

Pour la première fois depuis des mois entiers, M. Kendall commençait à goûter le sommeil à l'abri d'un toit, quand, vers une heure du matin, il fut réveillé en sursaut, ainsi que ses compagnons, par un grand tumulte qui se faisait entendre dans l'enclos attenant à la maison où étaient renfermés leurs chevaux et leurs mules. Un Mexicain ne tarda pas à se montrer et à demander qui était le capitaine de ce petit détachement. Le capitaine Lewis, s'étant présenté aussitôt, fut désigné pour recevoir une communication importante que le Mexicain avait à faire. La communication était grave en effet. Le Mexicain venait avertir les Américains qu'une escouade de soldats les attendait à leur passage, près d'un petit village nommé la Cuesta; que ces soldats avaient pour mission de les arrêter, et qu'enfin le moins qu'eussent à redouter les Américains était d'être fusillés. Le Mexicain conclut cet alarmant rapport en demandant une piastre comme prix du service qu'il rendait aux voyageurs. Peu familiarisés encore avec les mœurs du pays, les Américains s'étonnèrent de l'impudence du drôle et le renvoyèrent brusquement porter ses communications ailleurs.

Les renseignemens donnés par le Mexicain n'étaient cependant que trop exacts. Les Américains avaient résolu de gagner San-Miguel par une route différente de celle qu'ils avaient suivie la veille, et déjà ils étaient en marche, quand un homme vint à leur rencontre. Celui-là n'était porteur d'aucun triste message, il n'avait à la bouche que de gracieuses et rassurantes paroles. Il indiqua aux voyageurs, avec le plus aimable empressement, le chemin qu'ils devaient suivre jusqu'au village de la Cuesta. Les Américains le remercièrent avec effusion, et pourtant ces charitables informations n'étaient qu'un piége.

La route leur avait été indiquée avec tant de précision, que, dans

l'après-midi, sans avoir un seul instant hésité sur la direction à suivre, ils parvinrent à la Cuesta. Les environs étaient déserts en apparence; mais à peine les voyageurs étaient-ils parvenus au milieu d'une petite plaine à l'entrée du village, qu'un détachement de cavalerie mexicaine les entoura. Le commandant de cette troupe, don Dimasio Salazar, s'avança vers les Américains stupéfaits, et, en leur donnant le titre d'*amigos*, leur demanda si, par hasard, ils ne venaient pas du Texas. Le capitaine Lewis répondit affirmativement, et témoigna le plus vif désir d'être admis auprès du gouverneur. Salazar s'inclina en disant que tout était pour le mieux; puis, faisant déployer autour de lui un cercle de chevaux, d'hommes et de lances, il ajouta courtoisement qu'il n'était pas conforme aux usages des nations civilisées d'entrer sur un territoire étranger les armes à la main, et qu'il espérait, tout en regrettant de s'y voir contraint par des ordres sévères, que les voyageurs ne verraient nul inconvénient à rendre leurs épées et leurs armes à feu. Il y avait à cela mille inconvéniens; mais que faire devant la supériorité du nombre, et comment ne pas se rendre à l'invitation d'un chef aussi courtois que le capitaine Salazar? Celui-ci, qui paraissait accomplir seulement une formalité banale, ne laissa voir sur sa figure que l'expression de la plus parfaite indifférence. J'avoue qu'à la place de M. Kendall cette froideur apparente m'eût inquiété; mais il n'en était encore qu'aux premiers rudimens de cette science compliquée du cœur mexicain, dont toute une vie de voyageur ne suffit pas toujours à épuiser les mystères.

Pendant ces pourparlers, une foule compacte et attentive avait entouré les étrangers. Une seconde requête de Salazar, non moins courtoise que la première, eut pour but de demander aux Américains la permission de visiter leurs papiers et leurs poches : tels étaient les ordres du gouverneur. Salazar, comme on le voit, portait jusqu'au scrupule l'obéissance à sa consigne. Un homme qui a livré ses armes n'a généralement plus rien à refuser. Les papiers, l'argent et les autres objets que contenaient les poches des Américains furent donc enveloppés dans un mouchoir et mis en sûreté; mais on n'en avait point encore fini, à ce qu'il paraît, avec les formalités prescrites par le gouverneur, car, sur un ordre du capitaine, un peloton de douze hommes, armés de carabines ou de vieux fusils, vint se ranger devant les voyageurs. Il n'y avait plus à s'y méprendre : les Américains n'étaient pas seulement prisonniers, mais leur vie même était menacée, à en juger par l'air consterné, par les sombres regards des soldats qui les entouraient, et surtout par l'effroi des curieux, que la manœuvre commandée par Salazar mit en déroute. Aux paroles prononcées par l'officier mexicain succédèrent quelques instans de silence. Ce fut l'Irlandais Fitzgerald qui se chargea enfin de répondre à Salazar. Fitzgerald était un

de ces aventuriers que l'Europe ne connaît que par ouï-dire. Tous les points du globe où s'écroulent des sociétés anciennes, où surgissent des sociétés nouvelles, l'Asie, l'Afrique, le Nouveau-Monde, sont le théâtre que ces hommes choisissent d'ordinaire pour leur audace entreprenante. Ils combattent sous tous les drapeaux, parlent toutes les langues, et portent d'un tropique à l'autre l'énergique vigueur, l'activité puissante de la race européenne. Fitzgerald avait fait la guerre un peu partout, et sa vieille expérience avait lu le sort de ses compagnons comme le sien dans la froide contenance de l'officier mexicain. L'aventurier serra les poings, et, avec le plus pur accent irlandais, commença par lancer un effroyable juron; puis il s'écria : — Ils vont nous fusiller, mes enfans; sus à ces chiens, et mourons pendant que notre sang est chaud! C'est bien plus facile. — Et l'intrépide Irlandais, levant fièrement devant la mort son front qu'avaient bronzé les soleils du cap de Bonne-Espérance, du Brésil et de l'Orient, s'avançait sans armes comme sans peur, quand un sauveur s'interposa entre les victimes et le bourreau. C'était un Mexicain du nom de Vigilio qui réclama pour le gouverneur Armijo le droit de vie ou de mort sur les prisonniers. Cette intervention ne leur assurait qu'un court répit, on savait trop à quoi s'en tenir sur la clémence du général Armijo.

Le lendemain, au milieu de la foule qui assiégeait les portes de la prison de San-Miguel, les Américains, étroitement garrottés, partirent sous bonne escorte pour aller à la rencontre du gouverneur, qui devait arriver de Santa-Fé. Le soleil disparaissait derrière la chaîne de montagnes qui sépare la vallée du Pecos de celle du Rio-Grande, quand on arriva auprès des ruines d'une ancienne mission qui jadis avait servi d'église et de forteresse. C'était là qu'on devait rencontrer le général Armijo, et bientôt des fanfares guerrières annoncèrent l'arrivée du gouverneur mexicain. Un moment après, Armijo parut au détour de la route suivi d'un nombreux cortége. C'était un homme de haute stature et de tournure distinguée. Il montait une mule de la plus grande taille, aussi richement que pittoresquement caparaçonnée. S'avançant vers les prisonniers, il leur serra la main et voulut bien les appeler ses amis; mais l'amitié du Mexicain était devenue plus que suspecte aux malheureux voyageurs. — Qui êtes-vous? leur demanda Armijo. A cette question le capitaine Lewis (pour la première fois un esprit de ruse et de lâche faiblesse semblait s'emparer d'un homme jusqu'alors irréprochable) répondit qu'ils étaient des marchands des États-Unis; mais Armijo, saisissant Lewis par le collet de son uniforme, et lui montrant du doigt les boutons où sous une seule étoile on lisait le mot de *Texas:* — Que signifie ce mensonge? reprit-il. Est-ce que je ne lis pas ici *Texas?* Et depuis quand les commerçans de l'Union voyagent-ils sous l'uniforme texien?

Le capitaine Lewis s'aperçut alors de la faute qu'il avait commise et se hâta de balbutier quelques excuses. Armijo continua son interrogatoire. Il s'informa du nombre des hommes de l'expédition et des intentions des commissaires. Les plus pacifiques assurances lui furent données. Alors Armijo exprima le désir d'avoir auprès de lui un interprète. Le hasard voulut que le capitaine Lewis parlât mieux espagnol que ses compagnons d'infortune. Il se chargea donc de porter la parole en leur nom; ce fut un malheur, car cet officier avait déjà donné une première preuve de faiblesse, et en ce moment la crainte de la mort lui ôtait toute présence d'esprit. Votre vie, répondit Armijo aux protestations du capitaine Lewis, me répond de votre sincérité. Malheur à celui qui m'aura trompé! Et il donna l'ordre à l'escorte ainsi qu'aux prisonniers de rebrousser chemin vers San-Miguel; puis les trompettes retentirent de nouveau, et le corps de cavalerie du général défila devant les prisonniers accablés de fatigue. Parmi cette troupe bigarrée, les Américains ne tardèrent pas à distinguer Carlos, leur ancien guide. La figure pâle, le bras en écharpe et la poitrine ensanglantée, le Mexicain suivait Armijo monté sur une mule. Allait-il partager leur sort ou recevoir le prix d'une trahison? c'est ce que les prisonniers ne purent deviner.

Le soleil avait cessé d'éclairer les sommités des montagnes lorsque le dernier cavalier de l'escorte d'Armijo se perdit dans l'éloignement. La route entre Santa-Fé et San-Miguel est entrecoupée de collines et de ravins, et à minuit les prisonniers étaient encore à six milles de cette dernière bourgade, quand le ciel devint si sombre, la campagne si obscure, que l'escorte de cavaliers qui les surveillait dut faire halte. Au moment où l'on s'arrêta, la pluie commençait à tomber par torrens. Prisonniers et soldats durent chercher, après une marche de trente milles, le sommeil sur une terre inondée.

Enfin les voyageurs arrivèrent à San-Miguel. La place était encombrée de soldats en armes, à travers lesquels ils furent conduits vers une chambre attenante à une caserne. Une étroite fenêtre s'ouvrait sur la place. A peine dix minutes s'étaient-elles écoulées, qu'un jeune prêtre pénétra dans la prison et vint apprendre aux Américains qu'un des leurs allait être immédiatement fusillé. Un coup d'œil de morne résignation fut échangé entre les prisonniers. Quelle allait être la victime? Le prêtre répondit aux questions des Américains en leur désignant du doigt la fenêtre qui donnait sur la place où l'exécution devait s'accomplir. Tous coururent aussitôt à cette fenêtre. Un homme traversait la place. A son costume il était facile de le reconnaître pour un Texien; mais un mouchoir couvrait sa figure et empêchait de distinguer ses traits. Tout ce que le prêtre put leur apprendre, c'est que cet homme avait été fait prisonnier, qu'il avait tenté de s'échapper, et que la mort pu-

nissait sa tentative d'évasion. L'homme marchait toujours quand, à l'angle de la place, les soldats le mirent à genoux de force, la tête tournée vers la muraille; puis, six d'entre eux s'arrêtèrent et levèrent leur fusil. Le mot : feu! fut prononcé, et la malheureuse victime, fusillée par derrière, mais mal ajustée par des mains inhabiles, se débattit dans l'angoisse de l'agonie. Le caporal s'approcha du moribond et déchargea sur lui un pistolet à bout portant. L'immobilité de la mort succéda aux convulsions; mais les habits du cadavre, enflammés par le feu du pistolet, fumaient encore, quand un fort détachement vint tirer de leur prison les Américains terrifiés. Les prisonniers suivirent leurs gardiens qui marchaient en silence; après avoir traversé la place, ils reçurent l'ordre de se mettre en rang, à quelques pas du cadavre, le long d'une étroite et sombre maison percée d'une seule fenêtre, avec défense expresse, sous peine de mort, de faire le moindre mouvement. Bientôt Armijo traversa la place et s'approcha de la fenêtre; un prisonnier inconnu se tenait derrière les barreaux, et le gouverneur montrait du doigt les Américains, l'un après l'autre, à ce personnage invisible, en lui demandant des renseignemens détaillés sur chacun d'eux. Les questions étaient faites à assez haute voix pour être distinctement entendues de tous; mais la voix qui faisait les réponses n'arrivait qu'aux oreilles du gouverneur. Et cependant les prisonniers écoutaient avec une curiosité poignante. Parfois il leur semblait distinguer les accens d'une voix aimée et connue; mais ce n'était qu'une illusion pénible bientôt dissipée. Le seul fait certain était que la justice homicide du gouverneur allait suivre son cours, et que chaque parole qui s'échangeait entre le général et le prisonnier invisible pouvait être un arrêt de mort.

Quand ce douloureux interrogatoire fut terminé, Armijo s'avança d'un pas lent vers les Américains pour rendre un verdict qu'on savait sans appel. Un silence de mort s'établit pendant que les prisonniers attendaient ce verdict, le cœur serré et les yeux fixés sur le cadavre de leur compagnon, dont les habits fumaient encore au milieu d'une mare de sang. — Messieurs, dit enfin Armijo en s'adressant aux Américains, vous ne m'avez pas trompé hier. Don Samuel a confirmé vos déclarations, ses paroles ont sauvé votre vie; mais don Samuel doit mourir, car il a tenté de s'évader. Dans cinq minutes, don Samuel va être fusillé.

Qui pouvait être ce don Samuel dont le témoignage bienveillant avait sauvé la vie à ses compatriotes? Au moment même où les Américains s'adressaient cette question, le prisonnier, jusqu'alors invisible, sortait de la maison où il était renfermé. Bientôt il arriva près de ses compatriotes, qui poussèrent un cri de pénible surprise. Cet homme était Samuel Howland, leur ancien guide, celui que mille qualités leur avaient

rendu cher à tous. Un sourire d'héroïque résignation animait le visage du pauvre jeune homme. Pour la dernière fois, ses amis voulurent le presser dans leurs bras; mais les soldats, croisant la baïonnette, leur refusèrent cette dernière et triste consolation. Howland avait vu le mouvement de ses amis. Il les salua une seconde fois du regard, et d'une voix ferme : « Adieu, mes enfans, dit-il; j'ai fini de souffrir. Quant à vous..... » Les soldats entraînèrent leur victime avant que Howland eût pu en dire davantage. Les prisonniers le suivirent à une vingtaine de pas de distance. La procession funèbre fit le tour de la place et s'arrêta près du cadavre, qu'on eut soin de laisser voir à celui qui allait tomber à ses côtés. Le condamné eut les yeux bandés, et, quand le mouchoir eut caché en partie son visage, il reçut l'ordre de marcher. Alors, d'un pas ferme et résolu, Howland s'avança vers la place désignée pour l'exécution. La face tournée vers la muraille, il s'agenouilla; six soldats armèrent leurs fusils, l'explosion retentit, et Howland tomba pour ne plus se relever.

Quelques explications suffisent à M. Kendall pour compléter le récit de cette double exécution entourée de circonstances à la fois si tragiques et si mystérieues. On se rappelle que la mission confiée à MM. Howland, Baker et Rosenburry avait pour but d'amener à l'expédition des vivres frais et de pressentir les dispositions des Mexicains à l'égard du Texas. Les trois émissaires avaient atteint les établissemens mexicains depuis environ trois semaines, quand Armijo les avait fait arrêter. Ils avaient pu s'échapper; mais, poursuivis avec acharnement, ils avaient été bientôt découverts dans les montagnes où ils se cachaient. Dans la lutte, M. Rosenburry avait été tué, M. Baker était celui qu'on avait fusillé avant l'arrivée des prisonniers sur la place de San-Miguel. Quant à Howland, Armijo, qui l'avait connu déjà quelques années auparavant et qui appréciait son intelligence et sa bravoure, lui avait offert la vie sauve, pourvu qu'il consentît à lui révéler le but de l'expédition texienne. Le refus de Howland avait été son arrêt de mort, mais il avait sauvé ses compagnons.

Ce noble dévouement permettait-il à la caravane texienne de continuer sa pénible tâche? Malheureusement non. Le capitaine Lewis avait été moins discret, moins courageux que Samuel Howland, et si Armijo laissait la vie aux voyageurs texiens, il n'entendait pas se relâcher de sa surveillance à leur égard. Des détachemens mexicains furent lancés dans le désert, et la colonne texienne fut décimée par de nombreux guet-apens avant d'arriver sur le territoire du Nouveau-Mexique. On envoya prisonniers à Mexico le petit nombre des Américains qui survécurent à tant de désastres. M. Kendall, comme ses compagnons, ne retrouva sa liberté qu'après un assez long séjour dans les états du centre. La dernière partie de sa relation n'a point l'intérêt de pittoresque

nouveauté qui s'attache aux scènes des prairies : ce sont des tableaux de la vie mexicaine observée dans les villes, et telle que de nombreux voyageurs ont pu l'étudier. La mort de l'intrépide Samuel Howland clôt la partie dramatique et vraiment curieuse du livre.

Malgré ce triste dénoûment, on ne saurait, après avoir lu cette relation, garder le moindre doute sur le résultat des efforts incessans que tente la race anglo-saxonne pour imposer son influence et sa civilisation au reste de l'Amérique. Même quand ils échouent, les Américains du Nord nous font admirer leur intrépidité et leur persévérance. Il y a un autre enseignement à tirer du récit de ces campagnes aventureuses, par lesquelles les Américains préludent souvent à des conquêtes armées. Tandis que l'Europe se consume en luttes stériles et douloureuses, l'Union américaine lui donne un exemple dont il serait temps de profiter : cette tendance au déplacement, à l'expansion, ne contraste-t-elle pas singulièrement avec cet élan fiévreux qui porte nos vieilles sociétés à se replier sur elles-mêmes, à concentrer toute leur attention, toute leur énergie dans le cercle étroit de leurs agitations intestines? Si la démocratie américaine a, comme nous, ses *loco-foco,* elle a aussi ses défricheurs, ses commerçans et ses chasseurs; c'est l'avant-garde qui porte sans cesse au loin le pavillon étoilé, qui fraie des routes et ouvre des contrées nouvelles à des populations impatientes d'élargir le théâtre de leur activité. Puisse la nation américaine être pour les nations européennes ce que sont pour elle-même ces hardis pionniers dont j'ai raconté la marche à travers les déserts, c'est-à-dire un précurseur et un guide! Puisse-t-elle apprendre à ces ambitions dévoyées, si nombreuses et si dangereuses en ce moment dans notre pays, que les vraies sources du bien-être sont dans le travail, dans l'esprit d'entreprise sagement dirigé, et non dans les stériles agitations de la place publique!

GABRIEL FERRY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juin 1849.

Quel état! quelle ville! et comme elle expie ces joies frivoles, cette prospérité insolente, cette splendeur des arts et cette paix pleine de plaisirs dont elle avait fini par croire qu'elle s'ennuyait! La contagion et la guerre civile! car ce n'était pas assez du fléau que nous envoie la Providence; il a fallu y joindre le fléau des passions démagogiques! Chancelant et déjà frappé par la maladie, tout ce peuple est poussé à la guerre civile par des ambitions de club et d'estaminet; on l'arrache à ses deuils et à ses souffrances pour le jeter dans le crime. Qu'importe à ces hommes long-temps obscurs qui ont ravi le pouvoir par un coup de main, et qui se sentent retomber dans leur néant, que leur importe que le sang coule, ou que la misère vienne hâter les coups de l'épidémie? Ne faut-il pas qu'ils fassent leur métier d'orgueil et de cupidité? Ne faut-il pas qu'ils se rachètent du mépris par la terreur? Que sont-ils, s'ils ne sont pas craints? que sont-ils, s'ils ne sont pas nos maîtres? Qui les voudrait pour avocats, s'il y a parmi eux des avocats? pour médecins, s'il y a des médecins? pour commandans, s'il y a des officiers? pour chefs d'atelier, s'il y a des industriels? pour écrivains, s'il y a des lettrés? pour ouvriers, s'il y a des ouvriers? Vous voyez bien qu'ils ne sont bons qu'à être nos maîtres.

Comment s'est faite l'insurrection qu'a si énergiquement et si habilement réprimée le gouvernement? Il y a là une histoire qui ressemble à bien d'autres. M. Ledru-Rollin aura beau être coupable, nous ne prendrons point le change sur lui : il a plus de vanité que d'ambition; mais la vanité donne l'air d'avoir de l'ambition et de l'audace, surtout dans un gouvernement où les actions commencent par des paroles. Il a donc prononcé à la tribune des paroles audacieuses; il a appelé aux armes, il a joué avec la poudre. Il est vrai que le lendemain il cherchait à expliquer ses paroles et à leur donner un sens pacifique; mais les

paroles sont ailées, et une fois qu'elles se sont échappées de la prison des dents, elles volent libres et hardies partout où il y a des passions à enflammer, des souffrances à envenimer; elles volent jusqu'à ce qu'elles aient rencontré l'action. La parole n'est souvent qu'une phrase théâtrale, heureuse de retentir dans les airs et de servir de trompette à la vanité des hommes; mais l'action est grossière et brutale : elle a le geste impérieux, elle a le choc dur et destructif. La parole se dissipe et s'évanouit, l'action se ramasse et se grossit dans son cours; elle écrase, ou elle se fait écraser. M. Ledru-Rollin avait crié aux armes! C'était une phrase peut-être : l'émeute lui a répondu. En vain il a voulu donner contre-ordre, en vain il a voulu ajourner la révolte jusqu'à son prochain discours : il n'était plus temps, la parole avait rencontré l'action; elle n'était plus libre. Il a fallu, dit-on, que le tribun se fît le président de la révolte; il a fallu qu'il assistât à la convention des Arts-et-Métiers; il a fallu qu'il vît se dresser devant lui les enfans anarchiques et impuissans de sa parole. Terrible entrevue que celle du mot et du fait, quand ils se rencontrent pour la première fois, quand le fait saisit le mot et lui enjoint d'être autre chose qu'un bruit et qu'un son! Nous ne voulons pas répéter tout ce qui se dit et ce qui se raconte; nous attendrons l'instruction qui se fera sur la journée du 13 juin et qui en éclaircira tous les détails. Il y a eu des proclamations au peuple signées, dit-on, par cent ou cent trente représentans : quels sont ces représentans? ont-ils signé? ont-ils autorisé de leur nom cet appel à la force? Aujourd'hui à la tribune, ils s'empressaient de dire que non; nous verrons l'instruction. Il y a eu des protestations dans la garde nationale, et ces protestations ont été signées par des officiers; il faut savoir ce que voulaient ces officiers, qui se servaient de leur grade contre la loi et contre l'ordre. Il y a eu une convention qui a délibéré aux Arts-et-Métiers : qui l'a convoquée? qui s'y est rendu? Il y a eu des décrets et des mises hors la loi : qui a rédigé et signé ces actes? Il y a eu un gouvernement nommé: quels en étaient les membres? La société demande justice. Elle a compris une fois de plus qu'il y a dans son sein une tribu vagabonde et audacieuse, une Bohème démagogique qui ne reconnaît ni loi ni règle, qui est toujours prête à mettre à la loterie de la révolte, parce qu'il lui suffit d'un seul gain pour tout emporter. Jeu de dupes, en vérité, que le nôtre, puisque nous sommes condamnés à ne jamais faire une faute, sous peine de tout perdre; jeu de dupes, parce que leur enjeu n'est rien et que le nôtre est tout! Il en est ainsi, dira-t-on, dans toutes les guerres. Oui; mais, dans la guerre, on s'arrange pour réduire à l'impuissance l'ennemi qu'on a vaincu. Chez nous, quand l'ennemi est vaincu, il va tranquillement se réfugier dans les lois et dans les institutions, comme dans une place de sûreté; il y refait ses forces, et quand il est prêt et qu'il croit nous trouver en défaut, il recommence ses invasions. Rien ne ressemble à la guerre que nous faisaient les Arabes en Afrique comme la guerre que nous fait la démagogie. Nous nous contentons de nous défendre dans nos villes, mais nous ne songeons pas encore à prendre l'offensive. Nous chassons Abd-el-Kader quand il nous attaque; nous ne songeons pas encore à l'attaquer et à lui ôter les moyens de nous nuire. Est-ce que la démagogie n'a pas ses places de guerre, ses ravitaillemens, ses soldats réguliers, son organisation? Est-ce que nous ne savons pas ce qui fait sa puissance et nos dangers? La guerre d'Afrique a eu

deux phases, sa phase défensive, glorieuse et inefficace; sa phase offensive, qui a été l'œuvre du maréchal Bugeaud et qui a consolidé notre établissement. Il nous semble que dans la guerre que la civilisation soutient dans Paris, et non plus en Afrique, contre la barbarie, il serait temps aussi de passer de la phase défensive à la phase offensive.

L'offensive que nous demandons, ce n'est point un coup d'état, ce sont des lois de sûreté générale. Nous sommes las de voir qu'il faille tous les six mois, que disons-nous? toutes les six semaines, sauver la société; nous sommes tristes de penser qu'il faut toutes les six semaines exposer le sang de nos soldats, et, comme le dit si bien la proclamation du président de la république, changer la France en un camp pour résister aux incursions de l'ennemi. Nous remercions l'armée et la garde nationale, nous remercions le général Changarnier de l'habileté et de la fermeté qu'il a montrées dans la journée d'hier; mais, en vérité, la vie sociale est trop chère, s'il faut toujours la payer de pareil prix, si elle doit toujours coûter de pareils efforts. Nous ne chicanons pas assurément la reconnaissance que nous devons au général Changarnier, mais nous voulons en ménager les occasions.

Et qu'il nous soit permis, à ce sujet, de citer l'éloge que faisait le maréchal Bugeaud du général Changarnier, le 15 juin 1848, dans une lettre toute familière que nous montrait ce matin un de nos amis: « Je vois avec plaisir tous mes lieutenans d'Afrique avoir des commandemens; j'en espère beaucoup. Le général Changarnier a un grand parti dans la garde nationale de Paris, où on lui tient compte de l'énergie qu'il a montrée le 16 avril, lorsque le gouvernement provisoire était menacé par la république rouge. Ayez confiance en lui. Changarnier est un homme de résolution et de savoir-faire militaire; il sait surtout très bien se débrouiller dans les circonstances difficiles. » Ce don de se débrouiller dans les circonstances difficiles, don si précieux dans les généraux que les événemens ont jetés à travers les complications de la vie politique, le maréchal Bugeaud aimait, dès le 15 juin 1848, à le signaler à ses amis dans le général Changarnier, parce qu'il le lui avait reconnu en Afrique; mais aujourd'hui que l'expérience a donné au général Changarnier l'occasion de témoigner aux yeux de toute la France de ce genre de talent militaire qui décide le plus les journées, nous aimons à rappeler le témoignage du maréchal Bugeaud, et nous croyons en même temps acquitter une partie de notre dette envers le général Changarnier, en évoquant d'une tombe si illustre et si honorée l'hommage que nous devons aux services qu'il a rendus hier à la France. En associant ainsi le nom du maréchal Bugeaud à celui du général Changarnier, nous proclamons combien nous avons perdu, et nous disons aussi ce que nous avons conservé. Nous mêlons une consolation à la douleur publique. La victoire que l'ordre social a remportée hier sous le commandement du général Changarnier, ce sont les plus belles et les plus dignes funérailles que l'armée pût faire au maréchal Bugeaud. Elle a exécuté son testament.

Les horreurs de la guerre civile et les douleurs de l'épidémie, voilà donc le triste entretien de ces derniers jours. Hélas! la contagion décimait et décime encore Paris. Chaque maison, chaque famille est de près ou de loin atteinte par la mort, et cependant il y a eu un jour où toutes les douleurs privées se sont

tues devant une grande douleur publique. La mort du maréchal Bugeaud a fait oublier à chacun de nous ses deuils privés pour ne plus songer qu'au deuil public. Chaque jour, le maréchal Bugeaud devenait plus cher au grand parti de l'ordre social; chaque jour, il servait de lien plus étroit à tous les hommes qui sont décidés à combattre l'anarchie et à empêcher l'installation permanente de la guerre civile dans nos murs, et voilà qu'il nous est enlevé par le coup le plus soudain et le plus imprévu, enlevé dans sa force, enlevé à son avenir, enlevé à nos espérances! Et dans quel moment! Ah! ce n'est pas seulement de son épée que nous avions besoin, soit sur la frontière de notre pays, soit sur la frontière non moins menacée de l'ordre social; c'était de sa force et de son autorité morale, c'était de son ascendant chaque jour plus étendu et plus accepté. Nous ne manquons pas de capacités illustres, de courages éprouvés, d'habiletés consommées; mais les hommes les plus précieux parmi les éminens sont ceux qui réunissent et qui rallient, ceux qui servent de centre et de noyau, les hommes enfin qui rencontrent partout l'assentiment. Voilà dans notre société divisée et morcelée par les opinions et par les passions, voilà les hommes qui nous sont surtout nécessaires. Le maréchal Bugeaud était l'un de ces hommes rares, et ce n'est pas seulement dans l'armée que sa perte fait un vide immense, c'est dans la cité tout entière.

Nous avions besoin d'exprimer nos sentimens de profonde tristesse avant d'arriver aux événemens qui ont rempli cette quinzaine si douloureusement terminée. La mention rapide de ces événemens indiquera, non pas la cause, mais le prétexte de l'insurrection tentée hier par la montagne.

Et d'abord les événemens de Rome. Ces événemens sont le prétexte de l'insurrection de la montagne; mais ils n'en sont pas la cause. Nous sommes à notre aise pour parler aujourd'hui des affaires de Rome : nous avons approuvé la première pensée de l'expédition, et c'est à cette pensée que le ministère aujourd'hui est revenu.

Si le parti radical daignait étudier quelque chose, il saurait que notre intervention en Italie est réglée, pour ainsi dire, d'avance par notre expédition d'Ancône en 1832. Il y a entre les deux expéditions, entre leurs buts, leurs moyens, leurs effets, une analogie frappante. La première peut et doit servir d'exemple à l'autre, car il y a les mêmes choses à faire et les mêmes choses à éviter, en plus grand cependant, parce que les circonstances sont, soit en bien, soit en mal, plus caractérisées en 1849 qu'en 1832.

En 1832, une révolution s'était faite à Bologne, qui avait déclaré le pape déchu de son pouvoir temporel; mais cette révolution avait été promptement comprimée par les Autrichiens. C'est la vieille histoire de la démocratie s'exagérant et succombant bientôt devant le despotisme. Il s'agissait de savoir si la France laisserait les états romains sous l'influence de l'Autriche et de la contre-révolution. Il y avait là une question d'indépendance et de liberté. L'indépendance de l'Italie méridionale était menacée par la prépondérance de l'Autriche; la liberté, ou plutôt les réformes que l'esprit du temps réclamait dans l'administration des états romains, étaient compromises par la victoire de la contre-révolution. Ajoutons que ces deux questions, celle de la liberté et celle de l'indépendance, se tenaient étroitement; car si l'esprit du temps n'obtenait pas les réformes conve-

nables, il y aurait toujours des révoltes dans les états romains, et s'il y avait toujours des révoltes, l'occupation autrichienne deviendrait permanente. Il fallait donc, pour que les états romains fussent indépendans, que l'administration y fût réformée.

Tel fut le but des négociations engagées à Rome, avec beaucoup d'habileté, par M. Sainte-Aulaire, et de l'expédition d'Ancône. Les négociations visaient aux réformes libérales; l'expédition d'Ancône compensait l'occupation autrichienne. La France enfin, au lieu d'abandonner l'Italie à ses destinées malheureuses, la France en prenait souci; elle voulait à Rome une administration libérale et un prince indépendant. Elle négociait pour obtenir l'administration libérale; elle armait pour soutenir l'indépendance du prince. A l'influence autrichienne elle opposait l'influence française, au principe despotique elle opposait le principe libéral de la révolution de juillet.

La politique de la France en 1849 n'est-elle pas la même qu'en 1832? N'a-t-elle pas le même but? N'y a-t-il pas encore aujourd'hui dans les états romains une question d'indépendance et une question de liberté, l'Autriche à contenir, l'administration romaine à libéraliser?

Les circonstances sont plus graves aujourd'hui qu'en 1832. Ce n'est pas Bologne qui a déclaré la déchéance temporelle du pape; c'est Rome elle-même. Rome a poussé la sécularisation jusqu'à la république, c'est-à-dire qu'au lieu d'introduire l'élément laïque dans le gouvernement pontifical, Rome a exclu le pontife suprême lui-même du gouvernement. Nous consentons à laisser de côté, pour le moment, la question de la souveraineté temporelle du pape et de son utilité politique dans l'état de l'église catholique; nous ne cherchons pas s'il peut y avoir à la fois à Rome une république et le pape; nous nous demandons seulement s'il peut y avoir à Rome une république, puisque Rome est en Italie, puisque l'Autriche est encore aujourd'hui une puissance italienne, puisque Naples est une monarchie. Or, nous n'hésitons pas à croire, quelle que soit maintenant la résistance momentanée de la république romaine, que Rome ne peut pas être républicaine, parce qu'elle est Italienne. Or, si la république doit être écrasée en Italie par l'Autriche, ne faut-il pas chercher à sauver la liberté des ruines de la république? Ne sont-ce pas deux choses séparées? La liberté peut exister sous une autre forme que celle de la république. Et, d'un autre côté, parce que la géographie ne permet pas que la république soit possible à Rome, faut-il que le despotisme seul y soit possible? Le monde tout entier semble enfermé en ce moment dans ce terrible dilemme que posent les passions extrêmes : la république violente ou le despotisme. Ce dilemme est affreux. Il nous déplaît partout, et nous n'en voulons pas plus à Rome qu'ailleurs. A Rome surtout et en Italie, il y a pour l'influence de la France ce danger, que le despotisme ne s'y appelle pas le pape ou le grand-duc de Toscane; il s'appelle l'Autriche.

Nous sommes intervenus en Italie, en 1832, pour empêcher l'extrême liberté et l'extrême despotisme. A cette époque, ces deux extrêmes n'étaient qu'une crainte, un danger qu'il fallait prévenir. Aujourd'hui, le danger est devenu un mal. L'extrême liberté est tout près de ramener l'extrême despotisme. Cet état de crise était-il une raison pour s'abstenir d'agir? Le gouvernement français ne l'a pas cru : il a suivi en 1849 la politique de 1832, et avec raison, avec à-propos,

nous en sommes convaincus. Les échecs et les difficultés n'ont rien changé à notre conviction, parce qu'ils n'ont rien changé non plus à la situation de l'Italie et à la nécessité d'empêcher l'extrême liberté d'être remplacée par l'extrême despotisme.

Non pas que nous craignions du pontife vénéré qui s'est réfugié à Gaëte aucune entreprise de despotisme rétrograde. Pie IX reviendra à Rome avec les mêmes intentions libérales qu'il a montrées pendant son pontificat. Il a des injures à pardonner, il n'a pas de revanches à prendre; il n'a pas de désaveux à faire; mais, pour rester libre d'être bienveillant et libéral, il faut que Pie IX puisse s'appuyer sur une puissance libérale : il ne faut pas qu'il n'ait été soutenu que par les puissances despotiques. Notre intervention a pour but de venir en aide aux bons sentimens du pape. C'est une médiation entre le despotisme et la liberté que nous essayons de faire en 1849, comme nous en avons déjà fait une en 1832, et dans cette médiation, nous représentons à la fois les principes libéraux de la France et les sentimens bienveillans de Pie IX.

Toute autre politique nous met à la queue de l'Autriche ou à la queue de M. Mazzini.

Le message du président explique, comme nous venons de le faire, la pensée primitive de l'expédition. D'où vient donc que nous nous en sommes écartés pendant un mois entier, et que nous nous sommes créé de si graves embarras à l'extérieur et à l'intérieur? Tout tient au vote de l'assemblée constituante du 7 mai et au respect intempestif, selon nous, que le ministère a eu pour ce vote. Si nous gardons pendant long-temps encore la constitution qui nous régit, il faudra ériger en maxime d'état que les votes *in extremis* des assemblées ne doivent pas engager le gouvernement. Ces votes sont viciés par la mauvaise humeur d'une fin prochaine. Le ministère a eu plus de scrupules qu'il ne devait, et il a voulu faire honneur au vote de l'assemblée constituante. De là l'envoi de M. Lesseps.

Nous ne voulons pas examiner la conduite de M. Lesseps. Nous ne sommes pas du conseil d'état, et de plus, si nous examinions la conduite de M. Lesseps, nous serions forcés de conclure, ce à quoi le conseil d'état n'est pas tenu, chose fort commode. Le conseil d'état de la république jugera M. Lesseps comme le conseil d'état de la monarchie jugeait les évêques dans les appels comme d'abus. Il examinera beaucoup et conclura peu, un peu moins même que l'ancien conseil d'état ne concluait contre les évêques. Nous nous abstenons donc d'apprécier la conduite de M. Lesseps. Nous faisons seulement quelques réflexions qui, au besoin, serviraient à disculper M. Lesseps. Il est parti après le vote de l'assemblée qui enjoignait au gouvernement de ramener l'expédition d'Italie au but qu'elle devait avoir; il devait appliquer ce vote. Il a pensé que ce vote voulait dire : Négociez avec M. Mazzini. Mais négocier avec M. Mazzini, n'est-ce pas le reconnaître? La France n'avait pas voulu le reconnaître. Comment faire? Ce n'est pas tout. Sur quoi fallait-il négocier avec M. Mazzini? Sur le rétablissement du pape. Telle était la première pensée de l'expédition. Cependant il était vraisemblable que M. Mazzini n'entendrait pas de cette oreille-là, et qu'il ne voudrait pas donner sa démission en faveur du pape. C'est ainsi que, perdant du terrain à chaque entretien avec les plénipotentiaires romains, M. Lesseps est

arrivé à reconnaître la république romaine et M. Mazzini, à faire alliance avec le triumvirat romain, à signer enfin la déchéance du pape, c'est-à-dire à faire le contraire de ce que nous avions voulu faire. M. le général Oudinot s'était trompé, selon l'assemblée constituante, en faisant trop la guerre. M. Lesseps se trompait mille fois plus en faisant trop la paix. Ceci indique combien la marche à tenir dans notre expédition était délicate. Elle était même, à vouloir garder tous ces ménagemens, elle était si délicate, qu'elle était impossible. Quand on met un général d'armée et un négociateur à cheval sur une lame de rasoir, il n'est pas extraordinaire qu'ils s'y blessent tous les deux; seulement l'un se blesse à droite, et l'autre à gauche. Mais cette difficulté des opérations militaires et des négociations diplomatiques en Italie, à quoi tenait-elle? Ne l'oublions pas: à l'ordre du jour énigmatique du 7 mai. Dans sa mauvaise humeur, l'assemblée constituante avait donné pour instruction au ministère un logogriphe. Il n'était pas tenu de le deviner. Il n'était tenu qu'à la première pensée : offrir aux Romains une transaction, et la leur imposer par la force, s'ils ne l'acceptaient pas. C'est à ce parti que le ministère s'est fixé; c'est le bon, et nous disons de plus, avec le manifeste du président, que c'est le seul que l'honneur nous conseille.

Après avoir expliqué l'intérêt de la France en Italie et le but de notre expédition à Rome, le message du président indique la gravité des complications qui s'agitent en Allemagne.

Nous avons la même politique au dehors qu'au dedans. Nous croyons hardiment que les affaires du monde ne peuvent être faites que par les modérés. C'est du royaume des cieux qu'il a été dit : *Violenti rapiunt illud;* ce n'est pas du royaume de la terre. Les violens ici-bas n'ont que des instans et des minutes de puissance; les modérés seuls ont de longs règnes. Avec cette conviction, nous cherchons en ce moment même, où la violence semble partout prévaloir en Europe, où les extrêmes seuls semblent possibles, nous cherchons dans chaque pays les chances qui restent à la politique modérée, les chances qui restent à un régime qui ne soit ni l'extrême liberté ni l'extrême despotisme; car ces deux régimes extrêmes nous semblent également éphémères, également funestes à la société, qu'ils ébranlent par leur avénement comme par leur chute. Voyons donc quelles chances restent en Allemagne à la politique modérée, et essayons de les discerner à travers le tumulte des événemens de Dresde, de Bade et de Francfort.

Nous rattachons avec empressement nos réflexions sur la politique intérieure et extérieure au message du président, parce que ce document témoigne d'un sens ferme et droit, d'un caractère calme et élevé qui raffermit la pensée et la conscience publique à travers l'incertitude des opinions et l'instabilité des événemens, qui sont le grand mal de notre temps. Il nous rend ce que nous risquons le plus de perdre de nos jours, l'espérance et la conviction. Nous ferons même de ce message cet éloge qui paraîtra étrange au premier abord, c'est qu'il croit et fait croire que la diplomatie et la philanthropie sont encore deux choses possibles en France. Il faut expliquer ce que nous voulons dire par ces deux mots.

Nous appelons diplomatie l'action que la France peut encore exercer en Europe. Les étrangers ne comptent qu'avec les pays auxquels la tranquillité inté-

rieure laisse le libre usage de leur puissance. Est-ce encore l'état de la France? Grave question que doivent se faire tous nos hommes d'état. Les grandes entreprises diplomatiques de Louis XIV sont-elles encore à notre taille? Beaucoup en doutent. Nous aimons que le président de la république ait plus de confiance. Il croit que la France est encore capable d'avoir une grande diplomatie, c'est-à-dire une action au dehors; mais il ne confond pas l'action avec l'aventure. « L'état de civilisation en Europe, dit-il avec beaucoup de raison, ne permet de livrer son pays aux hasards d'une collision générale qu'autant qu'on a pour soi d'une manière évidente le droit et la nécessité. Un intérêt secondaire, une raison plus ou moins spécieuse d'influence politique, ne suffisent pas; il faut qu'une nation comme la nôtre, si elle s'engage dans une lutte colossale, puisse justifier à la face du monde, ou la grandeur de ses succès, ou la grandeur de ses revers. »

De même qu'il croit que la France est encore capable de diplomatie et qu'il détermine avec fermeté le cercle et la portée de la diplomatie ou des guerres que nous pouvons faire, le président croit aussi que nous sommes encore capables de philanthropie; mais il en détermine également le cercle et la portée. Ne nous y trompons pas en effet : le socialisme a beaucoup discrédité la philanthropie. Beaucoup révoquent en doute l'à-propos de la philanthropie et son efficacité. Croyez-vous, disent-ils, qu'en cherchant à faire le bien des classes laborieuses, vous apaiserez l'envie que leur ont soufflée de détestables sophistes? Vous ne ferez pas le bonheur des pauvres, parce que le bonheur se mesure sur le désir, et vous ne ferez pas non plus la sécurité des riches. Vous aurez beau donner beaucoup au pauvre; comme vous retiendrez probablement quelque chose pour vous, il pensera toujours que vous lui retenez tout ce que vous ne lui donnez pas. Depuis le socialisme, tout bienfaiteur n'est qu'un voleur qui restitue la moitié de son vol pour s'assurer l'autre. Doctrines désespérantes que le président de la république réfute par la noble confiance qu'il garde en l'efficacité de la philanthropie! Il ne fera pas de la philanthropie un prospectus de popularité; il n'en fait pas un moyen de gouvernement : il en fait un devoir, et il croit que quiconque accomplit fidèlement son devoir a chance de n'être pas trompé dans ses espérances. « Prenons hardiment, dit-il, l'initiative de toutes les améliorations, de toutes les réformes qui peuvent contribuer au bien-être de tous, et, d'un autre côté, réprimons, par la sévérité des lois devenues nécessaires, les tentatives de désordre et d'anarchie qui prolongent le malaise général. Nous ne bercerons pas le peuple d'illusions et d'utopies qui n'exaltent les imaginations que pour aboutir à la déception et à la misère. Partout où j'apercevrai une idée féconde en résultats pratiques, je la ferai étudier, et si elle est applicable, je vous proposerai de l'appliquer. »

Voilà la bonne philanthropie, parce qu'elle est libre, et parce qu'elle n'est pas hypocrite.

Nous remercions le président de la république de croire que la diplomatie et la philanthropie sont encore possibles en France, et que nous ne sommes pas voués à l'égoïsme au dedans et au dehors. Une nation qui ne peut pas améliorer le sort des populations et qui ne peut pas exercer d'influence au dehors est une nation en train de mourir.

L'assemblée nationale allemande quitte Francfort et va chercher à Stuttgard un séjour qui lui soit plus favorable ou plus sûr. Nos vœux ne la suivent pas dans cette expédition, car c'en est une. Encore une assemblée qui ne sait pas mourir!

L'assemblée nationale allemande va à Stuttgard, parce que le Wurtemberg a reconnu la constitution allemande; mais il y a un motif plus puissant qui l'appelle à Stuttgard : elle espère y trouver de plus près l'appui de l'Allemagne révolutionnaire. L'assemblée a commencé par être la diète populaire de l'Allemagne. Elle a gardé pendant quelque temps la mission que lui donnait ce titre. Ce n'est que dans ses derniers jours qu'elle est devenue un club, et elle mourra comme un club. Elle partagera le sort de la démagogie de Bade et du Palatinat. Nous lui souhaitions une meilleure fin.

Trois pensées ou trois partis différens ont été en face l'un de l'autre dans les dernières scènes du drame de Francfort : 1° la pensée du parti modéré : cette pensée a cherché encore à se faire jour; mais elle a été vaincue par les événemens et elle s'est effacée chaque jour da vantage dans l'assemblée devant l'impossibilité d'accomplir son œuvre; 2° la pensée du parti violent : le parti violent n'a pas renoncé à l'unité de l'Allemagne, mais il ne comprend cette unité que sous la forme républicaine, et, pour l'avénement de la république, il ne compte que sur la violence: de là les insurrections de Dresde, de Carlsruhe et du Palatinat; 3° enfin, la pensée de la Prusse, qui rompt ouvertement avec l'assemblée de Francfort et ne veut tenir de cette assemblée ni son droit à la couronne impériale, ni la constitution de l'Allemagne, mais qui ne rompt pas complétement avec le parti modéré, avec le libéralisme allemand. Aussi a-t-elle rédigé un projet de constitution fédérative pour l'Allemagne. Elle ne renonce pas davantage à la direction de la fédération, non plus sous le titre d'empereur, mais sous un titre plus modeste, tirant au moins cet avantage de l'élection impériale du 28 mars, à Francfort, de pouvoir se désigner comme la directrice de la nouvelle fédération germanique. La politique prussienne peut servir de point de ralliement au parti modéré en Allemagne. Le parti modéré à Francfort n'aura pas réussi dans ses plans chimériques; mais le parti modéré de Francfort n'est qu'une fraction du parti libéral allemand, et si, dans les nouvelles combinaisons qui se préparent sous l'influence de la Prusse, le parti libéral fait prévaloir les pensées d'ordre et de liberté qui lui sont chères, nous ne prendrons pas l'échec de Francfort pour la défaite du libéralisme allemand; nous ne croirons pas l'Allemagne vaincue et asservie, et nous nous en féliciterons hautement, car la France a besoin, pour son indépendance, que l'Allemagne soit libre et indépendante.

Les événemens que j'ai à indiquer se rattacheront aisément à ces trois pensées principales : la pensée du parti modéré à Francfort, la pensée du parti violent, la pensée de la Prusse.

L'histoire du parti modéré dans les derniers jours de Francfort est courte et terne. Nous rendons volontiers cette justice au parti modéré de Francfort qu'il a toujours voulu l'unité de l'Allemagne et qu'il n'a voulu que cela. Malheureusement il l'a voulu sous la forme la plus chimérique; il l'a voulu comme on veut dans un livre, au lieu de vouloir comme on veut dans une assemblée politique,

c'est-à-dire selon ce qui est possible et praticable. Les unitaires de Francfort ont toujours cru que l'unité de l'Allemagne était tout entière à créer, que rien ne s'était fait avant eux et que le nouveau monde germanique les avait attendus pour sortir du chaos. Grave erreur : l'unité morale de l'Allemagne existait; l'unité des douanes et des monnaies se faisait de plus en plus; l'unité de la législation civile était possible; la difficulté était l'unité politique; c'est de ce côté que les unitaires se sont précipités avec ardeur; ils ont confondu l'unité avec la centralisation, et ils ont voulu créer un empire germanique. Or, pour créer un empire allemand, il fallait détruire l'Autriche, la Prusse, la Saxe, la Bavière, les grands et les petits états, tout ce que l'histoire avait fondé et consacré.

L'inconvénient des buts chimériques, c'est qu'ils conseillent les moyens aventureux. Telle a été la conduite des unitaires modérés à Francfort. A mesure qu'ils ont vu leur utopie favorite devenir plus impossible, ils ont fait plus d'efforts pour la réaliser. C'est ainsi que, n'étant pas d'abord favorables à la Prusse, ils ont nommé le roi de Prusse empereur; c'est ainsi que, n'étant pas républicains ni amis de la république, ils ont fait dans la constitution de grandes concessions au parti républicain, le tout pour avoir le plaisir de créer un empire germanique. Vains efforts ! le roi de Prusse n'a pas voulu être empereur de nom seulement, et la constitution n'a pas été reconnue par les grands états de l'Allemagne. Point d'empereur et point de constitution, voilà le triste dénoûment de l'œuvre tentée par les unitaires. En même temps, le parti violent, s'applaudissant des échecs du parti modéré, courait hardiment à la république. Que restait-il donc à faire au parti modéré? C'est en vain qu'un des membres de ce parti, M. Reh, nommé président de l'assemblée nationale, disait le 12 mai : « Nous avons à faire tête aux deux ennemis qui se disputent l'Allemagne, la réaction et l'anarchie... Nous ne devons pas faire une révolution; non! nous devons la clore. » Il exprimait par ces paroles, d'une part, la situation, et, de l'autre, les intentions du parti modéré; mais il n'indiquait pas d'expédient. Il n'y en avait plus, une fois que la Prusse avait, d'une part, refusé la couronne impériale s'il fallait l'accepter avec la constitution, et que l'assemblée constituante, d'autre part, déclarait que la constitution était définitive et immuable. Aussi, le 21 mai, soixante-cinq membres du parti modéré résignèrent leur titre de représentant et quittèrent l'assemblée. Voici comment ils expliquèrent leur démission; il est bon de citer quelques mots de cette déclaration. Ils indiquent d'abord le refus que la Prusse et les autres grands états de l'Allemagne ont fait de reconnaître la constitution, et, d'un autre côté, les insurrections républicaines qui ont déjà eu lieu. Dans cet état de choses, l'assemblée nationale n'a d'autre alternative que de déchirer, en écartant le pouvoir central actuel, le dernier lien entre tous les gouvernemens et les peuples de l'Allemagne, et d'amener une guerre civile, dont le commencement a ébranlé déjà les bases de l'ordre social, ou de renoncer à la mise en vigueur de la constitution de l'empire... « Les soussignés ont considéré, dans ces deux nécessités, la dernière comme la moins funeste à la patrie; ils ont acquis la conviction que l'assemblée nationale, maintenant que des pays entiers de l'Allemagne n'y sont plus représentés, ne peut plus rendre d'utiles services à la nation... »

Après la retraite du parti modéré, le parti violent, et ce qui s'appelait l'ex-

trême gauche de l'assemblée de Francfort, poussa tout à l'extrême. Cette assemblée, composée de 650 membres, avait déjà décidé qu'elle pourrait délibérer quand il y aurait seulement 150 membres. Comme la démission des membres du parti modéré réduisait encore le personnel de l'assemblée, elle décida qu'elle pourrait délibérer avec 100 membres seulement. S'exaltant à mesure qu'elle s'épurait, l'assemblée rompit aussi avec l'archiduc Jean, et elle décréta qu'elle se transporterait à Stuttgard. Le parti violent, en effet, ne compte pas beaucoup sur le nord de l'Allemagne : il compte sur le sud-ouest; c'est là que règne l'esprit révolutionnaire. Il avait tenté un coup dans le nord, la révolte de Dresde et de Leipzig. Si ces deux révoltes avaient réussi, c'en était fait de la royauté en Allemagne. La république était partout proclamée.

Les événemens de Dresde n'ont pas été jugés en France comme ils devaient l'être. On les a considérés comme une insurrection locale, tandis qu'ils faisaient partie d'un plan général de révolution républicaine. Dresde et Leipzig ont toujours été en Allemagne, et sont surtout depuis la guerre de 1813, les champs de bataille des grandes luttes. C'était donc là que la république espérait gagner une grande bataille, et de là marcher sur Berlin. En Bade et dans le Palatinat, les victoires de la démagogie n'ont rien de décisif. Ce qui a fait que les événemens de Dresde ont été mal compris en France, c'est que nous nous étions habitués à croire que les Saxons étaient un peuple doux et éclairé qui aimait son roi. Oui, les Saxons sont un peuple doux et modéré; mais ce ne sont pas les Saxons qui ont fait la révolution de Dresde, pas plus que ce ne sont les Romains qui ont fait la révolution de Rome. La démagogie a ses condottieri en Allemagne comme en Italie, qui vont combattre partout où la démagogie a un combat à livrer, et qui remplacent le vrai peuple des villes. Ces condottieri prennent habilement dans chaque ville le mot qui répond le plus aux passions populaires. Ainsi, à Dresde, l'insurrection a commencé au nom de l'unité de l'Allemagne : c'est le mot, en effet, qui plaît à la foule; mais sur les barricades qu'on élevait en criant : Vive l'unité de l'Allemagne! le drapeau rouge était arboré. L'unité de l'Allemagne jouait à Dresde le rôle que la réforme avait joué à Paris le 24 février. Elle servait de prétexte et de drapeau.

Notre siècle a eu long-temps la prétention d'être le siècle de la discussion raisonnable; mais la force brutale est bien en train de prendre sa revanche, et nous retournons peu à peu au moyen-âge, ou tout au moins au XVIe siècle, au temps où la politique commençait à mêler la controverse des paroles à la force des armes : nouveau témoignage de la ressemblance des fins et des commencemens. Ainsi à Dresde, pour échapper à l'armée que la démagogie pousse contre lui, le roi de Saxe se réfugie à Kœnigstein, une de ces vieilles forteresses féodales que les rois habitaient autrefois, qu'ils avaient quittées pour les palais des grandes villes ou pour les châteaux de plaisance, et qui, de nos jours, redeviennent un abri. En vérité, peut-être nous avons trop fait fi des ressources et des forces de l'ancienne politique. L'ancienne politique croyait aux châteaux forts, aux places de sûreté, à la force offensive et défensive en un mot. Nous avions changé tout cela, et nous croyions aux assemblées, aux délibérations, à la loi; l'expérience de deux ans doit nous corriger déjà de beaucoup de nos dédains.

L'assemblée de Francfort désirait-elle le succès de la révolte de Dresde? Assu-

rément la majorité ne la désirait pas; mais, après la défaite de cette insurrection, la majorité de Francfort se laissa aller à chicaner la répression que la Prusse avait faite de cette révolte. Elle prétendit que la Prusse, n'ayant pas été autorisée par le pouvoir central à marcher sur Dresde révoltée, avait excédé ses droits, c'est-à-dire que le parti qui avait allumé l'incendie se plaignait qu'on l'eût éteint, et il y avait une majorité pour trouver que cette réclamation était légitime.

Ce qui n'a point réussi à Dresde, la démagogie l'essaie aujourd'hui dans le grand-duché de Bade et dans le Palatinat bavarois. Cette tentative échouera comme celle de Dresde, nous l'espérons, et nous sommes forcés de l'espérer quand nous voyons quelles sont les doctrines de la démagogie allemande, quand nous lisons le manifeste de ceux qui s'appellent les démocrates allemands. Ces démocrates sont les réfugiés allemands de la Suisse, ceux qui ont commencé en Suisse dès 1846 la grande campagne du radicalisme contre la liberté, et qui ont étendu peu à peu leurs opérations en Italie, en France, en Allemagne, compromettant partout la liberté sous prétexte de la fonder. « Notre parti, dit ce manifeste, ne fait pas dater la révolution européenne de février 1848, mais de juin. La grande bataille de juin est le jour de naissance de la république rouge, c'est-à-dire de la nôtre. Cette seconde révolution, bien plus puissante que sa devancière, l'a frappée de mort. Le coup de main de février n'a pas d'autre importance historique que d'avoir rendu possible la révolution de juin... La révolution de février devait réussir, parce qu'elle se contentait d'écarter la pierre d'achoppement qui était sur la route; mais la révolution de juin ne devait pas remporter la victoire dès sa première campagne, parce qu'elle avait pour but de renverser les fondemens mêmes sur lesquels reposent l'état, la religion et la société... Ce n'est qu'après la destruction et la mise en poussière de tout l'ordre social actuel que nous pouvons réaliser les principes de notre parti.

« Nous déclarons que l'état a un pouvoir absolu dans toutes les relations économiques et sociales de l'humanité.

« La transformation de la société doit être fondée sur la transformation de l'éducation et de l'instruction. C'est par là qu'elle doit devenir durable. L'éducation et l'instruction doivent se dépouiller de tout mysticisme religieux. Elles ne doivent tendre qu'à préparer l'homme à vivre avec ses semblables. La religion, qui doit être exclue de la société, doit aussi disparaître de l'ame de l'homme. L'art et la poésie réaliseront l'idéal du vrai, du bon et du beau que la religion met dans le vague des choses d'au-delà. La révolution anéantit complétement la religion, parce que la liberté et le bien-être qu'elle procure aux hommes les dispense d'espérer dans le ciel. »

Voilà la théorie de la révolution de juin, telle que la font, avec un sang-froid qui semble toucher à la moquerie, les métaphysiciens du radicalisme allemand. Ici la révolution est ardente et brutale; là-bas elle est dogmatique. Les uns font, les autres disent. Si j'étais radical, après tout, j'aimerais mieux l'être de France que d'Allemagne.

Nous avons vu quelle avait été l'attitude du parti modéré et du parti violent à Francfort dans les derniers jours de l'assemblée; voyons maintenant l'attitude de la Prusse.

Comme nous aimons sincèrement l'Allemagne, partout où nous voyons pour

l'Allemagne une chance de liberté et d'indépendance, nous nous y tournons avec empressement. C'est là ce qui, en ce moment, nous rend favorables à la politique de la Prusse. Peut-être est-ce encore une illusion. Peut-être la Prusse ne pourra-t-elle pas ce qu'elle veut, ou peut-être même ne veut-elle pas ce qu'elle semble vouloir. Si nous sommes dupes de nos espérances, peu nous importe. Ce qui nous semble difficile encore par le temps qui court, ce n'est pas la défiance et la misanthropie; elles sont, hélas! trop naturelles : ce qui nous semble difficile, c'est l'espérance; nous estimons donc ceux qui espèrent.

On sait comment la Prusse a refusé la couronne impériale et n'a pas voulu reconnaître la constitution; on sait comment elle a rompu ouvertement avec l'assemblée de Francfort. Si la Prusse s'en était tenue à cette rupture, sa politique eût été toute négative. Elle aurait nié le libéralisme allemand, nié l'unité possible de l'Allemagne, nié l'esprit du temps dans ce qu'il a de légitime; elle se serait donnée corps et ame à la réaction exagérée, et, n'ayant pas voulu se laisser médiatiser par la liberté à Francfort, elle se serait laissé médiatiser par le despotisme septentrional. Entre ces deux extrêmes, la Prusse a cherché sa route, et elle en a trouvé une.

Alors même qu'elle refusait de reconnaître la constitution, la Prusse proposait à l'assemblée de Francfort de s'entendre sur les modifications qu'il fallait faire à la constitution; elle témoignait ainsi de son adhésion à l'unité de l'Allemagne; elle gardait enfin des liens avec le libéralisme allemand. Seulement elle repoussait le libéralisme de Francfort, parce que ce libéralisme se laissait chaque jour davantage entraîner par la démagogie. Ce sentiment n'était point particulier au gouvernement prussien; l'élite de la nation prussienne le partageait. « Nous aussi, disait la première chambre des états de Berlin dans une circulaire aux électeurs publiée après la dissolution de la seconde chambre, nous aussi nous voulons une Allemagne unie et puissante; mais nous pensons que cette grande œuvre ne peut réussir que par l'accord et un développement régulier, et non par le renversement violent de tous les rapports établis. »

Au fond, la lutte entre la Prusse et l'assemblée de Francfort était la lutte entre la monarchie et la république. Seulement une bonne partie de l'assemblée ne le savait pas et croyait qu'il s'agissait toujours de la cause de l'unité germanique. C'était là le mot qui était en jeu; mais sur ce point aussi la Prusse avait une doctrine de transaction; elle ne répudiait pas absolument l'unité de l'Allemagne, seulement elle ne la concevait pas comme le faisait Francfort. La *Réforme allemande*, un journal qui, à Berlin, avait pendant long-temps défendu avec talent la cause de l'unité, et qui ne l'avait abandonnée que lorsqu'il avait vu que cette cause devenait celle de la république, la *Réforme allemande* opposait à l'état unitaire rêvé à Francfort l'état fédératif, et démontrait que cet état constituait l'unité que souhaitait l'Allemagne. Le libéralisme allemand changeait donc peu à peu non pas de pensée, mais de penchant; il s'éloignait des libéraux de Francfort, parce qu'ils se laissaient duper et entraîner par les républicains, parce qu'ils voulaient une unité trop systématique et trop absolue, parce qu'enfin ils déclaraient que la constitution qu'ils avaient faite était la loi définitive de l'Allemagne. Pour aider à ce mouvement qui se faisait dans l'opinion des libéraux allemands, que fallait-il? Il fallait leur ouvrir une autre voie, qui les menât

au but qu'ils voulaient atteindre; il fallait faire sous une forme plus praticable et plus douce, et sous une forme monarchique, ce que l'assemblée de Francfort avait fait d'une manière à la fois hautaine et chimérique. C'est à ce moment que la Prusse fit connaître son projet de constitution germanique.

La marche que suivait le gouvernement prussien à l'égard de l'Allemagne, en proposant, de concert avec la Saxe et le Hanovre, son projet de constitution germanique, il l'avait déjà suivie à l'égard de la Prusse elle-même. Il avait, au mois de novembre 1847, substitué une constitution octroyée à la constitution que délibérait l'assemblée de Berlin, et il avait dissous cette assemblée. Cette constitution octroyée avait été peu à peu acceptée par le pays. L'exemple ayant paru bon, l'Autriche avait aussi fait la constitution d'Olmütz, qu'elle avait substituée également à la constitution que faisait l'assemblée de Vienne. Le système des chartes octroyées ayant réussi en Prusse et en Autriche, la Prusse cherche à l'appliquer à l'Allemagne, et remarquons qu'elle l'applique avec beaucoup d'habileté et de ménagemens. Ce n'est pas de la hauteur du droit divin que la Prusse octroie sa charte germanique, non, ce n'est qu'un simple projet qu'elle soumet à l'assentiment des états de l'Allemagne, et surtout ce projet ne fera loi que lorsqu'il aura été adopté par une assemblée nationale. Il y a plus, le projet a conservé toutes les dispositions de la constitution de Francfort « qui n'étaient pas incompatibles avec le bien général. » C'est donc évidemment une transaction que la Prusse a proposée. N'ayant pas pu transiger avec l'assemblée de Francfort comme elle a long-temps cherché à le faire, elle transige avec les libéraux de l'Allemagne. Elle essaie « d'assurer à la fois le maintien de tous les états particuliers avec le développement unitaire des intérêts communs et des besoins nationaux. » Comparez cette modération avec la violence démagogique des débris de l'assemblée de Francfort, et voyez de quel côté doivent être les vœux des amis de l'Allemagne.

Le parti libéral allemand semble vouloir se rallier à la transaction proposée par la Prusse. Les modérés de l'assemblée de Francfort, qui avaient cru devoir se retirer de l'assemblée au nombre de soixante-cinq, comme nous l'avons vu plus haut, penchent vers une conciliation. Ils viennent de prendre un rendez-vous à Gotha pour s'entendre sur la marche à suivre, et ils déclarent loyalement « qu'ils ont appris à connaître de nouveau l'opinion publique dans beaucoup de contrées allemandes. » Ils ne désavouent pas leurs actes politiques, mais ils avouent franchement qu'ils se sont éclairés. C'est un grand acheminement à la réorganisation du parti libéral allemand sous les auspices de la Prusse.

Il nous reste deux mots à dire sur les obstacles que peut rencontrer la politique prussienne et sur l'attitude que la France doit prendre en face de cette politique.

Nous ne parlons pas des obstacles que la démagogie essaie de créer : ces obstacles-là sont les insurrections et les émeutes, et la force décidera; mais il y a au sein même des gouvernemens à qui la Prusse propose son projet des répugnances et des dissentimens qu'il faut vaincre. La constitution que propose la Prusse paraît encore trop unitaire à quelques états de l'Allemagne; elle ne respecte pas assez l'autonomie et l'indépendance des états qui feront partie de

l'empire allemand. Ainsi, quelques états resteront en dehors de l'empire, et la constitution a l'air de s'en accommoder. L'Autriche ne peut pas faire partie de l'empire; la Bavière ne le veut pas. L'Allemagne se trouvera donc plus que jamais séparée en deux parties, celle du nord et celle du midi; mais celle du nord formera un tout compacte sous la domination de la Prusse, et le plan que quelques publicistes ombrageux attribuaient fort mal à propos à MM. de Gagern et Welker, quand ils offraient à la Prusse la couronne impériale, celui de faire, comme on le disait, une grande Prusse au lieu d'une grande Allemagne, ce plan est en train de s'accomplir; car, dans son projet de constitution, la Prusse a la présidence du collége de princes que dirige l'empire. En voyant cette grandeur prochaine de la Prusse, le vieil esprit de l'Autriche semble s'être réveillé dans l'archiduc Jean. La Prusse semblait avoir en vue de substituer partout une idée ou un pouvoir prussien aux idées et aux pouvoirs germaniques de Francfort. Ainsi, à la place de la constitution de Francfort, sa constitution datée de Berlin; elle voulait de même que l'archiduc Jean résignât ses pouvoirs entre les mains du gouvernement prussien. L'archiduc a résisté; mais qu'est-ce que le pouvoir central que voudrait encore représenter l'archiduc Jean? L'assemblée dont émanait ce pouvoir central est partagée en deux moitiés, dont l'une est à Stuttgard et l'autre à Gotha, l'une au midi et l'autre au nord, avec une plus grande distance encore entre les opinions qu'entre les lieux. La résistance de l'archiduc Jean ne nous étonne pas de la part d'un petit-fils de Marie-Thérèse; cependant ce n'est point cette résistance qui empêchera le succès de la politique prussienne : l'obstacle véritable est en Autriche et en Bavière, et la vieille lutte entre l'Allemagne du nord et l'Allemagne du midi est encore prête à recommencer.

Dans cette lutte, que ferons-nous? Quelle sera, quelle doit être la politique de la France à l'égard de la Prusse?

La Prusse a toujours été la puissance libérale de l'Allemagne, et, à ce titre, elle a toujours été l'alliée de la France. Nous savons bien que, selon les maximes de l'ancienne politique dont nous sommes loin de faire fi, le principal mérite de la Prusse aux yeux de la France, c'était de faire contre-poids à l'Autriche. Devons-nous encore avoir la même politique, si la Prusse devient plus puissante et si le contre-poids arrive à la prépondérance? Il y a ici quelques remarques à faire.

D'abord nous ne devons pas craindre l'unité de l'Allemagne. Si cette unité doit rendre l'Allemagne plus puissante, félicitons-nous que le mur qui nous sépare de la Russie s'épaississe et s'affermisse. Mais cette unité ne peut être qu'une unité morale, civile, commerciale et monétaire; aussitôt qu'elle a voulu devenir une unité politique, l'œuvre a échoué. Nous n'avons donc rien à craindre de toutes les sortes d'unité qui sont possibles en Allemagne, et quant à l'unité politique, elle pourrait nous être dangereuse; mais elle est impossible. L'expérience de Francfort l'a prouvé.

Nous n'avons donc aucune objection contre l'empire et contre la constitution germaniques que propose la Prusse; mais nous ne souhaitons pas que cela aille plus loin. Dans le cercle tracé, nous voyons avec plaisir la Prusse redevenir le noyau du libéralisme allemand et lui prêter la force matérielle, en recevant de lui la force morale. Au moment où le libéralisme allait succomber pour s'être

trop prêté au contact de la démagogie, nous sommes heureux de le voir se relever et recommencer une nouvelle carrière. Pourtant notre prédilection pour la Prusse libérale ne va pas jusqu'à souhaiter que la Bavière, Bade et le Wurtemberg s'absorbent et disparaissent dans la Prusse. Il y a dans la bienveillance que l'ancienne France a toujours témoignée aux états secondaires de l'Allemagne une tradition à conserver et à avouer. Dans l'intérêt de l'indépendance européenne, nous souhaitons que la Prusse soit grande et forte, et nous voyons avec plaisir que pour elle en ce moment le meilleur moyen d'être grande et forte, c'est d'être libérale.

Nous avons dit, et nous ne saurions trop redire, que la Russie n'intervient pas dans les affaires d'Autriche avec l'ardeur militaire que l'on est porté à lui supposer sur sa réputation de colosse. Depuis plusieurs mois, l'intervention nous est annoncée chaque matin comme un fait accompli. Si l'on en croyait les récits de certaines feuilles, deux cent mille hommes auraient, de compte fait, débouché par les défilés les plus étroits et les plus abrupts des Karpathes, suivis d'on ne sait quel nombre de bouches à feu. Comme bien on pense, les Magyars n'auraient pas manqué de s'y trouver par des marches fabuleuses et des prodiges d'ubiquité; les Russes auraient été partout culbutés, écrasés, au point qu'il n'en resterait nulle trace. Aussi a-t-on toutes les peines du monde à rencontrer çà et là le drapeau russe sur le territoire hongrois. C'est l'explication que les Magyars se plaisent à donner de la lenteur avec laquelle s'avance l'armée russe. La vérité est que les Russes n'ont point encore livré d'engagement sérieux, qu'à peine se trouvent-ils aujourd'hui en ligne, et qu'ils n'ont point hâte de s'y mettre. Ce n'est pas sans un effort laborieux et pénible que la Russie tire de son sein les cent cinquante mille hommes qui devraient depuis si long-temps camper sur les bords du Danube, et qui n'y arrivent que par petits corps et pour assister les bras croisés à un échec du nouveau général en chef autrichien Haynau.

Charles XII rejeté à Bender et Napoléon repoussé de Moscou montrent suffisamment, par ces catastrophes de deux grandes fortunes, combien la Russie est solide sur la défensive. Il n'y a peut-être que la révolution, sortant tout armée du sol, qui puisse avoir raison de la Russie chez elle, et la révolution, qui ne demanderait pas mieux sans doute que de lever la tête, a été par prévoyance entièrement désarmée. La Russie n'est donc attaquable que par une guerre qui permettrait à la Pologne de s'armer, de se soulever et de briser le joug de la conquête. Mais que la Russie franchisse sa frontière, elle perd ses avantages; c'est à grand'peine qu'elle a triomphé de la Turquie, en 1828, au moment où cet état, alors chancelant, était en proie aux insurrections, et n'avait pas encore d'armée qui pût remplacer ses janissaires. En 1830, lorsque les gouvernemens absolus projetèrent de former une nouvelle coalition contre la France, la Russie n'offrait que cent quatre-vingt mille hommes, dont le mouvement fut bientôt paralysé par l'insurrection polonaise. L'immensité de l'empire, qui n'est point sans exiger quelque surveillance depuis que les paysans russes entendent

chaque jour parler d'abolition des corvées, la guerre du Caucase conduite plus vigoureusement aujourd'hui et plus directement reliée aux intérêts polonais, enfin la Pologne elle-même, qui n'excita jamais plus d'inquiétudes malgré son désarmement, sont d'assez graves sujets de préoccupation pour que la Russie ne vienne point déployer sur la scène européenne une de ces armées fabuleuses que l'imagination magyare a aperçues et vaincues.

Oui, l'armée russe se sent gênée au dehors, et c'est pourquoi elle n'a nulle hâte de s'engager dans l'entreprise gigantesque de rétablir la fortune des vieux cabinets ébranlés. Pourquoi donc la Russie est-elle redoutable, et pourquoi sommes-nous les premiers à nous plaindre, à nous alarmer de son intervention en Autriche? Parce que, contrairement à l'opinion reçue, si la force matérielle de cette puissance est de beaucoup au-dessous de sa renommée, son influence morale est l'une des plus grandes qu'il y ait dans le monde, et qu'il y a telle circonstance où le czar, avec un mot de libéralisme dans la bouche, peut séduire et entraîner à sa suite toute une race de peuples dont la réunion serait formidable. Quand nous disons que l'empereur de Russie peut associer à ses intérêts des intérêts fort nombreux, nous n'entendons nullement ceux d'une nouvelle sainte-alliance de rois, rendue impossible par la désorganisation de l'Autriche et de la Prusse : nous avons en vue ceux des populations avec lesquelles la Russie a des affinités sous le double aspect de l'ethnographie et de la religion. Le cabinet russe connaît bien ce grand instrument de son ambition : les voyageurs qui ont abordé par quelque côté les pays slaves l'ont vu à l'œuvre, et, bien que le plus sûr moyen de juger imparfaitement la Russie soit de fréquenter le monde officiel de Saint-Pétersbourg, la diplomatie russe, dominée par la force des choses, laisse bien par instans, malgré elle, éclater son secret. On a pu déjà remarquer le mysticisme du manifeste de l'empereur, plein de réticences intelligibles seulement pour les populations slaves. Une indiscrétion habilement calculée a mis en circulation dans les salons diplomatiques de l'Allemagne un document quasi-officiel, qui apporte sur la politique latente du czar, avec de nouvelles considérations mystiques, quelques lumières précieuses et d'une couleur originale. C'est un écrit qui porte le titre de *Mémoire présenté à l'empereur Nicolas depuis la révolution de février, par un Russe, employé supérieur des affaires étrangères*. Un ancien diplomate, M. Paul de Bourgoing, l'a recueilli en Allemagne et lui a donné en France la publicité d'un très petit nombre d'exemplaires. Nous y voyons, pour notre part, le manifeste même du panslavisme moscovite et sa formule, sinon précise et nette, du moins esquissée de manière à être reconnaissable. « La Russie, dit le *Mémoire*, est avant tout l'empire chrétien; le peuple russe est chrétien non-seulement par l'orthodoxie de ses croyances, mais par quelque chose de plus intime encore que la croyance : il l'est par cette faculté de renoncement et de sacrifice qui est comme le fond de sa nature morale. La révolution est avant tout anti-chrétienne. L'esprit anti-chrétien est l'ame de la révolution : c'est là son caractère propre, essentiel. Les formes qu'elle a nécessairement revêtues, les mots d'ordre qu'elle a tour à tour adoptés, tout, jusqu'à ses violences et ses crimes, n'a été qu'accessoire et accidentel; mais ce qui ne l'est pas, c'est le principe anti-chrétien qui l'anime, et c'est lui aussi, il faut bien le dire, qui lui a valu sa terrible puissance. Quiconque ne comprend

pas cela assiste en aveugle depuis soixante ans au spectacle que le monde lui offre. » Sans adopter dans tous ses points ce jugement, on ne le trouvera peut-être point dénué de profondeur, et n'était que M. de Maistre professait une autre opinion sur l'orthodoxie russe, il n'eût point autrement parlé. Au reste, l'auteur du *Mémoire* prévient cette objection , et peu s'en faut qu'il n'accuse hautement l'église latine d'impiété flagrante, d'apostasie honteuse, pour avoir, dans une certaine limite, pactisé avec la révolution. Il n'y a qu'un seul gouvernement, que dis-je? il n'y a qu'un seul homme en Europe qui ait eu l'intelligence de cette situation morale : cet homme, c'est le czar. « C'est, s'écrie le diplomate avec l'accent de la conviction, c'est qu'il y avait heureusement sur le trône de Russie un souverain en qui la pensée russe s'est incarnée, et que, dans l'état actuel du monde, la pensée russe est la seule qui soit placée assez en dehors du milieu révolutionnaire pour pouvoir apprécier sainement les faits qui s'y produisent. »

Après avoir mis la France au ban des peuples civilisés, c'est à l'Allemagne que s'en prend l'écrivain panslaviste. L'Allemagne a non-seulement le malheur d'être tombée dans une profonde anarchie pour avoir embrassé le principe révolutionnaire; elle est coupable, elle est ingrate envers la Russie, qui la sauvée en 1814. L'Allemagne en sera punie, car on reconnaîtra bientôt que la seule chance d'unité sérieuse et praticable pour ce pays dépendait nécessairement du système politique qu'il vient d'abandonner, c'est-à-dire du système russe.

D'ailleurs, des questions plus graves vont surgir, de redoutables complications ne tarderont pas à naître sur toute la frontière de l'Allemagne, et c'est ici que le *Mémoire*, après avoir posé les principes que nous venons d'indiquer, prend sa véritable importance pratique. « On avait oublié, dit-il, qu'au cœur même de cette Allemagne dont on rêve l'unité, il y avait, dans le bassin de la Bohême et dans les pays slaves qui l'entourent, six à sept millions d'hommes pour qui, de génération en génération, depuis des siècles, l'Allemagne n'a pas cessé d'être un seul instant quelque chose de pire qu'un pays étranger pour qui l'Allemand est toujours un ennemi. Tout ce qui reste à la Bohême de vraie vie nationale est dans ses croyances hussites, dans cette protestation toujours vivante de sa nationalité slave opprimée contre l'usurpation de l'église romaine aussi bien que contre la domination allemande. C'est là le lien qui l'unit à tout son passé de lutte et de gloire, et c'est là aussi le chaînon qui pourra rattacher un jour les Tchèques de la Bohême à leurs frères d'Orient. On ne saurait assez insister sur ce point, car ce sont précisément ces réminiscences sympathiques de l'église d'Orient, ce sont ces retours vers la vieille foi dont le hussitisme, dans son temps, n'a été qu'une expression imparfaite et défigurée, qui établissent une différence profonde entre la Pologne et la Bohême, entre la Bohême ne subissant que malgré elle le joug de la communauté occidentale et cette Pologne factieusement catholique, séide fanatique de l'Occident et toujours traître vis-à-vis des siens. » Telle est la thèse soutenue en effet par les panslavistes en matière religieuse. Pour eux, l'église orientale, l'esprit oriental, sont les véritables traditions nationales des peuples slaves. Les premiers essais de leur civilisation, leur avenir, toute leur vie morale, seraient dans le christianisme d'Orient, dont la Russie est le sanctuaire, et le czar le pontife.

Le grand reproche de la propagande russe aux Polonais, aux Croates, aux Dalmates et aux Illyriens, c'est le christianisme latin, c'est l'esprit occidental auquel ils sont liés par leur histoire et par leurs goûts. En revanche, avec quelle tendresse l'écrivain russe ne parle-t-il pas des Slaves orthodoxes de la frontière autrichienne et de la Turquie! Nous ne résisterons point au plaisir d'une dernière citation, qui nous semble mieux encore qu'aucune autre donner le vrai sens de l'intervention russe en Autriche : « Sur toute cette frontière militaire, composée aux trois quarts de Serbes orthodoxes, il n'y a pas une cabane de colon, au dire même des voyageurs autrichiens, où, à côté du portrait de l'empereur d'Autriche, l'on ne découvre le portrait d'un autre empereur que ces races fidèles s'obstinent à considérer comme le seul légitime. D'ailleurs, pourquoi le dissimuler? il est peu probable que toutes ces secousses de tremblement de terre qui bouleversent l'Occident s'arrêtent au seuil des pays d'Orient, et comment pourrait-il se faire que dans cette guerre à outrance, dans cette croisade d'impiété que la révolution, déjà maîtresse des trois quarts de l'Europe occidentale, prépare à la Russie, comment pourrait-il se faire que l'Orient chrétien, l'Orient slave et orthodoxe, lui dont la vie est indissolublement liée à la nôtre, ne se trouvât pas entraîné dans la lutte à notre suite? Et c'est peut-être même par lui que la guerre commencera, car il est à prévoir que toutes ces propagandes qui le travaillent déjà, propagande catholique, propagande révolutionnaire, toutes opposées entre elles, mais réunies dans un sentiment de haine commune contre la Russie, vont maintenant se mettre à l'œuvre avec plus d'ardeur que jamais. On peut être certain qu'elles ne reculeront devant rien pour arriver à leurs fins. Et quel serait, juste ciel! le sort de toutes ces populations, chrétiennes comme nous, si, en butte, comme elles le sont déjà, à toutes ces influences abominables, la seule autorité qu'elles invoquent dans leurs prières venait à leur faire défaut en un pareil moment! En un mot, quelle ne serait pas l'horrible confusion où tomberaient ces pays d'Orient aux prises avec la révolution, si le légitime souverain, si l'empereur orthodoxe d'Orient tardait encore long-temps à y apparaître!.... » Quoi de plus clair? Dans la situation mille fois regrettable que l'oppression magyare et l'imprudence du cabinet allemand de Vienne ont faite aux Slaves de Bohême et de Hongrie, l'empereur intervient pour prêter aide et secours à des frères slaves, à des co-religionnaires. Il se présente à eux, non point comme le champion du pouvoir absolu, mais comme le protecteur naturel du principe slave en Autriche, fort heureux que ce principe n'ait pas pu se constituer sans son concours, et fort attentif, par ses lenteurs mêmes, à faire sentir aux Serbes, aux Croates, aux Tchèques, tout le prix de l'appui qu'il leur apporte.

Voilà le péril que craignaient par-dessus tout autre ceux qui voulaient une Autriche constitutionnelle et fédérale, où les Slaves, se suffisant à eux-mêmes, loin de voir dans l'empereur de Russie un allié nécessaire, l'eussent redouté naturellement comme un ennemi. Voilà ce que les libéraux de France n'ont jamais su comprendre, les yeux toujours offusqués par la question d'Italie et les déclamations des Magyars. Le véritable intérêt diplomatique de la France était à Constantinople et à Vienne, où nous devions, s'il eût été nécessaire, sacrifier un peu de l'impatience de nos instincts démocratiques à ce grand calcul de

l'équilibre européen mis aujourd'hui en danger par la propagande russe. Oui, le premier intérêt de la France, c'était beaucoup moins de faire éclore des démocraties et des nationalités en serre-chaude que d'écarter, de refouler loin de l'Occident l'action de la Russie. On le pouvait diplomatiquement; on ne l'a pas voulu. On a donc livré l'Autriche et la Turquie aux Russes; on leur a jeté une partie des populations slaves dans les bras. C'est pourquoi nous disons que l'on a armé la Russie d'une grande force morale, et c'est pourquoi, sans nous soucier beaucoup de son armée, qui n'est pas aussi redoutable que l'on aime à le dire, nous craignons l'extension de son influence, infiniment plus active et plus puissante qu'on ne le veut croire.

L'Angleterre ne se ressent point à l'intérieur de l'émotion produite en Europe par l'esprit révolutionnaire. Les doctrines des whigs ont pu être quelquefois en contradiction avec celles des tories sur la nécessité de réformer telle ou telle partie de la constitution; elles ont bien rarement différé sur le principe historique de cette constitution, et aujourd'hui les whigs, les auteurs de la réforme parlementaire de 1832, ne sont pas beaucoup moins empressés que les tories à repousser toute proposition qui aurait pour but de développer cette réforme. La chambre des communes en a récemment donné la preuve à M. Hume. M. Hume demandait 1° l'extension de la franchise électorale, 2° le secret du vote, 3° la triennalité du parlement, 4° une répartition plus équitable dans le nombre des représentans de chaque comté. Il s'est trouvé 82 voix seulement contre 268 pour appuyer cette motion. Ce vote laisse peu d'espoir à quiconque voudrait présentement se faire le patron d'une réforme politique. Non, les idées abstraites, les innovations d'après l'idéal ne sont point la préoccupation de l'Angleterre. Au temps de sa jeunesse, M. Guizot comparait, avec beaucoup de raison, l'Angleterre « à l'aigle qui, les ailes ployées, bâtit, répare, embellit son aire, et néglige de reprendre son vol vers les régions du soleil. » Mais si l'Angleterre n'a point comme nous la prétention de s'être élevée à la contemplation des vérités éternelles et d'avoir renouvelé la tentative de Prométhée pour apporter à l'humanité le feu, la lumière, la vie, la vraie liberté, ce grand pays possède en revanche un sentiment précieux qui nous manque depuis tant d'années, le sentiment de la légalité, le sentiment politique, le dévouement, l'esprit de sacrifice. C'est par ces vertus, au contact desquelles se forment les hommes d'état, que la constitution anglaise, si défectueuse, si injuste soit-elle en tant de points, peut suffire encore à tempérer les exigences politiques du parti radical et à bien gouverner. Or, la meilleure constitution, dit lord John Russell combattant la motion de M. Hume, c'est celle qui peut assurer au pays le meilleur gouvernement.

En réalité, les préoccupations du cabinet whig sont plutôt administratives que politiques. Questions de marine, questions de chemins de fer, questions d'impôts, question éternelle du paupérisme : tel est l'objet principal des débats du parlement. Les questions coloniales ont aussi pris, depuis quelques mois, une grande extension. Après des vicissitudes militaires qui avaient motivé le rappel du vieux général en chef de l'armée des Indes, lord Gough, au profit de celui que l'on est convenu d'appeler le héros du Scinde, sir Charles Napier, le protégé du duc de Wellington, la victoire est revenue sous les drapeaux de lord Gough, et le nouveau général en chef en a pu apprendre en chemin la

nouvelle. Cette affaire de ménage disparaît devant l'importance de l'événement : le royaume du Pandjab, objet de tant de convoitise, a été mis, par la défaite des Sykhs, aux mains de l'Angleterre, et elle prétend bien le dominer de fait et de droit, comme elle le dominait déjà par son influence. Le souverain du Pandjab est officiellement exproprié, et l'annexion de ce royaume aux possessions anglaises est proclamée. Les frontières de l'empire britannique en Asie sont donc portées à l'occident jusqu'à l'Indus. Les Afghans eux-mêmes, frappés de découragement à la vue de ce désastre des Sykhs, se sont repliés sur le Caboul, ayant eu pour toute fortune l'avantage de trouver le chemin libre dans leur retraite. Le gain est donc immense, quant à présent, pour l'Angleterre, puisqu'en lui donnant un vaste et riche territoire, la bataille de Goudjerat semble lui assurer la paix du côté des populations qui étaient encore capables de l'inquiéter.

Sur d'autres points de l'empire, les événemens ont moins d'éclat, sans manquer pourtant de gravité. Le mouvement libéral a pris une certaine vigueur dans quelques-unes des colonies, à la Guyane et dans l'Australie, que l'on songe à doter d'une constitution locale et de municipalités.

Au Canada, la rivalité des races, qui tant de fois a été un sujet de discorde, s'est de nouveau envenimée et a amené à la fin d'avril de la part des loyalistes, ou, si l'on veut, des Anglais, un soulèvement que la prudence et la fermeté du gouverneur, lord Elgin, n'ont point encore entièrement paralysé. Sur le premier moment, l'alarme a été grande, le pouvoir législatif a dû subir une sorte de 15 mai, le parlement a été incendié, les insurgés se sont vus quelque temps maîtres du terrain. La force publique a fini par reprendre le dessus; mais, en cessant d'être violente, l'agitation est devenue constitutionnelle, et paraît devoir se prolonger. Le prétexte de tout ce bruit du parti anglais, c'est justement le vote d'une indemnité en faveur de ceux, pour la plupart Français, qui ont souffert de l'insurrection de 1839. Bien que la majorité du pouvoir législatif appartienne au parti anglais, puisque d'après les chiffres officiels le tiers à peine de la population est français, et que l'égalité des priviléges donne ainsi la prépondérance constitutionnelle à la race anglaise, le bill voté avait reçu la sanction de lord Elgin. Les factieux se sont soulevés au nom de la métropole, comme si ses intérêts eussent été sacrifiés au parti français. Le gouverneur n'en a pas moins tenu bon. Le ministère ne pouvait point le rappeler sans donner raison aux factieux contre les pouvoirs constitutionnels qui ont équitablement et légalement voté l'indemnité. Lord Elgin demeure donc à son poste pour faire respecter la loi. Tout en félicitant le gouvernement anglais de l'impartialité avec laquelle il appuie une politique équitable, on doit reconnaître que la rivalité des races au Canada est une vieille querelle qui ne finira pas de si tôt.

La Grande-Bretagne n'est point seulement la métropole de vastes colonies, elle exerce aussi en d'autres lieux cette sorte de suzeraineté que l'on appelle en droit des gens protectorat, pouvoir difficile à définir et susceptible de se prêter à tous les abus. Telle est la situation faite à l'Angleterre, à l'égard des îles Ioniennes, par les traités de 1815. La propension naturelle et fatale du protectorat est de se transformer en domination réelle, en pleine souveraineté, de telle fa-

çon que protéger équivaut la plupart du temps à humilier, à tenir l'état protégé dans une condition d'impuissance absolue. Vainement les traités auront stipulé de belles garanties, vainement le suzerain aura joint les promesses aux conventions écrites : tout droit qui n'est point appuyé sur la force risque bien d'être un droit illusoire, et dans cette circonstance plus qu'en toute autre. Les Iles Ioniennes, en passant sous le protectorat de l'Angleterre, avaient semblé à la hauteur du gouvernement constitutionnel. La vie municipale ancienne et en quelque sorte innée dans cette race hellénique, les rapports directs et suivis des îles avec la civilisation de l'Occident, les préparaient à l'exercice des libertés constitutionnelles. En leur imposant son protectorat, l'Angleterre leur octroya donc une législation politique; mais c'était une de ces constitutions habilement combinées qui, de la liberté, ne donnent que l'ombre. Point de liberté de la presse, point de liberté électorale. Le sentiment démocratique, excité par le voisinage de la Grèce émancipée, le sentiment national développé peu à peu au contact de toutes les idées qui tendent depuis plusieurs années à l'exalter, ont fini par arracher aux Ioniens des paroles de mécontentement. Ils demandaient non point à secouer le poids gênant du protectorat, mais à participer du moins aux avantages constitutionnels de la puissance protectrice. Une supplique très sensée et très vive, écrite par un jeune avocat de Corfou, M. Zambelli, et adressée au comte Grey, avait formulé, dès l'année dernière, les griefs et les vœux de la population ionienne. Le gouvernement a fini par accorder la liberté de la presse. Le pays n'a point tardé à en user : sous le titre significatif de *Patris*, Corfou a vu naître un journal d'opposition nationale en grec et en français, dont le principal but est aujourd'hui la liberté électorale. Cette dernière liberté ne saurait maintenant se faire long-temps attendre. Il ne faut pas se dissimuler toutefois qu'en accordant de nouvelles franchises aux îles Ioniennes, on leur donne des moyens de développement dont, avec l'ardeur propre à leur race et leur patriotisme hellénique, elles ne manqueront pas de profiter. Elles voudront à bon droit s'associer de plus près à la civilisation naissante et aux destinées politiques du royaume de Grèce, et, si la Grèce prenait plus de force, cela pourrait un jour devenir une grosse question pour l'Angleterre. En attendant, cette grande puissance, tranquille au dedans, malgré la misère des peuples, par la force merveilleuse de ses traditions et de son esprit public, forte au dehors et influente par l'activité, le bon sens, la résolution de sa diplomatie, assiste, sinon avec beaucoup de franchise, au moins sans faiblesse, au spectacle de l'universelle agitation de l'Europe.

V. de Mars.

TABLE DES MATIÈRES DU DEUXIÈME VOLUME.

NOUVELLE PÉRIODE. — AVRIL. — MAI. — JUIN 1849.

FIN DE LA TABLE.